

15,00

# MAGAZINÉ

JANVIER 1933

MENSUEL

13<sup>e</sup> ANNÉE. — N° 1



3<sup>fr.</sup>  
3.50

RENÉE SAINT-CYR ET ROSINE DERÉAN

DANS " LES DEUX ORPHELINES " LA NOUVELLE PRODUCTION DE PATHÉ-NATAN

DANS CE NUMÉRO : LE NU AU CINÉMA, PAR JOSÉ GERMAIN. — LE CINÉMA TRANSFORMATEUR, PAR LUCIEN WAHL. — UNE ÉTUDE SUR JEAN GABIN. — DES REPORTAGES DANS LES STUDIOS. LES ÉCHOS ET POTINS. — UN FILM RACONTÉ : " IL A ÉTÉ PERDU UNE MARIÉE ", ETC...

Vient de paraître :

**Annuaire Général  
de la  
Cinématographie  
1932-1933**

Il vous est indispensable !

Paris, franco domicile..... 30 fr.  
Départements et Colonies..... 35 fr.  
Étranger..... 50 fr.

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

"CINÉ-MAGAZINE", Éditeur  
9, rue Lincoln, Paris (VIII<sup>e</sup>)

Le Numéro :

3 FR.  
50

**MAGAZINE**

Le Numéro :

3 FR.  
50

**Nouveaux prix d'abonnement :**

FRANCE ET COLONIES :

Un an..... 36 fr.  
Six mois..... 20 fr.  
Trois mois..... 10 fr.

ÉTRANGER :

Un an<sup>(1)</sup>..... 55 fr.  
Six mois<sup>(1)</sup>..... 30 fr.  
Un an<sup>(2)</sup>..... 60 fr.  
Six mois<sup>(2)</sup>..... 35 fr.

BELGIQUE ET LUXEMBOURG :

Un an..... 50 fr.  
Six mois..... 30 fr.

Les abonnements souscrits à l'ancien prix seront prolongés du tiers du temps qui, au 1<sup>er</sup> Janvier, leur reste à courir.

(1) Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm.  
(2) Pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm.

PAIEMENT PAR CHÈQUE OU MANDAT-CARTE. COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX : PARIS 309-08

BUREAUX : 9, rue Lincoln, PARIS (VIII<sup>e</sup>). — Téléphone : Balzac 24-87.

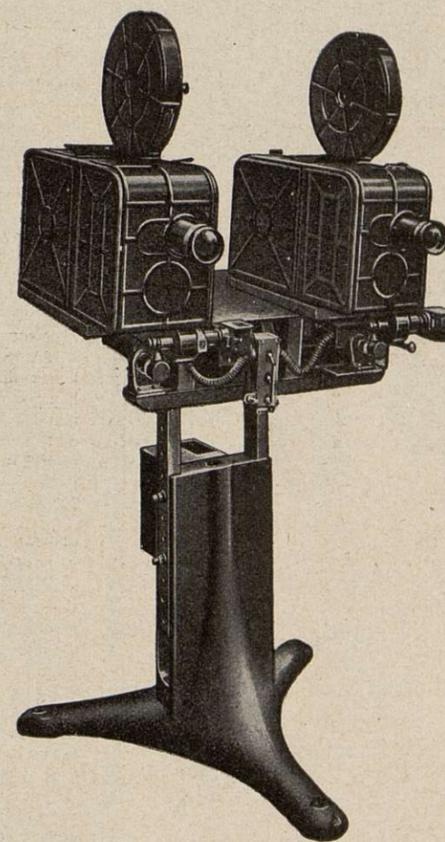
LE POSTE DOUBLE  
**JACKY-STELLOR**

SUR SOCLE FONTE

EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT  
DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE

COMPLÈT EN ORDRE DE MARCHÉ

FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS  
**ANDRÉ DEBRIE**  
111-113, rue Saint-Maur  
PARIS

1 9 3 3  
**MAGAZINE**

FONDATEUR : JEAN PASCAL

**JANVIER**

13<sup>e</sup> Année.

Numéro 1.

*Sommaire*

Le Nu au Cinéma	3
<i>José Germain</i>	
Donnez un peu d'esprit à votre manivelle	6
<i>Claude Vermorel</i>	
Jean Gabin	7
<i>Marcel Carné</i>	
Le Cinéma transformateur	10
<i>Lucien Wahl</i>	
Avec Ivan Mosjoukine à la veille de « La mille et deuxième Nuit »	12
<i>Lucienne Escoube</i>	
« Il a été perdu une mariée »	14
<i>Jean Valdois</i>	
« Topaze »	18
<i>Pierre Hersent</i>	
Des Livres près de l'Écran	20
<i>Jacques Sempré</i>	
« Ciné-Magazine » dans les Studios	37
<i>Gaston Paris</i>	
Pour un Cinéma humain	38
<i>L. E.</i>	
Des souvenirs...	40
<i>Pierre Hot</i>	
Une nouvelle formule de Cinéma : « Le Rex »	41
<i>Jacques Térau</i>	
L'activité des Clubs de Cinéma	44
<i>Marcel Carné</i>	
Quelques Films devant le public	45
<i>Le Fauteuil 48</i>	
Les Éphémérides du Cinéma	46
Les Films du Mois	47
<i>Marcel Carné, Lucienne Escoube et Jean Valdois</i>	
Échos et Informations	52
<i>Lynx</i>	
Courrier des Lecteurs	53
<i>Iris</i>	
« Ciné-Magazine » à l'Étranger	55

**ÉDITORIAL**

COMME chaque année à pareille époque, essayons de faire le point des mois écoulés.

Que nous a donc apporté 1932 ? Le « cinéma sonore et parlant » a dans le monde entier, sans pour cela négliger aucune des acquisitions de son, marqué un retour au « cinéma » tout court.

La technique, très en progrès, semble vouloir enfin s'affranchir peu à peu de la tutelle du studio, et nous pouvons citer avec orgueil, dans la production française, un certain nombre de films d'une indiscutable qualité : *Les Croix de Bois*, *A nous la Liberté ! Poil de Carotte*, *Les Gaités de l'Escadron*, *La belle Marinière*, pour n'en citer que quelques-uns.

1932 marque également toute une éclosion de salles spécialisées et, avec elle, la sympathie très marquée du public pour les versions originales présentées avec sous-titres français.

L'Amérique nous a donné quelques très beaux films d'un style particulièrement heureux. Quant à la production allemande, elle nous révéla plusieurs bandes de très haute qualité et surtout de caractère nettement original. Telles sont l'admirable *Jeunes filles en uniforme*, *M. Émile et les Détectives*, etc.

La Russie soviétique a apporté sa pierre à l'édifice commun avec *Le Chemin de la vie*, l'Italie avec *Les Hommes, quels muscles !*, marquant avec ce film une nouvelle et heureuse orientation. Le Japon nous a montré qu'il a su faire son profit des nouvelles acquisitions techniques avec un film curieux et de valeur : *Nippon*.

Enfin, l'activité cinématographique s'est manifestée également par la création de nouvelles et très belles salles. Hier, ce fut le « Rex », demain ce sera le « Marignan ». 1933 commence; en dépit de la « crise », de nombreux et magnifiques projets verront certainement leur réalisation. Faisons confiance à l'année qui s'ouvre et souhaitons-la fertile en succès et en réussites.

ANDRÉ TINCHANT.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.  
 BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 50 fr. — Six mois, 30 fr.  
 ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 55 fr. — Six mois, 30 fr.  
 — (Pays n'ayant pas adhéré) ..... Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.  
 Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII<sup>e</sup>). Téléphone : Balzac 24-87.  
 Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX<sup>e</sup>).

**LE NU**

**AU**

**CINÉMA**



AFINE étais-je revenu de vacances, saturé de nu héliothérapique par la visite de soixante plages où tout le monde : femmes, enfants, vieillards même, était à peu près vêtu comme mon grand-père Adam, qu'un club de l'écran me convoqua, qu'un grand journal m'interrogea et qu'un théâtre du septième art m'invita.

Partout la même question était posée : « Que pensez-vous du nu au cinéma ? Est-il acceptable ? La salle de l'écran ne doit-elle plus être réservée aux familles ? » J'en demeurai tout pantois. Quoi ! l'humanité s'étant déshabillée au réel, le déshabillé devenait-il impossible au figuré ?

*Il m'a vu nue*, dit la chanson. Ajoutons que c'est exact. Toutes ces dames qui se confiaient aux regards brûlants du soleil ne pouvaient guère se soustraire aux regards moins brûlants des humains. On a exercé notre œil, à contempler, presque malgré lui, toutes les anatomies contemporaines : les laides, hélas ! comme les belles.

Bien entendu, je ne fais que constater le fait, sans l'apprécier. J'admets ce que je ne peux empêcher.

Convaincu que le nu généralisé n'est pas tellement esthétique, qu'il tue le mystère, diminue le désir, épuise la curiosité, dégoûte de la chair à force de consommer « à l'œil », je n'en suis donc nullement le partisan enthousiaste ; mais



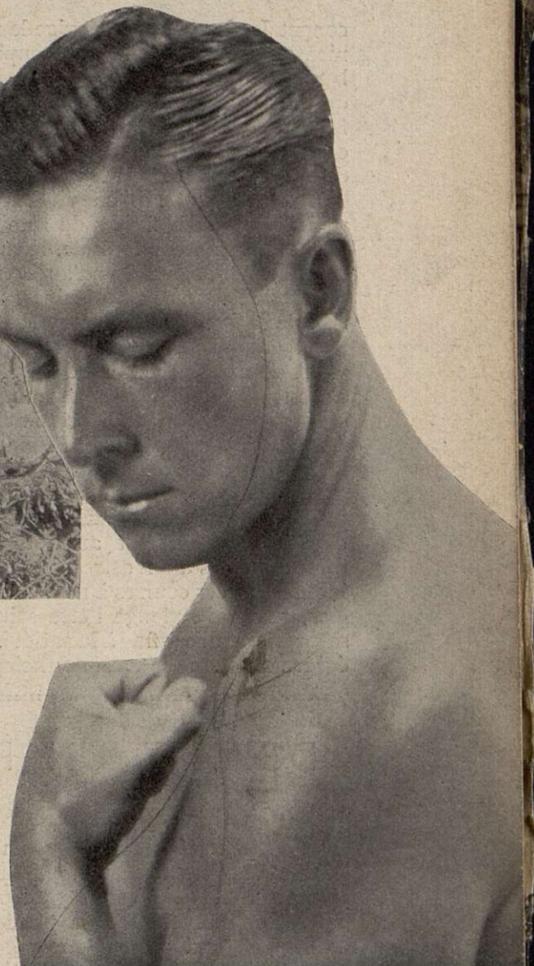
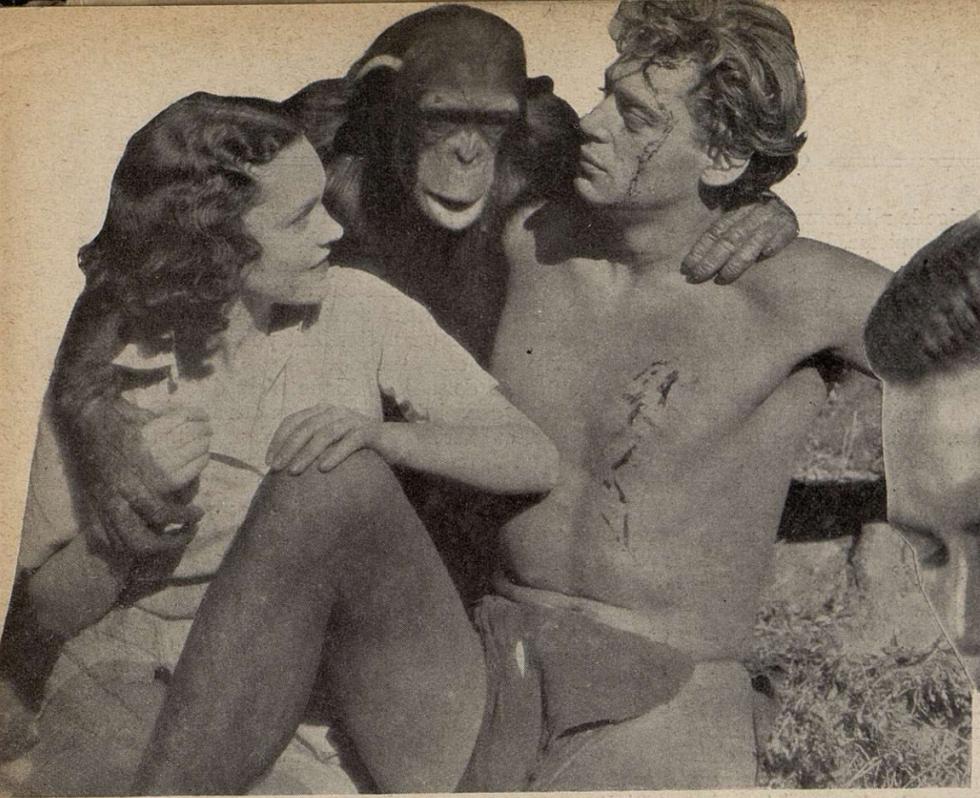
il faut bien vivre avec son temps et ses contemporains. Le nu s'est imposé à la société; le nu qui ne garde du bon ton de jadis qu'un insuffisant caleçon ou qu'un transparent maillot. Dès lors, il n'y a plus qu'hypocrisie à en proscrire les représentations les plus chastes et les plus parfaites.

Ce qui choque dans le nu : c'est la laideur ou l'intention érotique. Incontestablement, la photo d'une belle femme nue dans une attitude normale ne saurait gêner la vue, plus qu'une magnifique peinture ou qu'une froide sculpture. La ligne harmonieuse d'une jolie fille bien proportionnée est un chef-d'œuvre incontestable pour tout amant du beau. Quant au mâle, on se heurte à des difficultés supplémentaires, sa représentation de face étant délicate, presque impossible et proscrire par les lois de la pudeur. Les films du nudisme sont eux-mêmes condamnés à la décence masculine. C'est Ève qui attire, c'est Ève qui est possible; c'est donc Ève qui

trionphe. Proscrire totalement le nu pur est devenu ridicule; et le cinéma poursuivant son évolution vers la liberté, qui n'est pas licence, nous offre de beaux spécimens de féminité, difficilement condamnables.

Évidemment, les premiers nus de l'écran révoltèrent les censeurs et ne furent autorisés qu'après mille précautions, dont le voile et le maillot furent les principales.

C'est la puritaine Amérique qui importa et imposa les demi-nus, grâce aux joyeuses et saines saynètes de Mack Sennett. Vous vous souvenez de cet amusant timide, éternellement poursuivi ou hanté par des femmes magnifiques que trahissaient de légers costumes de bain? Personne ne protesta. On y découvrait une santé, une joie de vivre, une ingénuité aussi, qui rendirent le nu tolérable aux plus intolérants. Aussi la première impudeur de l'écran fut-elle adoptée sans le moindre scandale. D'autres scènes de plages et de bains suivirent, que la Censure put viser



sans crainte. Par une évolution normale, on passa ensuite des jeux de la plage aux scènes d'hygiène de la salle de bains. Le bain veut le nu; et l'on vit un beau jour, dans *Barcarolle d'amour*, le nu remarquable de Simone Cerdan surgissant d'une baignoire. Un grand rideau transparent tamisait cette hardiesse charmante: chacun apprécia Simone au bain et personne ne protesta.

Dès lors, jurisprudence était établie, du nu chaste toléré. On revit des scènes semblables, toujours grâce à la baignoire complice qui impose le costume de la vérité sortant du puits; d'abord dans *Contre-enquête*, où Jeanne Helbling fut admirée; ensuite dans *L'Agence O'Kay*, où Olga Valéry obtint un vif succès de jolie femme. Producteurs français, américains et allemands rivalisèrent dans ces apparitions rapides d'une très jolie artiste sur qui se concentre l'attention du public. Car je ne veux pas rappeler ici les innombrables bandes où des scènes d'orgie à l'antique exigeaient le nu innombrable à la manière de Juan-les-Pins. La bacchanale grecque, la saturnale romaine et la danse orientale ont provoqué des fresques cinématographiques du type *Quo Vadis?* ou *Pompéi*, où le simple appareil est une conséquence directe du sujet et de son époque.

Les scènes de boîtes de nuit et de maisons de rendez-vous en sont devenues les prétextes modernes. Seul, le gros plan nous intéresse et mérite l'étude. Nous y revenons pour voir le nu sortir enfin de l'onde. Dans *Arthur*, Colette Andris, prêtresse du nu chaste et digne, dansa, aimablement nue. Le cadre était frais, délicieux; la danseuse y avait apporté sa grâce un peu enfantine; aucune querelle ne surgit. Dès lors, pourquoi priver l'immense public de ces apparitions rapides, privées d'érotisme, où il semblait goûter un évident plaisir. Les Polonais nous fournirent certaine *Rhapsodie d'amour* où Agnès Petersen était merveilleusement déshabillée. On continua, on multiplia, on déshabilla encore, et les deux écoles du naturisme puis du nudisme proclamèrent leurs droits à la victoire. Vous savez comme moi ce qui distingua la première de la seconde. Le naturisme, inspiré dans ses ébats par la danse en liberté à travers prés et bois telle que la



conçut Isadora Duncan, exige le minimum de vêtements pour le maximum de souplesse. De là à tomber la veste ou la jupe, comme dit Marius, il n'y a qu'un geste. Ce geste fut accompli dans les écoles françaises, où la pratique du soutien-gorge et du cache-sexe a ses fervents. Dernière réminiscence du tutu des ballerines !

Dans *Physiopolis*, on vit évoluer en liberté la petite troupe des fidèles du retour déguisé à la nature. Mais la seconde école, le nudisme, de conception allemande, va jusqu'au bout des principes ou plutôt de l'absence de principes. Il est intégral, plus rien de caché. On nous en avait exposé les premiers préceptes dans *Force et Beauté*, film de la Ufa ; on vient de nous en communiquer les dernières applications par le truchement d'une nouvelle bande d'outre-Rhin intitulée dans sa version française *La Marche au soleil*. Colette Andris la présenta dans un sketch délicieux de bon goût.

Beaucoup de monde a voulu l'apprécier, mais je crois bien qu'une grande désillusion en a surgi ; c'est un coup direct au nudisme. Ces manières d'incantations aux astres, ces élans vers un ciel indifférent, ces courses à pied à travers les domaines clos, tout cela plonge l'être sain dans un état de saturation qui confine à la satiété. Rien de plus faux évidemment que ce souci mythologique de gambades

à la lune, de rondes aux étoiles et d'appels au soleil, qui en a vu d'autres. Ce néo-panthéisme à démonstrations corporelles ne résiste guère au crible de l'ironie française, et chacun s'en va en murmurant : « Si ça leur fait plaisir de se mettre nus, grand bien leur fasse, mais qu'ils ne prétendent point à transformer leur plaisir en culte. »

Cette outrance dont l'esthétique n'est d'ailleurs pas absente, où deux belles femmes en des attitudes exquis font oublier le vide de l'action, pourrait bien mettre un terme à toutes les discussions sur le nu au cinéma.

Une fois satisfaite la curiosité native des hommes, que reste-t-il ? Une désillusion. On reviendra donc aux grâces infiniment plus séduisantes, j'allais dire séductrices, du vrai film franco-américain qui tempérait de simplicité la beauté troublante des « vamps ».

Et quand on me demandera : « Oui, mais les familles ? » je ferai appel à mes souvenirs de vacances. La vision que j'en ai gardée suffit à toute réponse :

« Pourquoi toutes les familles étaient-elles nues sur toutes les plages ? »

Si l'on veut proscrire le nu, que mesdames et messieurs de la famille commencent.

JOSÉ GERMAIN.

## DONNEZ UN PEU D'ESPRIT A VOTRE MANIVELLE

Il y a dans *Les Plaideurs* une scène qui serait tout à fait cinématographique si elle n'était du pur théâtre. C'est cet ébouriffant effet de ralenti et d'accélération de la plaidoirie parodique de Petit-Jean, qui passe d'une péroraison cosmique : « Quand je vois le soleil et quand je vois la lune », à un exposé télégraphique :

« Jour pris, je dois parler, je parle, j'ai parlé. » Je ne connais d'autre exemple au théâtre de ce comique « technique » que la scène des deux docteurs de *L'Amour médecin*, « l'un qui va en tortue, l'autre qui court la poste ».

J'y songeai sur un gag sonore du *Chien qui rapporte*, où Jean Choux a eu l'idée de projeter à l'accélération le discours d'une petite bavarde ; l'effet est aussi entraînant que la gesticulation trépidante (mais alors obligée) des comédies de Mack Sennett. Vraiment, tant devient indigente l'invention des metteurs en scène qu'on regretterait presque le temps où un opérateur se serait cru déshonoré de photographier autrement que la tête en bas, ou vautré à terre, ou suspendu par les dents, où les films avaient l'air d'être vus par les mouches du plafond et où la prise de vues ressemblait à une partie de bobsleigh.

N'allons pas jusqu'à souhaiter le retour de ces virtuosités gratuites. Mais l'usage du ralenti et de l'accélération exige non plus la technique du truquage, mais une sorte d'humour ou un sens du fantastique qui ne sont pas des qualités communes. Chacun peut se rappeler l'enterrement bouffe d'*Entr'acte*, où

les assistants suivent le corbillard avec des bonds aériens puis, avec lui, prennent le mors aux dents. Et dans *Paris qui dort*, toute une partie du scénario était bâtie sur l'idée d'une machine à ralentir, précipiter ou arrêter la vie de Paris, bois dormant soudain pris de folie. Et même dans ce charmant vaudeville qu'est *Le chapeau de paille d'Italie*, René Clair est arrivé à introduire des fantaisies d'appareil, lorsque le fiancé imagine sa maison livrée à un déménagement forcené. Toutes ces trouvailles ne devaient rien au hasard de la mécanique. On voyait ce qu'un œil humain n'aurait pu auparavant que vaguement concevoir, un monde arraché aux apparences journalières, une réalisation standardisée des bottes de sept lieues, un dernier voyage de Gulliver auquel Swift ne put songer. Et qui pouvait même imaginer qu'un jour on verrait pousser une plante, s'épanouir une rose, et la cuscute étreindre comme une pieuvre et les vieilles métaphores des poètes prendre vie.

Faudra-t-il attendre aussi vingt ans pour qu'on nous fasse entendre des concerts inouïs. Songez qu'on est arrivé à fabriquer une voix avec des zigzags lumineux ; le doublage, ce prodige, ne servira-t-il qu'à des fins commerciales et anti-artistiques. Déjà René Clair, à qui on revient toujours si on parle d'intelligence technique, a doublé ironiquement dans *A nous la liberté!* sur les lèvres de Rolla France, le chant d'un phono voisin. Qui-proquo sonore et satire du doublage. Ce n'est rien, mais nous voudrions entendre souvent de ces riens-là.

CLAUDE VERMOREL.

# JEAN CABIN

## UN CHIC TYPE



Il a créé à l'écran un personnage bien à lui : celui du « chic type », du « pote » jovial et sans chiqué, sur lequel on est certain de pouvoir compter en cas de besoin.

C'est le costaud conscient de sa force, mais n'en abusant pas, n'en tirant pas vanité même et cherchant plutôt à effacer l'impression produite par un sourire accueillant, loyal et bon.

On le devine narquois, frondeur, ironique comme tout Parisien de naissance qui a grandi entre les pavés disjoints des ruelles des faubourgs et « trimé dur » dans d'étouffants ateliers d'où partent des *lazzis* bizarres et savoureux, appelés à faire très vite le tour de la capitale.

Aussi a-t-il gardé de ses fréquentations d'adolescent et même de jeune homme un goût marqué pour un peuple en marge et la langue d'Argot, imagée et pittoresque.

C'est un privilégié du sort. Un de ceux à qui la Providence a tout donné en les rendant sympathiques, irrésistiblement.

La foule, qui se trompe rarement, s'est sentie tout de suite attirée vers ce rude gars, haut et fort, qui joue comme il respire, toujours lui-même, gouailleur et souriant, nonchalant et superbe...

Au diable les amoureux transis, les héros mélancoliques, tourmentés, passionnés... Jean Gabin ne trouble pas les femmes, ne les émeut pas secrètement. Leur attirance est faite d'une espèce de confiance admirative. Elles éprouvent à l'égard de ce garçon vigoureux, tout d'une pièce, sincère et franc, une affection quasi fraternelle. Elles aimeraient l'avoir pour confident et consolateur. Les hommes, pour ami durable et sûr...



Comme tout titi parisien, il aime à se donner des airs d' « affranchi », de révolté permanent. Marcher en se dandinant, rouler des épaules, porter la casquette de travers, c'est « bath ».

Qu'on se rappelle plutôt *Cœur de Lilas*, où il campait avec verve un mauvais garçon, forte tête, mais dans le fond pas méchant et dont la paresse demeurait heureusement le principal défaut.

La création de « tireur au flanc » qu'il fit ensuite dans *Les Gaietés de l'escadron* offre une certaine analogie avec celle de *Cœur de Lilas*. On y retrouve encore ce goût de révolte, ce besoin de rébellion qui est demeuré dans l'ancien marin qu'il a été. Couper à toutes les corvées et servitudes militaires, répondre à toutes les brimades par la force d'inertie — la violence ? pas si bête ! — en un mot ne pas en « f... un coup », tant que durera l'abrutissant métier militaire ; mais ne jamais se laisser prendre en défaut et ruser avec l'adversaire, le confondre, c'est tout Gabin...

*La Belle Marinière* devait nous le montrer sous un jour assez nouveau. De forte tête, il devint, avec un maximum de vie et de justesse, un « capitaine » un peu fruste, bon vivant, soucieux de son autorité, adorant son humble et joli métier de marinier sur les eaux calmes, miroitantes et tranquilles des beaux canaux de France.

Et lorsque la situation s'embrouillait, qu'il lui fallait aborder un problème de psychologie plus subtil, il tranchait avec son robuste bon sens, sans s'égarer et sans jamais se tromper.



Il habite près du calme Passy un coquet appartement avec sa jeune femme.

Vous êtes toujours sûr de le trouver chez lui s'il ne se livre pas aux joies du football, de la pêche ou de la boxe, et également s'il ne tourne pas.

A part cela, il est toujours chez lui, car, ajoute-t-il, « j'sors jamais ».

Il ne vous dit pas : « Prenez donc la peine de vous asseoir », mais « Quoi d'neuf ? », ou quelque chose d'identique, comme à un vieux copain qu'il aurait vu la veille... Il n'en faut pas plus pour oublier le motif, qui, pour la première fois, vous met l'un en face de l'autre.

Mais comme dit Gabin : « A quoi ça sert de faire du chiqué ? » Sans « magne », voilà comme il est.

Le succès n'a pas grisé le petit gars de Paname, élevé à la dure. Il a gardé le vocabulaire de sa jeunesse. Ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à aller « se faire voir ». Il est tout d'une pièce : cordial, simple, sain. Un philosophe à sa manière, quoi !

Et pourquoi ne serait-il pas heureux ? Sans avoir trop de « fric », il gagne gentiment sa vie. Il est « peillard »... alors ?

Ah ! certes, il est loin le temps où le papa Gabin, artiste en renom, voulait obliger son digne rejeton à suivre sa carrière.

Mais alors que tant d'adolescents rêvent de monter sur les planches, le jeune Jean, lui, préférerait la vie au grand air... Aussi s'enfuit-il du lycée pour la Grande Aventure...

## CINÉ-MAGAZINE

Il bricole à droite et à gauche, au hasard des routes et des cœurs hospitaliers... Enfin il finit par trouver une situation qui le remplit d'aise : il devient aide-forgeron. Taper sur l'enclume, ça c'est du sport. Aussi Gabin, les yeux rougis par le feu de la forge, la chemise entr'ouverte sur une poitrine mouillée de sueur, s'escrime-t-il sur l'enclume, tout en chantant du matin au soir...

Et c'est le service militaire... dans la marine... « l'bon temps tout d'même », mais « deux ans, c'est pas vite tiré !... ».

A son retour, l'enfant prodigue s'assagit. Il cède aux instances de son père... Tour de chant aux Folies-Bergère... tournée à Rio de Janeiro... Moulin-Rouge... Bouffes-Parisiens encore...

Enfin le cinéma avec *Chacun sa chance*, puis *Paris-Béguin* et enfin *Cœur de Lilas*.

On connaît la suite.

— Et maintenant ?

— Maintenant ? Je vais tourner *Toto*... Oui, un rôle écrit, paraît-il, spécialement pour moi par René Pujol...

» Moi, je sais pas... J'travaille jamais mes rôles à l'avance... J'arrive au studio cinq minutes avant d'tourner. J'lis l'texte qu'on m'donne... ça m'suffit...

» J'sais, y a des camarades qui « composent » leur... moi pas... C'est p't'être que j'ai pas d'art.

Le rêve de Gabin ?

Sans quitter le cinéma, créer une « bath » pièce, dans un « chouette » théâtre.

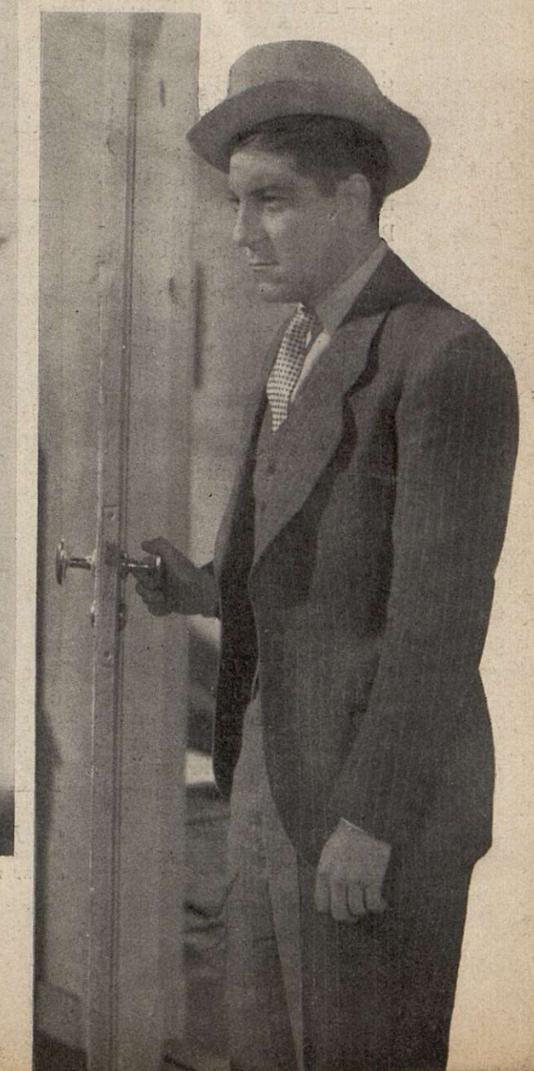
— Ça, ça m'irait, dit-il. C'est un peu comme un cadeau d'luxe que j'm'offrirais !...

Et Gabin conclut avec son rude bon sens :

— C'est pas d'la prétention... puisque ça m'ferait plaisir !...

MARCEL CARNÉ.

Quelques expressions de Jean Gabin dans « *Les Gaietés de l'Escadron* », « *Paris-Béguin* », « *Cœur de Lilas* » et « *La Belle Marinière* ».



# Le Cinéma Transformateur

par LUCIEN WAHL

DES règles générales, absolues, prouvent leur inefficacité et leur malfaisance, au cinéma comme ailleurs. On ne se rend pas assez compte de la force des cas d'espèces, qu'il s'agisse de l'abondance des paroles, des prête-voix, de l'essence du comique, de la puissance dramatique. Telle outrance qui sied ici fait tache autre part.

On va, pour plus de clarté, supposer quelques exemples. Ainsi, une adaptation de nouvelle. Choisissons un récit très court, trois à quatre pages, d'un grand écrivain dont les œuvres contiennent en germe de nombreuses idées de cinéma. Qu'est-ce que *L'Explication*? Simplet une scène qui se passe chez un Émile, architecte arrivé, marié. Survient le père du maître de maison, que son fils ne veut pas voir.

La bru dit à son beau-père : « Émile est sorti. » Le vieillard souffre, fatigué. La femme d'Émile a hâte qu'il s'en aille de peur qu'il ne tombe malade chez elle. Voici Émile qui sort de son bureau; il ne savait pas la présence de son père :

— La consigne ne pouvait pas s'appliquer à mon père, Suzanne! dit-il.

Mais le père comprend et, avant de partir, il dit pourquoi sa propre carrière n'a pas été splendide. Ils s'est sacrifié pour soigner Émile, malade; il s'est usé pour l'enfant qui maintenant, grandi, marié, se porte bien :

— Retourne à ton travail, mon garçon, va, va... ne perds pas ton temps à m'accompagner; je trouverai bien le chemin tout seul...

C'est tout? Oui, à peu près. Personne, diront les professionnels, ne pensera à tirer un film de cette histoire, ou plutôt de ce simple tableau.

En effet, mais ce n'est nullement à cause de la simplicité du conte que les directeurs de fabrication s'abstiendront. Le récit se trouve parmi des centaines de son auteur qui le valent ou lui sont même peut-être supérieurs; mais supposez qu'un acte théâtral s'inspire de ces pages et que *L'Explication*, sur la scène, obtienne le succès qu'il mérite : triomphe de l'écrivain et de l'interprète; on fait, de la comédie, un enregistrement phonographique qui émeut des milliers et des milliers d'auditeurs.

Alors, le directeur de fabri-

cation cinématographique a la puce à l'oreille. Il cause avec un metteur en scène : il y a le nom de l'auteur, il y a ceux des interprètes, il y a un titre! Mais ces messieurs ne voient pas comment ils pourraient tirer un grand film de pareille aventure, car il ne leur vient même pas à l'idée de composer une œuvre prenante, pressante, puissante, qui se déroulerait en un quart d'heure.

Et il arrive ce qui est advenu pour tant d'autres œuvres, car l'hypothèse qui vient d'être émise se fonde sur des faits réels, sur des métamorphoses consacrées. Les artisans décidés à la transfiguration de la nouvelle comprennent qu'ils doivent montrer au public une partie de l'enfance d'Émile et, à son chevet, le père, mais cette exhibition ne peut inspirer encore un suffisant métrage. Et alors, à nous l'esprit d'invention! Mais quelles inventions? Liées à l'idée originale? Que non point, mais aux effets qui au cinéma ne ratent pas. Le père est architecte? Il aura une jeune employée. Il est veuf. L'employée, Claire ou Simone, l'aime, mais le patron est soucieux, car le petit Émile est malade. Claire ou Simone s'offre à le soigner. Et elle meurt, ayant attrapé sa maladie. Dans son dernier lit, à l'hôpital, elle se déclare contente d'avoir contribué à la guérison du petit. Larmes.

A vingt ans, Émile part pour le régiment. La guerre. Il se conduit en héros; il sauve un officier allemand égaré dans les lignes françaises et blessé; il le fait prisonnier. Celui-là aussi est architecte et, après l'armistice, ils s'associent pour l'édification de monuments élevés aux morts de la guerre, comme pour mieux affirmer leur volonté de paix. Et ils font beaucoup d'affaires. Sanglots.

Mais l'égoïsme ronge l'âme d'Émile, et alors se place la scène contée dans la nouvelle de M. Henri Duvernois, mais modifiée. Après les propos du père sur les sacrifices d'autrefois, le fils implore son pardon, et l'on n'est pas étonné de le voir répudier Suzanne, qui, dans des scènes précédentes, aura montré ses défauts... Mais une jeune fille veille et, peut-être, épousera plus tard Émile : c'est la nièce de Claire ou Simone, élevée par le père architecte. Satisfaction émue.

(Studio G.-L. Manuel frères.)

« ... J'abandonnerai la critique, je ne veux plus entendre des horreurs pareilles... Ou alors qu'on me donne un sifflet à roulettes... » (ALFRED SAVOIR.)



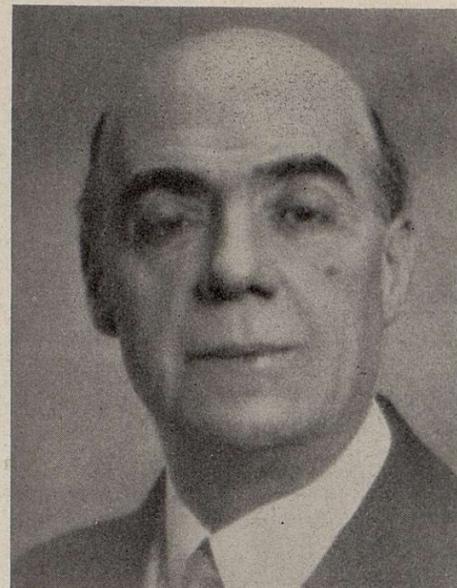
exercées fréquemment dans le cinéma. « Alors, rétorquera-t-on, vous vous irritez quand on modifie une erreur littéraire, et vous manifestez un pareil mécontentement lorsqu'une pièce est presque directement photographiée. » Eh! oui! entre les deux procédés ne connaissez-vous aucun moyen d'accomplir un ouvrage digne de toute estime?

Voici, à propos de *Fanny*, une phrase que je cueille dans un article paru dans *Paris-Soir* et signé de M. Pierre Wolff, auteur de *Leurs Filles*, certes, mais aussi de *La Route est belle* : « En résumé, un film rare, très près du théâtre... et c'est pour cela qu'il nous a charmés. »

Donc, parce qu'un film est près du théâtre, il prouve sa qualité de film? Je ne discute pas les vertus de *Fanny*, pièce d'une facture étonnante d'adresse, et qui émeut, et qui fait rire, mais déclarer qu'elle plaît au cinéma parce qu'elle est du théâtre, c'est aller très loin et admettre toutes les copies de la scène et même les préconiser. Voilà qui est inattendu sous la plume d'un critique des films dont le rôle est d'exposer les vertus spéciales du cinéma au public.

Quant à M. Alfred Savoir, nous nous permettons de déplorer qu'il avance un fait que je ne crois pas exact, quand il dit : « Si vous lisez les critiques cinématographiques, vous savez encore que toutes les faveurs de la presse vont au scénario original, directement conçu et écrit pour l'écran. » Sans doute, il est encore des critiques qui combattent le scénario issu d'une œuvre littéraire, mais je suppose qu'il s'agit là d'une théorie ou de l'affirmation d'un idéal, car les mêmes, très souvent, disent leur admiration pour des sous-produits du théâtre qui parviennent à distraire. Seulement ces partisans méritent-ils plus de blâme que les adorateurs de la fabrication ciné-théâtrale? Et depuis combien de temps ne s'est-on pas décidé à répéter que la source du sujet n'importe pas, que seul le résultat compte?

Or, les exemples cités par M. Alfred Savoir ne prouvent rien, car, si le scénario original, comme il le dit, a donné *Le Roi des Resquilleurs* (qui est drôle), il a donné aussi (et c'est mieux) *Paris qui dort*, *Sous les toits de Paris*, *A nous la liberté!* ce qui ne retire rien à la valeur de *Jeunes Filles en uniforme* et même — mais oui! — de *La Couturière de Lunéville*. M. Alfred Savoir, qui (comme nous) a rendu justice, d'ailleurs, à la qualité d'*A nous la liberté!* dit encore : « Si vous constatez, dans certains films, une absence totale de métier théâtral, une méconnaissance affligeante de l'effet scénique, ne criez pas immédiatement au génie. L'ignorance explique beaucoup de choses, même excellentes. »



(Studio G.-L. Manuel frères.)

« ... un film rare, très près du théâtre... et c'est pour cela qu'il nous a charmés. » (PIERRE WOLFF.)

M. Savoir sait que, par exemple, M. René Clair n'est pas un ignorant. Il rétorquera que l'auteur du *Million* (d'après une pièce) est une exception, mais c'est l'exception qui, pour nous, fait la règle, et elle ne la confirme pas. Aussi bien dans le théâtre que dans la musique et la peinture, c'est l'exception qui relève la réputation de l'art et non point la somme ou la majorité des choses fabriquées.

M. Alfred Savoir, que mon avis place presque au tout premier rang des auteurs dramatiques actuels, expose des opinions que je comprends mal. Il va même jusqu'à demander l'interdiction d'un film que je n'aime pas plus que lui, — il peut en être assuré, — mais je crois qu'un critique cinématographique, — il l'est de-

venu à son tour, — outrepassé ses droits en demandant l'interdiction d'un ouvrage pour quelque raison que ce soit.

Un autre auteur dramatique, M. Francis de Croisset, a dit ceci dans *Le Journal des Débats* : « Je ne puis m'habituer à voir reproduite sur l'écran une pièce écrite pour la scène : c'est Thalie au frigidaire. Pareilles aux beaux vers, aux sculptures parfaites, aux toiles harmonieuses, les belles pièces ne peuvent se modifier. L'on ne saurait sans danger en intervertir l'ordre des scènes ou en altérer les répliques. Ces pièces ont leur dessin, leur équilibre; elles sont « fixées ». Si le cinéma, — et c'est là un devoir, — se borne à s'en inspirer, rien de mieux. »

Ce qui précède me paraît fort juste, — et l'opposé de ce que semble dire M. Pierre Wolff, mais n'allez pas croire que la dernière phrase citée autorise le cinéma, en s'inspirant de pièce, à en modifier l'esprit. M. Francis de Croisset ne soutient rien de pareil. A qui en douterait, nous reproduirons ce qu'il dit ensuite : « Alors il (le cinéma qui s'inspire d'une pièce) ne fait pas autre chose que ce que fait un auteur français adaptant une pièce étrangère ou, pour parler plus exactement, ce que fait un musicien qui, sur des livrets, invente une musique qui leur ressemble... »

Et voici qui prouve encore que M. Francis de Croisset comprend le cinéma de la même façon que nous : « Le film a parfois recours à un moyen terme : il suit la pièce pas à pas et, tout à coup, l'interrompt par ce que l'on appelle des images appropriées. Le résultat est désastreux. »

Désastreux? Peut-être pas absolument, mais très mauvais sans aucun doute. Il est infiniment trop facile de photographier du théâtre et, de loin en loin, introduire un plein air avec une course de bicyclettes ou une cérémonie épisodique, qui arrêtent l'action.

LUCIEN WAHL.

# AVEC IVAN MOSJOUKINE A LA VEILLE DE *La Mille et Deuxième Nuit*

C'EST par une grise après-midi d'automne que j'ai rencontré Ivan Mosjoukine, rencontre qui allait au-devant de mes désirs, car, sachant qu'il se préparait à la création d'un grand rôle, j'étais fort désireuse de bavarder un peu avec lui à ce sujet. Nous voilà installés dans le bureau d'Alexandre Volkoff ; celui-ci, en effet, doit mettre en scène *La mille et deuxième Nuit* avec M. Ermoliev, directeur de la Production.

Volkoff est heureux de travailler avec son interprète favori ; Mosjoukine rayonne... L'inaction, apportée par la venue du « parlant », lui pèse ; il est donc on ne peut plus satisfait de la voir terminée.

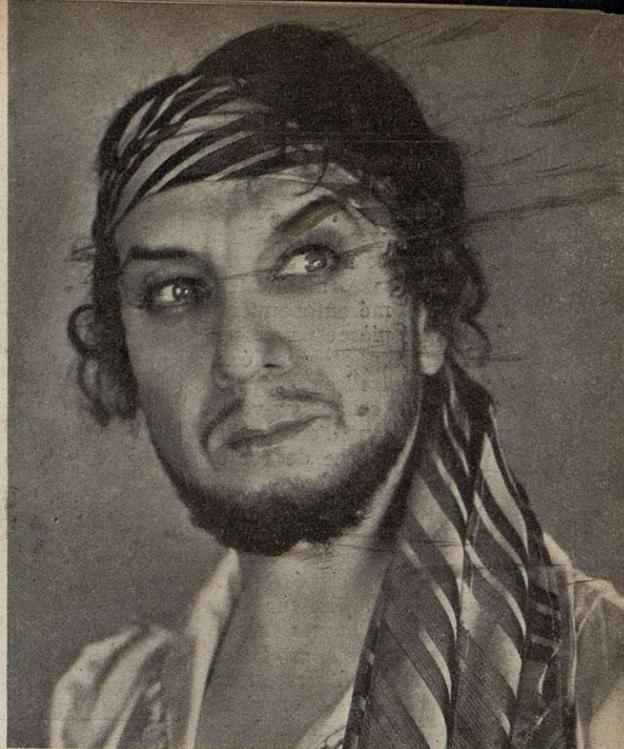
Nous accordons, c'est inmanquable, quelques instants à l'évocation des souvenirs du « bon vieux temps », qui, pour les gens de cinéma, n'est autre que le temps du muet, où nous revenons toujours, comme au paradis perdu... Nous en parlons d'autant plus que, dans la conversation, Mosjoukine parle de Nice...

— Si nous allons, cette fois, tâcher de ressusciter le ciel d'Orient, là-bas ? Nous le connaissons bien cet azur méditerranéen ; il nous a toujours souri avec bienveillance...

Mosjoukine s'arrête, et c'est un peu songeur qu'il reprend :

— Nice, pour moi, c'est, jusqu'à ce jour, presque toute ma carrière... N'est-ce pas là-bas que j'ai tourné mon premier film français ?...

— Oui, je me souviens : *L'Enfant du Carnaval* ; quel plaisir avons-nous éprouvé à découvrir cette œuvre à la fois charmante et poignante, signée d'un nom alors inconnu...



Et des souvenirs sans cohérence s'égrènent... *La Maison du Mystère*, les difficultés de la réalisation, la maladie de Mosjoukine, l'énorme succès final... *Le Brasier ardent* et son triomphe inoublié, *Kean* enfin, cette apogée... et tant et tant de noms, de villes, d'œuvres se pressent parmi nous, réclamant l'attention d'une minute, qui les fait revenir — un moment — à la vie...

Venise... *Casanova* (qu'il serait question de retourner avec son créateur!)... Épinay... L'Amérique... Berlin... Nice... Paris... Paris... Paris...

La nuit est tombée. Volkoff se lève et fait la lumière ; sagement nous revenons à *La mille et deuxième Nuit*.

Nulle mélancolie n'atténue plus l'éclat des yeux de Mosjoukine ; son optimisme résolu lui permet — sans pour cela rien oublier — de sentir légère la course des jours.

— Le film que nous allons tourner est une évocation de la Turquie pittoresque de jadis ; ce sera une histoire d'amour et d'héroïsme parmi les amusants détails de la vie quotidienne d'alors.

» Regardez, me dit Mosjoukine, regardez ceci. Ce sont des reproductions de documents de l'époque. Nous les avons fait photographier au Louvre.

Et je regarde des estampes : certaines de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les plus nombreuses de l'époque romantique 1820-1840. Tableaux pittoresques de rues, de souks, de bazars défilent devant mes yeux amusés. Voici l'entrée du harem et ses gardiens moroses, voici le marché d'esclaves, le Divan, séance solennelle de justice ; voici des marchands, des officiers, des sultans, de belles indolentes, de fiers guerriers.

Ce que sera le scénario, je ne veux point le raconter en détails ; mais il



abonde en scènes remarquables, tour à tour amoureuses ou épiques. Et Mosjoukine y trouvera l'occasion d'une nouvelle et brillante création !

— Mon rôle me séduit par sa conception, réalisée selon les règles des anciennes chansons de geste arabes ; cette époque, à la fois si barbare et si policée, a produit des héros chevaleresques, comme Antar et dont Hadji Murad a conservé la tradition. Mon héros vivra suivant cette même conception, issue tout entière du moyen âge et des livres de chevalerie, mais qui a emprunté au soleil d'Orient je ne sais quel chaleureux éclat ! Ainsi pour les foules d'aujourd'hui, dont la lassitude a souvent besoin d'être bercée de beaux contes, je vais m'efforcer de recréer un personnage de jadis qui passe au galop de son cheval, dans une fanfare joyeuse.

Et puis nous nous égarons dans une longue causerie ; Mosjoukine dit le goût sincère qu'il porte au public des salles populaires, dont les réactions sont chaleureuses, l'enthousiasme dépourvu de tout snobisme, l'indignation généreuse.

Dehors, la nuit est tout à fait tombée ; la rumeur incessante qui monte de la place de l'Étoile toute proche emplit un instant le silence de la pièce ; il est tard ; je me lève et prends congé. Mais, en quittant Mosjoukine, je lui transmets les souvenirs fidèles des lecteurs de *Ciné-Magazine* et j'emporte, en échange, ses pensées reconnaissantes.

Mosjoukine s'est approché de la fenêtre ; il regarde la rue paisible, et, retourné vers moi, il sourit :

— Paris, demain Nice ! et bientôt Paris encore ! Paris toujours !

Mais c'est à Nice, parmi les dédales du palais du sultan, qu'il me donne rendez-vous.

Certes, si je n'avais un guide, je me serais égarée dans cette ville étrange, déserte à l'heure actuelle ; toute l'activité s'est portée vers le palais du sultan, et c'est là qu'en dépit de l'heure encore matinale on tourne plusieurs scènes entre Gulnar, qui n'est autre que la belle Tania Fédor, et Taher-Mosjoukine.

C'est une scène prise dans les couloirs du palais d'Amrou. Taher doit y rencontrer la sultane blonde, Gulnar, favorite du despote. On ne sait si l'on doit admirer davantage la splendeur du décor, la beauté vraiment féerique des costumes ou l'interprétation parfaite et le jeu des artistes.

Les dernières répliques s'achèvent ; Taher, à regret, s'éloigne de Gulnar, mais leurs chemins se croiseront à nouveau...

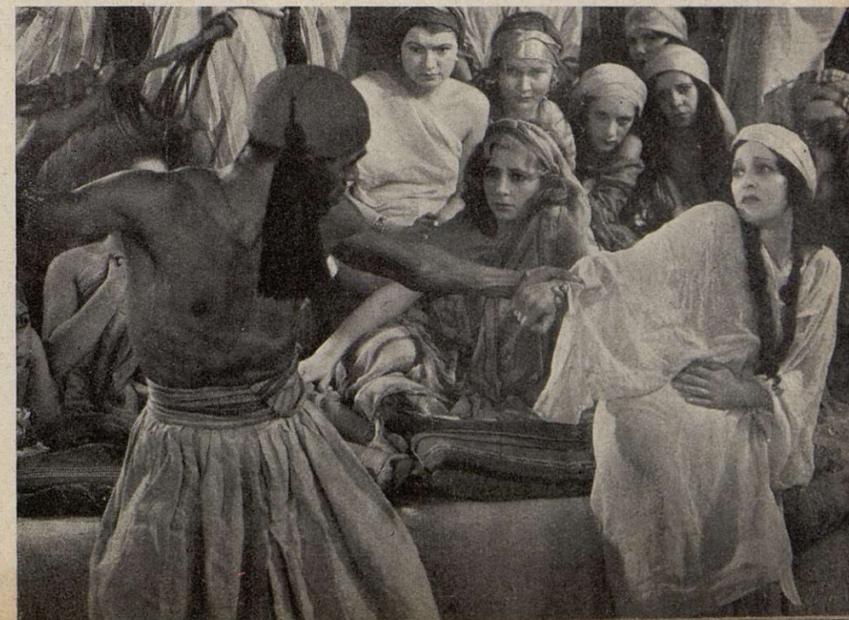
C'est au vol, peut-on dire, que j'attrape Mosjoukine, et je lui rappelle le rendez-vous promis. Il dispose de quelques minutes, et j'en profite pour l'interroger sur le film.

Je ne veux pas le raconter ici afin que cette *Mille et deuxième Nuit* reste mystérieuse jusqu'à son apparition sur l'écran, mais, à coup sûr, que de merveilleux décors j'ai pu admirer, que de scènes émouvantes, pittoresques, j'ai vu tourner. L'arrivée de Mosjoukine dans la sombre grotte où vivent les révoltés qui vont l'élire pour chef, le combat devant l'entrée du palais, le marché d'esclaves, autant de scènes où ressuscite un peu de l'atmosphère de jadis, décrite dans ces romans de preux où tout s'arrange toujours pour le compte du meilleur et du plus brave et qu'on nous donne la nostalgie de ces jours-là.

Ainsi sera ce film ; ainsi va bientôt venir vers nous, sur nos écrans, au galop de son beau cheval rapide, nerveux, intrépide, Taher aux yeux d'aigle, que nous avons connu sous tant d'autres noms glorieux, Ivan Mosjoukine enfin, toujours épris de son art, et toujours, en dépit des luttes et des obstacles, aussi sincèrement, aussi profondément artiste.

LUCIENNE ESCOUBE.

On peut reconnaître, dans ces quelques scènes tirées de « *La mille et deuxième Nuit* », Ivan Mosjoukine dans sa nouvelle création du prince Taher, ainsi que Tania Fédor, qui interprète le rôle de Gulnar, la sultane blonde.



# IL A ÉTÉ UNE



Albert Lamèche... JEAN WEBER,  
Sociétaire de la Co-  
médie-Française.  
Yolande..... SUZANNE CHRISTY.  
Lavolette..... GASTON DUPRAY.  
Marg. Barbotteux. BETTY DAUSSMOND.  
Youyou..... MONIQUE BERT.  
Hortense..... MADELEINE SUFFEL.  
Barbotteux..... MARCEL SIMON.

Scénario de JEAN GUITTON.  
Réalisation de LÉO JOANNON.

LA banque Barbotteux-Lavolette and Co subissait un moment difficile. Ne devait-elle pas rembourser avant trois mois une somme de trois millions, montant d'une part de fondateur, à une certaine demoiselle Yolande de la Tourbière, nièce et pupille de Barbotteux?...

Devant une situation aussi délicate, le conseil d'administration fut convoqué d'urgence. Mais la réunion, commencée dans le calme, ne devait pas tarder à tourner au brouhaha et à l'échauffourée, lorsque Barbotteux, après avoir fait l'ex-



posé de la situation, crut pouvoir demander aux actionnaires de nouveaux sacrifices. Un sursaut d'exclamations indignées accueillit son impertinence. Les invectives et même les injures ne lui furent pas épargnées... quand une voix se fit entendre :

— Pour remédier à ce remboursement, ne suffirait-il pas de marier cette jeune fille à l'un des actionnaires, qui laisserait la dot de sa femme en dépôt dans nos caisses?

Cette idée fut un trait de génie pour les auditeurs.

Seul Lavolette hésitait. Peut-être avait-il conscience qu'il allait être désigné comme fiancé?...

Tout d'abord il eut un haut-le-corps. Marié, lui? Il ne pouvait en être question. Il se refusait absolument à cette éventualité.

Mais entouré, abjuré, pressé de louanges, il ne put se dérober plus longtemps, sans risquer d'attirer l'attention.

Il ne pouvait cependant avouer aux membres de son conseil d'administration qu'il était depuis six mois l'amant de Marguerite Barbotteux, la femme de son associé. Celle-ci, en apprenant que Lavolette allait convoler en justes noces avec sa nièce Yolande, élevée chez elle, fut saisie d'une froide colère.

Soit ! que son amant épouse Yolande, mais le jour du mariage :

# PERDU MARIÉE



Albert, le questionna. N'avait-il aucune envie de se marier? Et si une occasion magnifique se présentait?...

Mis en confiance, il révélait déjà son plan à Albert, qui, peu à peu, se laissait tenter...

Mais ce fut une autre histoire lorsqu'il se trouva en présence de Yolande. Jamais il ne l'eût imaginée si jolie et fraîche de ses vingt ans.

De son côté, le jeune homme surprit agréablement Yolande. Bref, d'un commun accord, le mariage fut décidé pour le début du mois suivant.

Le matin de la cérémonie, Yolande finissait de s'habiller dans sa chambre lorsque Marguerite entra :

— Ma chérie, dit-elle, tu ne saurais croire à quel point je suis émue. Cette petite cérémonie au cours de laquelle ton oncle a remis ta dot à Albert...

— Ma dot?  
— Mais oui, Albert touche trois millions pour t'épouser !

Yolande était atterrée ! Ainsi son fiancé

— Six balles dans la peau...

Que faire devant une résolution aussi énergique? Force fut à Lavolette, au comble de l'embarras, de revenir sur sa décision et, à Barbotteux, stupéfait, d'annoncer qu'il n'épouserait pas sa pupille.

Cruellement mortifié, celui-ci ne voulut rien en laisser paraître. Lavolette, un ami, se déroba; qu'à cela ne tienne. Un fiancé de perdu, dix de retrouvés ! Quelques instants après il convoquait dans son bureau tous les employés mâles de la banque. Hélas ! aucun ne se montra susceptible d'être le fiancé rêvé...

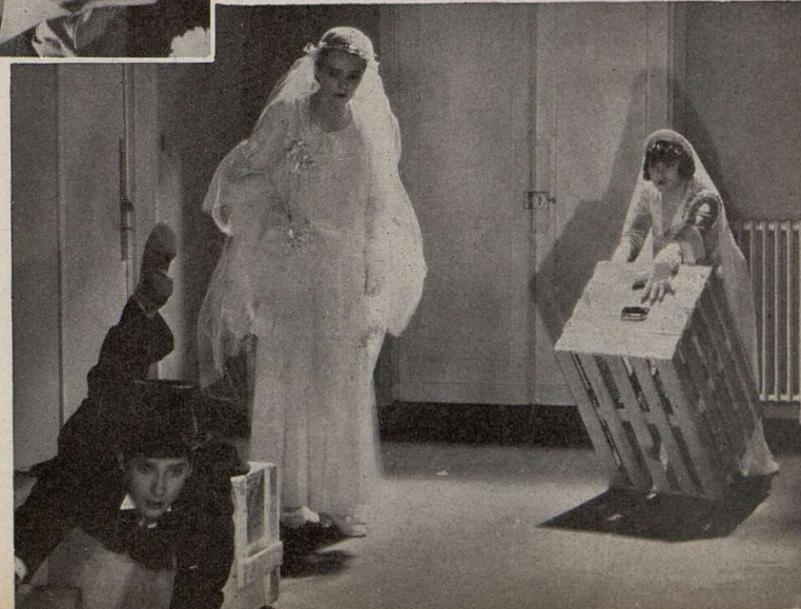
Déjà Barbotteux allait renoncer à son idée, lorsque la porte s'ouvrit à nouveau, livrant passage à Albert Lamèche, un jeune comptable, poète à ses heures.

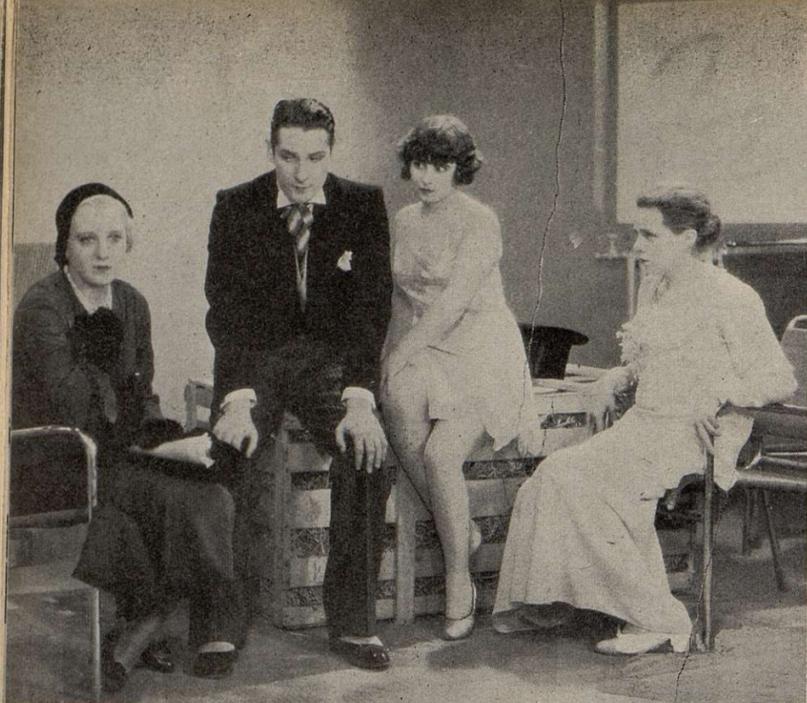
Albert était venu annoncer à ses patrons qu'il avait retrouvé la fameuse erreur de trois centimes qui...

— Trois centimes... Trois centimes... quand l'avenir de la banque est en jeu ! voulut crier Barbotteux. Je ne serais pas fier d'être votre femme...

— C'est que, monsieur, je ne suis pas marié...

Pas marié!... la figure de Barbotteux s'éclaira. Soudain plein de prévenances, il fit asseoir





se rendait à la mairie, lui se mettait en quête d'une autre mariée. Il s'agissait de gagner vingt-quatre heures, le temps de retrouver Yolande.

Il avait son plan. Nul doute qu'avec de l'argent il n'obtienne ce service de Youyou, une petite femme à laquelle il prodiguait ses faveurs.

Celle-ci, fort éméchée malgré l'heure matinale, consentit en effet, moyennant rétribution, à participer à ce mariage par intérim.

Mais le temps coulait... A la mairie, Lavolette n'y tenant plus, crut habile de se mettre, de son côté, à la recherche d'une seconde mariée.

Une vieille fille, Hortense, employée à la banque, qui avait toujours eu un faible pour Albert, consentit avec joie à remplir cet office.

A sa vue, cependant, celui-ci eut un haut-

lui avait joué la comédie ! Et quelle comédie : celle de l'amour, dictée par le plus vil intérêt !

Pour Yolande, la déception était trop forte. En hâte elle griffonna un mot, retira son voile... et, quand Barbotteux vint chercher sa pupille, il trouva la chambre vide. Une lettre attira son attention :

*Trois millions, dites-lui que c'est trop cher, je pars... adieu. Yolande.*

Il fallut se rendre à l'évidence : la mariée avait disparu ! Et cela au moment précis où les invités s'impatientaient, le maire attendait, le curé se préparait.

Au milieu de l'affolement général, seul Barbotteux parvint à garder son sang-froid. Tandis que la famille



## CINÉ-MAGAZINE

le-corps Voulant tout avouer au maire, il se troubla, bégaya... et se trouva marié malgré lui ! Au même instant, paraissaient Barbotteux et Youyou, solennels, très fiers d'eux-mêmes...

Lavolette voulut leur faire signe de fuir : il avait déjà une mariée ! Trop tard : Youyou avait aperçu Albert et, le trouvant à son goût, ne voulait plus le lâcher !

Le scandale éclata. Chacun s'apostropha. Il ne fallut pas plus de trois minutes à Marguerite pour apprendre que son mari la trompait et à celui-ci pour savoir que sa femme l'avait ridiculisé avec son meilleur ami.

Quant à Albert, il se retrouva déambulant dans les rues avec Hortense et Youyou à ses côtés.

En vain, pour se débarrasser d'elles, pressait-il le pas, ses deux gardes du corps marchaient aussi vite que lui. Courait-il, elles couraient, toutes voiles au vent.

Enfin il parvint à les distancer un instant, sauta dans un autobus en marche. Était-il libre ? Pas encore,

Youyou et Hortense avaient rejoint l'autobus et grimpaient dedans au grand amusement des voyageurs.

A peine sur la plate-forme, le trio s'invectiva à nouveau...

C'est une situation peu banale que celle d'un jeune homme en jaquette, gants blancs et haut de forme et de deux femmes en voilette de mariée, sur la plate-forme d'un autobus en marche, et prêts à en venir aux mains.

Comment Albert s'en sortira-t-il ? Parviendra-t-il à se libérer et à retrouver la douce Yolande ? Marguerite pardonnera-t-elle à son mari de l'avoir trompée et celui-ci passera-t-il l'éponge sur la trahison éphémère de sa femme ? Barbotteux et Lavolette réconciliés sauveront-ils la banque tout en restituant sa dot à leur pupille ?

C'est ce que la fin du film, que nous ne voulons pas déflorer, vous apprendra. JEAN VALDOIS.

*N'ai-je pas engraisé ?* semble demander Jeanette Mac Donald à Maurice Chevalier dans « Aimez-moi ce soir », qui passe à Marivaux. — Robert Burnier et Pierre Stephen, dans « Rien que des Mensonges », qui obtint un vif succès au Paramount.



Noël-Noël et Pierre Etchepare sont, avec Suzet Maïs, Yvonne Hébert, etc., les principaux interprètes de « Pour vivre heureux », une comédie d'Yves Mirande particulièrement amusante, qui met en scène le monde des rapins et des marchands de tableaux.



# TOPAZE

## UNE SATIRE HARDIE

**M**ARCEL Pagnol est décidément un auteur heureux. Homme de théâtre comblé par la gloire et la richesse, il voit chaque adaptation de ses pièces à l'écran appelée à faire date, grâce à l'ampleur dont on sait entourer leur réalisation et aussi grâce au talent d'animateurs hors de pair qui arrivent à se surpasser et à se révéler à eux-mêmes.

*Marius... Topaze...* deux phases d'un grand, très grand talent, mais aussi deux films étonnants, attachants, de par la personnalité de leur auteur.

Néanmoins, pour *Topaze*, la tâche de l'adaptateur s'avérait infiniment plus délicate. L'ironie suprême dont est imprégnée l'œuvre de Pagnol, ironie qui s'élève, durant toute la seconde partie, jusqu'au ton de la plus impitoyable satire, rendait une telle adaptation fort périlleuse.

Or, Léopold Marchand, l'adaptateur, et Louis Gasnier, qui dirigea la mise en scène, ont réussi la gageure de conserver à l'œuvre de Pagnol à la fois son esprit et son rythme, sa structure et sa richesse du détail.

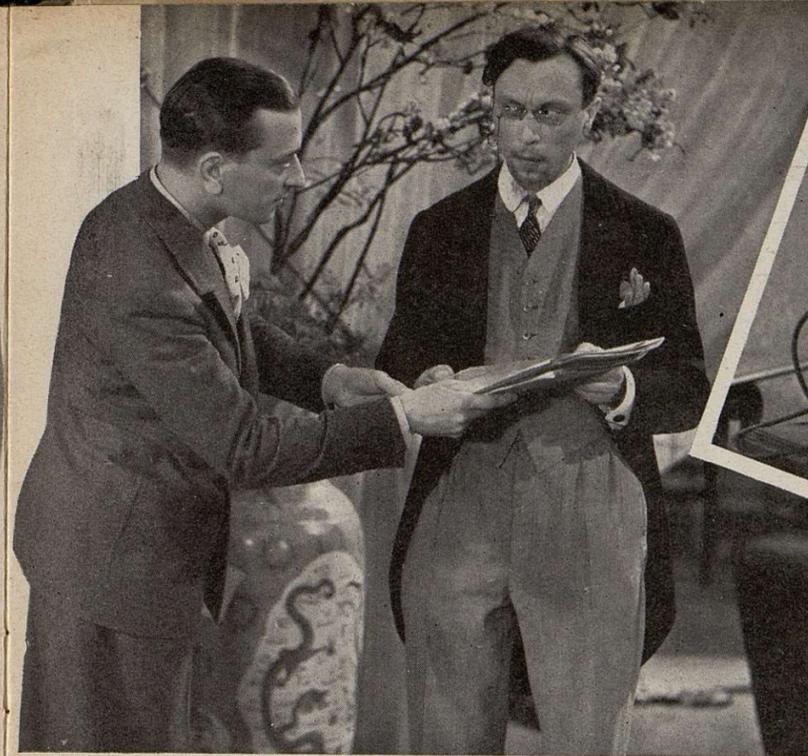
Il était à craindre que tous les personnages effarants de *Topaze*, en passant de la rampe à l'écran, perdissent, avec le grossissement de ce dernier, de leur naturel et de la vie déconcertante. Il n'en est rien, et le plus bel éloge qu'on puisse décerner à ses courageux animateurs est justement de n'avoir pas forcé la note, pas plus qu'édulcoré l'esprit de l'ouvrage, mais au contraire gardé un accent de vérité, — fût-elle pénible à constater, — qui rend l'œuvre autrement vigoureuse, forte et digne de demeurer comme un réquisitoire accablant sur l'après-guerre.

\* \* \*

Des centaines de représentations à Paris, des milliers en province ont rendu familière à un public aussi vaste que divers d'exigences et de goûts l'extraordinaire odyssée de ce petit professeur devenu peu à peu un homme d'affaires dénué de scrupules et de préjugés.

*En haut : Topaze (Louis Jouvet), alors qu'il n'est encore qu'un petit professeur, timide et ingénu.*

*A gauche : Le couple « très à la page » Régis (Pauley) et Suzy Courtois (Edwige Feuillère), ou l'intrigante et le conseiller municipal sans vergogne.*



mœurs dissolues et à qui l'argent, d'où qu'il vienne, confère une puissance quasi divine.

Pabst prend parti; Pagnol, lui, constate et, comme Beaumarchais, « rit pour n'en pas pleurer ». C'est là toute la différence; le reste est une affaire de goût.

\* \* \*

Louis Jouvet, dont ce sont les débuts à l'écran, a composé avec une sobriété puissante et un réel mordant M. Topaze : un symbole. Sa silhouette de pion misérable au poil rare, à la démarche hésitante, dénote plus particulièrement des dons d'observation étonnants.

Quant à Pauley, il a trouvé dans le personnage du conseiller municipal prévaricateur le rôle de sa carrière; il est parfait de justesse et de ton. Edwige Feuillère est une très moderne fille d'Ève qui fait passer les « affaires » tout court avant les affaires de cœur; Larquey communique beaucoup d'émotion au type du brave instituteur honnête, généreux et bon, pitoyable aux faiblesses humaines et que l'argent gagnera finalement à sa cause pourrie...

PIERRE HERSENT.

Modeste, probe, consciencieux, il considère sa situation de pion misérable et obscur comme la plus belle qu'on puisse ambitionner; mais, ingénu et confiant, il ne tarde pas à devenir l'homme de paille d'un conseiller municipal qui trafique de son mandat.

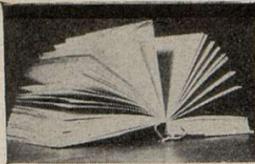
Le jour où il s'aperçoit du rôle suspect qu'on lui fait jouer, il est déjà trop tard. A son tour il se trouve pris dans l'engrenage... Il est maintenant un grand directeur d'agence... Il obtient tout ce qu'il désire avec de l'argent... celui des autres... Les remords l'assaillent de moins en moins... Tout ce que l'honnêteté dans le travail ne lui a pas accordé, la forme moderne de la force qu'est l'argent le lui donne... Aussi, froidement, il se débarrasse du conseiller. Le pion consciencieux et timoré d'autrefois est mort; il ne reste que M. Topaze, agent d'affaires audacieux et sans scrupules, un puissant du jour devant qui chacun s'incline...

Si la satire ici ne rejoint pas le pamphlet, c'est qu'elle sait garder, même dans sa férocité, un air souriant, enjoué. Le ton de *L'Opéra de quat' sous* était, lui, plus rageur et âcre. Et pourtant ce n'est pas par hasard que ce rapprochement vient sous notre plume. L'œuvre de Pabst et celle de Pagnol puisent aux mêmes sources : le visage d'une société aux

*En haut : Topaze commence à entrevoir le rôle louche que lui fait jouer le cynique Régis.*

*A droite : L'élève a dépassé le maître et, sans scrupules, s'apprête à chasser l'homme auquel il doit sa situation.*





## DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN



### LES LOUPS. — LE PARI. — LE CINÉMA DES ORIGINES A NOS JOURS

C'est évidemment une étrange famille que la famille Jobourg, dont M. Guy Mazeline nous conte les aventures dans un roman dont on nous a tant de fois, déjà, cité le nombre de pages qu'il est inutile de le faire une fois de plus. Il faut avouer que, s'il nous est, en effet, difficile, cette année, de lire le prix Goncourt en une soirée, ceux qui attaquent *Les Loups* (N. R. F.) avec le ferme désir de mener à bien leur entreprise et de ne pas se rebuter en chemin trouveront, dans cette histoire, touffue et multiple, de nombreux et profonds sujets de méditation. C'est une œuvre qui ne pouvait en aucun cas rester inaperçue, et l'effort qu'elle représente méritait d'être couronné par le succès.

Une étrange famille, sans doute, encore que les familles s'entre-déchi-rant soient très à la mode en littérature depuis quelque temps.

Il semble cependant que l'incom-préhension qui sépare Maximilien Jobourg des autres membres de sa famille ne soit pas courante. C'est que Maximilien est, lui-même, un être insaisissable, que M. Guy Mazeline, d'ailleurs, malgré la longueur de son roman, arrive mal à nous définir. On se figure difficilement qu'il puisse exister des hommes de cette trempe, éternellement « inadaptés » aux circonstances de leur propre vie.

Tout ce qui lui arrive l'est tellement par sa faute que nous ressentons à peine de la pitié en lui voyant une mère cynique et dénaturée, une femme insignifiante et bornée, des enfants ingrats et égoïstes, un gendre hypocrite et méchant, des amis indignes. Que de mesquineries, que d'étroitesse d'esprit, que de commérages, — bien souvent sans intérêt, même pour le lecteur, — autour de cette famille autrefois « bien considérée » et qui est en train de se désagréger à cause de la faiblesse des uns, de l'âpreté des autres.

Les événements nouveaux qui pous-sent Maximilien Jobourg au suicide, et qui sont les conséquences de faits passés il y a vingt ans, seraient trop longs à raconter ici.

Me sera-t-il permis de regretter pourtant que M. Guy Mazeline n'ait pas mieux situé pour nous la personnalité de Valérie, la fille naturelle de Maximilien. Dans un roman où le détail noie parfois l'action principale, nous aurions aimé, à tout prendre, en avoir quelques-uns de plus sur l'enfant « des îles », autour de laquelle toute l'histoire gravite et que nous connaissons à peine. Il en est un peu de même de Mathilde Gaélou, qui

arrive comme un rayon de soleil sur un marais.

Pour être complet, il aurait fallu, en somme, au livre de M. G. Mazeline cinq cents pages de plus !

\*\*\*

Je ne me sentirais pas très fier de vivre à notre époque si tous nos contemporains ressemblaient aux personnages que M. Ramon Fernandez anime pour nous dans son roman *Le Pari* (N. R. F.), qui vient d'obtenir le prix Fémina.

Les symptômes de déséquilibre moral qu'accusent leurs actes et même leurs idées (je dis même, car aujourd'hui il n'est pas du tout nécessaire qu'il y ait un point de contact entre les uns et les autres), l'impossibilité dans laquelle ils se trouvent de donner à leur vie un sens déterminé, ainsi que cette perpétuelle recherche d'un « moi » que leur genre d'existence ne peut pas moins faire que de disperser, tout cela ne cesse d'être assez alarmant, si l'on considère que M. Ramon Fernandez a voulu nous dépeindre un milieu normal et quelques personnages pris au hasard dans des mondes différents.

Peinture fidèle, j'en suis persuadé, d'une jeunesse qui veut être affranchie de ce qu'elle croit n'être que conventions et préjugés et qui, pardonnez-moi le mot, « patauge » affreusement dans le grand cloaque d'un matérialisme sans idéal.

Ce n'est peut-être pas un mauvais garçon que ce Robert Pourcieux, pour lequel une femme n'offre pas un intérêt plus vif qu'une automobile. Il résume assez bien tous les défauts et les qualités de sa génération, encore qu'il soit assez rare de rencontrer, actuellement, de jeunes oisifs comme lui. S'il ne sait pas ce qu'il veut, ou même s'il veut quelque chose, on a l'impression qu'il garde cependant en lui, en puissance, la faculté de s'améliorer sous une influence saine qui lui réapprendrait l'échelle des valeurs morales.

C'est peut-être ce qui arrivera. — si M. Ramon Fernandez le veut bien, car il nous fait prévoir une suite à son roman, — lorsque Pauline et lui auront recommencé une nouvelle « période d'essai » comme avec la Sancta de course. Pauline ! oiseau échappé de la volière des petites bourgeoises et qui s'accroche les ailes à chaque branche et à chaque toit ! Apprendra-t-elle, elle aussi, à voler plus haut, dans le prochain roman de M. Ramon Fernandez ?

Le talent de l'auteur n'est nullement mis en cause dans tout ceci. Son livre a d'autres mérites que le mérite de ses personnages. La netteté et la précision avec laquelle il nous dépeint leurs errements et leurs hésitations en seraient la preuve s'il était besoin d'en donner une de ses capacités littéraires que tout le monde connaît par les essais et les critiques qu'il a publiés jusqu'ici et dans lesquels on reconnaît un esprit des plus fins et des plus avertis.

\*\*\*

Le magnifique volume que les Éditions du Cygne viennent de consacrer au cinéma et qui porte pour titre : *Le Cinéma, des origines à nos jours*, résume d'une manière admirable l'effort accompli dans ce domaine, autant au point de vue industriel qu'artistique, depuis l'invention des frères Lumière et leurs premiers essais de projections animées, en 1895.

Grâce à la collaboration éclairée de techniciens et d'historiens, ce livre, que de fort belles illustrations rendent des plus attrayants, est un véritable ouvrage de documentation que les lecteurs de *Ciné-Magazine* nous reprocheraient de ne leur avoir point fait connaître.

Ils y trouveront les opinions les plus qualifiées et les plus dégagées de tout parti pris sur tout ce qui concerne le « septième art ».

Si nous avons vu depuis ces dernières années, avec la synchronisation, le cinéma brûler les étapes et marcher à pas de géants, il n'est pas sans intérêt de savoir de quelle façon il a accompli ses premiers pas. M. G.-M. Coissac nous donne dans un chapitre intitulé : « Précisions sur l'histoire du cinématographe », le nom de ses prophètes et de ses précurseurs et les progrès techniques inouïs réalisés en trente-cinq ans.

Plus loin, grâce à la plume alerte de M. Louis Saurel, c'est toute l'histoire de la naissance d'un film que nous lisons : le choix d'un sujet, le scénario, le montage, la censure, le lancement, la carrière.

Viennent ensuite les chapitres consacrés à l'évolution artistique du cinéma, signés René Jeanne, et bien d'autres enfin, qui ne sauraient laisser indifférent quiconque s'intéresse au cinéma et à ses rapports avec la société, la nature ou la science.

JACQUES SEMPRÉ.



JOAN CRAWFORD et JOHN BARRYMORE dans le film M. G. M., GRAND HOTEL, qu'interprètent également GRETA GARBO, LIONEL BARRYMORE, LEWIS STONE et WALLACE BEERY.

# extase



EDDY KIESLER, PIERRE NAY, ROGOZ, ANDRÉ NOX sont les protagonistes de cette bande réalisée par G. Machaty et qui nous sera bientôt présentée. (Production Elekta-Film, distribuée par G. F. F. A.)

# PLUIE



Succès en librairie, succès au théâtre, succès à l'écran ! Voici une nouvelle adaptation de la remarquable nouvelle de Somerset Maugham. La réalisation est de Lewis Milestone, et elle nous permettra d'applaudir l'extraordinaire **JOAN CRAWFORD** dans un rôle inoubliable. (Distribution Artistes Associés S. A.)



**SILENCE!**...

**ON TOURNE**



Et voici l'irrésistible **HAROLD LLOYD** dans ce film, qui fit une si brillante exclusivité au cinéma des Champs-Élysées. Le joyeux comique a pour partenaire l'exquise **CONSTANCE CUMMINGS**... Du rire et du charme. (Production Harold Lloyd Corporation, distribuée par Paramount.)

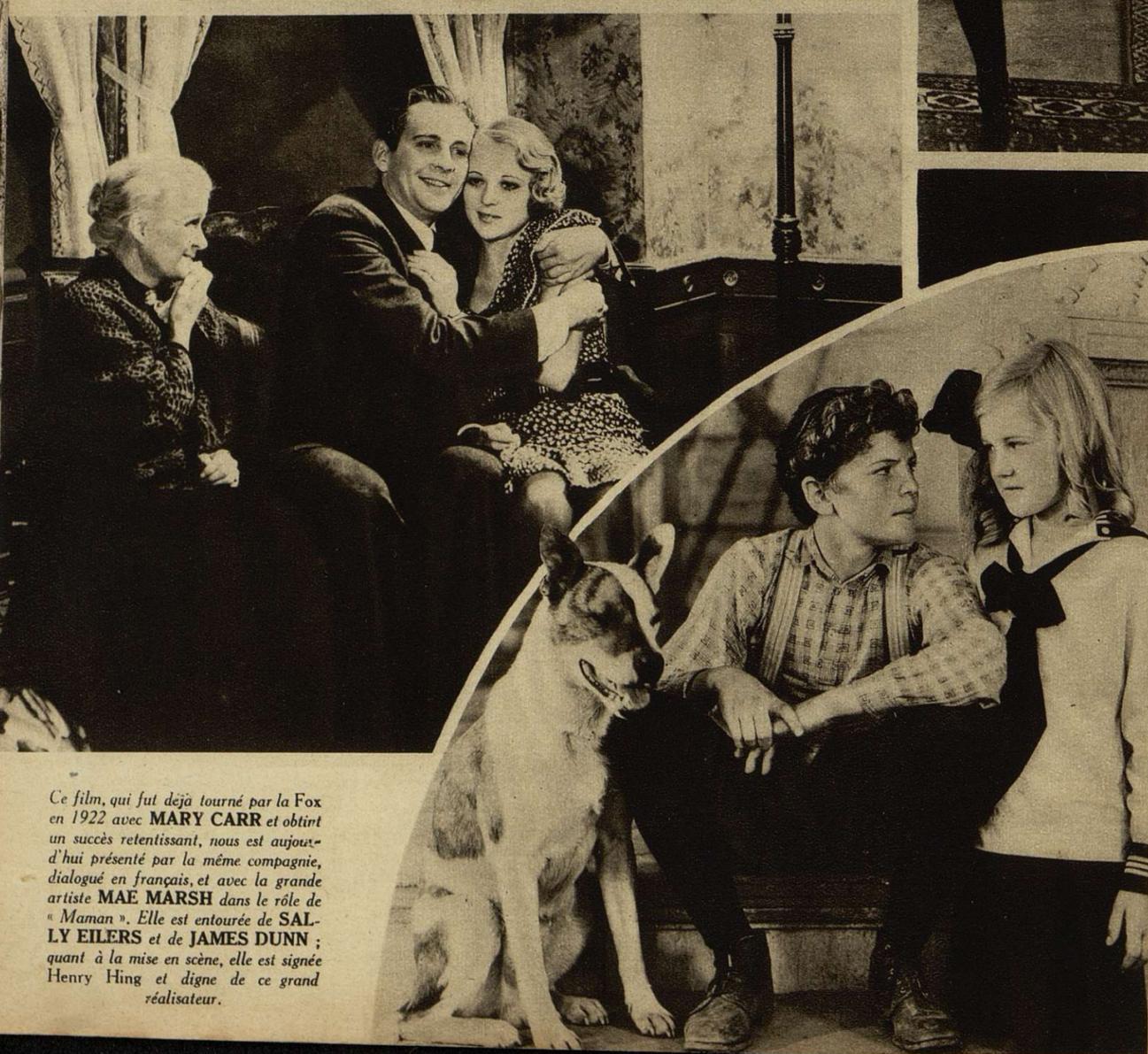
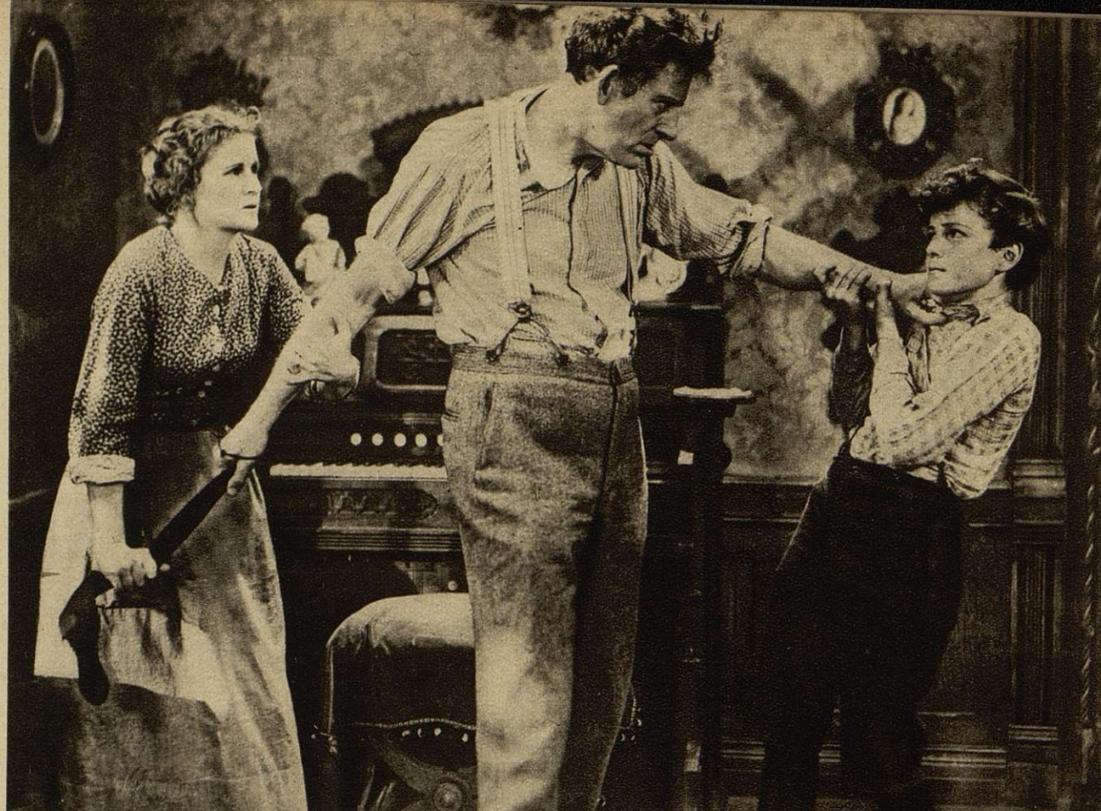


**BLONDE VÉNUS**



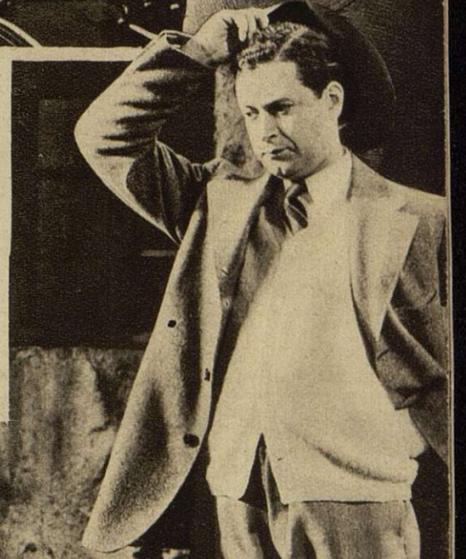
Jamais **MARLÈNE DIETRICH** ne fut plus émouvante et plus diverse aussi que dans cette œuvre de Josef von Sternberg, qui tint pendant plusieurs semaines l'affiche du Colisée. **HERBERT MARSHALL** et **CARY GRANT** sont les partenaires de la grande artiste dans cette production Paramount.

# MAMAN



Ce film, qui fut déjà tourné par la Fox en 1922 avec **MARY CARR** et obtint un succès retentissant, nous est aujourd'hui présenté par la même compagnie, dialogué en français, et avec la grande artiste **MAE MARSH** dans le rôle de « Maman ». Elle est entourée de **SALLY EILERS** et de **JAMES DUNN** ; quant à la mise en scène, elle est signée Henry Hing et digne de ce grand réalisateur.

# LES BLEUS



# DE



La Fox-Film nous a présenté cette amusante comédie de Romain Coolus, transposée à l'écran et réalisée par J. de Marguenat. La distribution réunit nombre d'artistes réputés ; citons parmi eux : **CHARPIN**, **NINA MYRAL**, **PIERRE JUVENET**, **JEANNETTE FERNEY**, **JANINE CRISPIN**, etc., et **ROGER BOURDIN**, de l'Opéra-Comique.



# Seigneurs de la Jungle

---

---

---

*Les Établissements Jacques Haïk présenteront prochainement au Rex ce merveilleux documentaire, réalisé par Franck Buck au cours d'une expédition dans la presqu'île de Malacca et à Sumatra, où il captura vivants les animaux les plus étranges et les plus dangereux. (Production Van Beuren, de la R. K. O. Radiopictures.)*

---

---

---

A moi le jour,



à toi la nuit

Quelques photographies de KATE DE NAGY et FERNAND GRAVEY dans A MOI LE JOUR ! A TOI LA NUIT ! une production Eric Pommer de la Ufa, réalisée par L. Berger, avec LE GALLO, GEORGES FLAMANT, MARGUERITE TEMPLEY, PIERRE STEPHEN, ROGER DANN, PAULETTE DUBOST, PIÉRADE et GINETTE D'YD et JEANNE CHEIREL. (Édition A. C. E.)



CHARLES BOYER, le protagoniste de TUMULTES, que nous reverrons prochainement dans deux grandes productions Eric Pommer, de la Ufa : I. F. A. NE RÉPOND PAS, avec DANIELE PAROLA et JEAN MURAT, et L'INSPIRATRICE ET MOI, avec LILIAN HARVEY.

# UNE PETITE FEMME DANS LE TRAIN



Un couple idéal, a-t-on dit de MEG LEMONNIER et d'HENRY GARAT. Il l'est, en effet, dans cette comédie de Léo Marchès, adaptée pour l'écran par Saint-Granier et réalisée par Charles Anton. EDWIGE FEUILLÈRE, PIERRE ETCHEPARE et LÉON BÉLIÈRES entourent les deux jeunes premiers et leur forment un cadre digne d'eux. (Production Paramount.)

# PERDU MARIÉE



Après une brillante exclusivité au Gaumont-Palace, cette amusante comédie va commencer son tour de France. JEAN WEBER, BETTY DAUSSMOND, GASTON DUPRAY, SUZANNE CHRISTY, MONIQUE BERT, MAD. SUFFEL et MARCEL SIMON en sont les principaux interprètes. (Scénario de Jean Guittou, mise en scène de Léo Joannon, production Albatros-Chavez.)



Une curieuse et bien inattendue expression de CLARA BOW dans CALL HER SAVAGE, film dans lequel elle vient de faire une très brillante rentrée. CLARA BOW fait actuellement un voyage en Europe et, pour quelque jours, est l'hôte de Paris.

# DANS LES STUDIOS



## BRAUNBERGER-RICHEBÉ

A l'entrée des studios Braunberger, des écriteaux de 2 mètres carrés avec cet avertissement : « Prenez garde à la peinture ! » — « Ça y est, pensais-je, encore des réparations, on n'en sortira donc jamais ! » — et de lever les pieds avec application et de serrer mon pardessus, jusqu'au moment où je croisais dans un couloir l'opérateur Chaix.

— Dépêchez-vous, mon vieux, me dit-il, nous en sommes au dernier tour de manivelle. Henri Chomette fait un raccord et nous plions bagages.

L'instant d'après, sur le plateau transformé en salle d'attente pour gare de province, j'appris combien il en coûtait pour obtenir un déclassement de Marseille à Lyon, 78 fr. 75 si j'ai bien entendu. Mais il faut croire que Chomette n'entendait pas très bien, par contre, puisqu'il fit répéter sept fois la scène à Josette Clasis, qui finit par s'embrouiller fout à fait et exiger un aller et retour pour Bois-Colombes, au lieu d'un supplément pour Lyon. On lui accorda trois minutes, pas plus, pour calmer ses nerfs et reprendre son sang-froid, durant lesquelles Paul Ollivier improvisa quelques imitations très réussies de facteur breton, de facteur marseillais et de facteur efféminé. Il en était à se mordre le petit doigt avec préciosité en roulant des hanches quand Chomette fit vibrer son redoutable petit sifflet. La dame du guichet retrouva du coup sa mémoire, et laissant là son bouquet de fleurs des pois, Paul Ollivier redevint facteur marseillais avec sa bonne grosse moustache, son lorgnon dansant et son chapeau de paille asymétrique.

Dans un coin du studio, à l'abri des projecteurs, vingt toiles peintes attestaient des nouvelles tendances de la jeune école de Montparnasse; la location était sans doute le premier argent qu'elles aient rapporté à leur auteur, mais, si quelqu'une d'entre elles prend un jour la suite au bout des chefs-d'œuvre du Louvre, l'auteur ne manquera certainement pas de dire plus tard :

— J'ai organisé la première exposition de mes œuvres, à la galerie Braunberger-Richebé, à Billancourt...

Ce qui mettra les amateurs et les experts dans un cruel embarras. Mais, d'ici là, nous serons peut-être tous morts; et personne ne prendra plus garde à la peinture.

## TOBIS

On connaît les joyeuses aventures du roi Pausole et de ses trois cent soixante-six femmes (la dernière, pour les

années bissextilles); c'est le roman le plus divertissant du plus délicat des poètes. Toutes les jeunes filles qui se sont cachées pour le lire en secret pourront bientôt amener leur maman se réjouir en public des amours de la Blanche Aline et du page Giglio. J'évite à dessein de parler de la première aventure d'amour de la fille de Pausole, car Alexis Granowsky, qui a réalisé les trois versions du film sur un scénario de Crommelink et H. Jeanson, a passé élégamment à côté du sujet. C'est un travers galant seul permis au théâtre, le cinéma plus chaste n'étant pas autorisé à en user jusqu'à nouvel ordre, toutefois; car les jeunes filles en uniforme sont tenues à passer devant les messieurs à redingote de la Censure. Tant pis pour Mirabelle, tant pis pour le public; mais il reste assez d'attractions dans le sujet, dieu merci, pour justifier 3.000 mètres de pellicule.

Granowsky, assisté de Marcel Vertès pour les décors et les costumes, a découvert le royaume de Tryphème dans les Alpes-Maritimes, aux environs d'Antibes et de Monte-Carlo.

Toute la Côte d'Azur a vu défiler, de juin à octobre, les douze autocars et les sept voitures particulières du réalisateur et son état-major. Les grands hôtels de la Riviera n'avaient jamais connu une telle affluence depuis 1910. Des tables de cent quatre-vingts couverts, les salles de billard transformées en garde-robes et les garages en écuries.

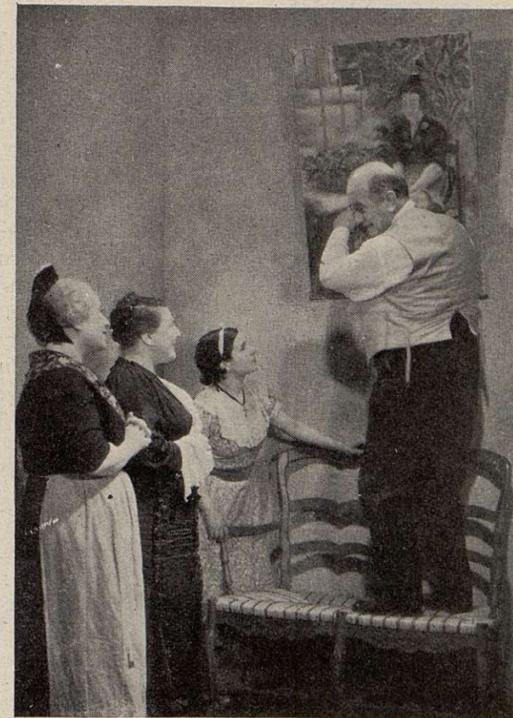
Les agents du roi Pausole, exactement costumés comme ceux de Monaco, à ceci près toutefois qu'ils n'avaient pas de pantalons ni de vestes, firent grosse impression là-bas, au moins autant que les trois cents reines au maillot collant brodé du chiffre du roi de Tryphème.

Taxis-Armand Bernard commandait douze heures par jour la petite troupe, montée sur un incroyable vélo aux roues de un mètre de rayon, cependant que Giglio-José Noguero lui reprenait le sceptre l'autre moitié de la journée et dirigeait la caravane en avion ou à cheval. Suivaient vingt chèvres et cent moutons qui soulevaient la poussière du littoral, tandis qu'au loin sur la Méditerranée le trône de Pausole-André Berley miroitait doucement sur le yacht royal. Quant à Emil Jannings, il considérait ces choses d'assez loin et pensait davantage à Gérard Hauptmann qu'à Pierre Louys.

Rudolph Maté et Louis Née, les opérateurs, réussirent des miracles de blancheurs et, dans toutes les positions imaginables, enregistrèrent les jeux des favorites de Pausole.

Et le soleil fit le reste...

GASTON PARIS.



Une scène de « Prenez garde à la peinture ».



Julien Duvivier a donné au cinéma français, avec « Poil de Carotte », une œuvre humaine, riche de sensibilité et d'émotion.

Il y avait jadis, — au temps du muet, — une école nouvelle, qui s'était formée à l'écran et pour lui, une école de la tragédie, mais ressuscitée, rajeunie, désormais maîtresse de sa mimique et de ses gestes, et qui avait donné les plus beaux exemples d'une merveilleuse maturité.

Car la tragédie, comme tout ce qui dépasse les proportions habituelles et les journalières préoccupations de chacun, doit, pour être vraiment belle et grande, être simple, dépouillée, sobre. Ainsi, à côté de la tragédie elle-même, interviennent le réalisateur, les interprètes.

Toute une classe d'acteurs avait eu le temps de se former pour la tragédie cinématographique, et nous assistions à une nouvelle forme du drame. Masques de William Hart de *Pour sauver sa race*, d'Hayakawa du *Prince mystérieux*, de Barrymore du *Beau Brummel* ou de Jim le Harponneur ; masques de Conrad Veidt d'*Ivan le Terrible* ou des *Mains d'Orlac* ; visages de Mosjoukine de *Tempêtes*, de Kean ou des *Ombres qui passent* ; masque de Blanchard de Chopin mourant dans *La Valse de l'Adieu* ; visages d'Ève Francis, de Pauline Frederick, de Nazimova, de Lissenko, de Garbo de *La Rue sans joie* et de Gosta Berling ; combien chacun d'eux était profondément sincère, émouvant, raffiné dans leur science de la douleur. L'acteur s'était patiemment

## POUR UN CINÉMA HUMAIN

modélé, il avait peu à peu appris ce qu'il pouvait tirer de lui-même, ce qui pouvait naître de cette absorption étrange que demande l'art cinématographique. Il avait su rendre un geste de sa main plus émouvant qu'un cri, un regard détourné plus sensible qu'un aveu, un visage renversé évocateur d'un monde écroulé... Et, dans cette voie, des sommets se dressaient déjà, indiquant la route à suivre : les maîtres mots de ces sommets, c'étaient la sobriété, la sincérité, la simplicité. Ainsi on arrivait au maximum d'expression : ainsi mourait Kean, ainsi souffrait Jim le maudit, ainsi se reconnaissait longuement dans la glace l'étudiant mourant devant son image retrouvée, ainsi s'éteignait Chopin... Les metteurs en scène, de leur côté, avaient perfectionné les moyens expressifs du drame : la technique s'y était appliquée, ainsi que le montage. Rappelez-vous la marche pesante, désespérée, tenace, de Gina Manès à travers la terre labourée, pour aller secourir l'innocent qui allait être fusillé, dans cette *Auberge Rouge*, si riche de lumineuses promesses ; rappelez-vous l'ivresse de Kean et sa folie, la fuite d'Annie à travers les glaçons, toutes ces minutes si lourdes d'angoisse, de douleur... Une nouvelle tragédie était née, et elle avait su, merveilleusement, trouver ses lois !

Telle, elle vivait riche de beauté et de promesse.

\*\*\*

Vint le parlant. Ce fut un effacement général de toutes les chères acquisitions passées ; il s'agissait de tout reconstruire, de tout réapprendre...

Constatons le fait : la tragédie semble avoir reçu, chez nous, du fait de l'avènement du parlant, un coup mortel ! L'heure est à l'opérette, à la pièce boulevardière, à la comédie légère ; nos plus grands efforts vont à la satire des mœurs, à la comédie dramatique. Si l'on parle « drame », neuf fois sur dix nous assistons à un invraisemblable mélo, coupé de grands airs chantés par des ténors en veine de nostalgie, mais qui ne parviennent pas à nous la communiquer, éveillant plutôt en nous un désir irrésistible de fuite ! Cependant, hors frontière, le sens du drame persiste ; des films comme *House divided*, comme *Arrowsmith*, comme *Jekyll et Hyde*, comme cet inoubliable *Hallelujah*, nous apportent toujours cette atmosphère de jadis, enrichie des nouvelles acquisitions de l'écran. Faut-il souligner aussi la place de plus en plus grande accordée à l'expression dramatique d'une collectivité ? Je citais *Hallelujah* ; je pourrais citer *Scarface*, mais son caractère par trop « document » m'en écarte ; mais que dire de *La Tragédie de la Mine*, de *L'Opéra de*

*quat'sous*, du *Chemin de la vie*, du pensionnat de *Jeunes filles en uniformes* des chômeurs de *Kuhle Wampe* ? La tendance actuelle semble s'éloigner du particulier pour aller au général. Le drame devient de moins en moins un conflit entre deux ou trois personnages, mais atteint une foule, une ville, un peuple tout entier. L'amour et ses conflits semblent relégués au second plan ; ce qui prime, c'est le problème d'ordre social, économique, religieux, le problème humain, dans la plus large acception du mot.

Que faisons-nous, chez nous ? Finissons-nous par mériter cette éternelle appellation de « Français léger » qui nous va si peu ? Notre littérature s'attache aux plus sombres problèmes, pourquoi notre écran s'aiguille-t-il de plus en plus vers la « rigolade » ? N'est-on pas un peu las d'employer nos meilleurs acteurs, ceux dont le talent souple et personnel est susceptible des plus intéressantes créations, à des rôles inexistantes, auxquels ils restent infiniment supérieurs ? Laissons un peu de côté les histoires à trois, les festons fanés d'une situation si usée qu'on n'en voit plus que les reprises, et, sans tomber dans le pathos ni la mauvaise tragédie, tâchons de faire des œuvres un peu dignes de ce nom.

Le succès est le meilleur garant de l'excellence d'une œuvre, dit-on. Ce qui devrait être pour nos producteurs une leçon : car les grands succès de la dernière saison, c'est *Jeunes filles...*, c'est *Fanny*, c'est *Poil de Carotte*, réalisations françaises ces deux-là, et drames d'ordre intime, mais riches d'une sensibilité frémissante, d'observations profondes, et justes. C'est ce qui fait le charme et l'attrait d'une œuvre telle que *La Belle Marinière* ; c'est qu'à travers la délicieuse atmosphère poétique du film circule une source fraîche et vive de passion et de réalité. Hommes et femmes ne sont pas des pantins qui nous font rire, mais possèdent une personnalité particulière, nettement indiquée.

Assez de fantoches au cœur de son, aux réparties par trop prévisibles, et, sans négliger la fantaisie, cette exquise inspiratrice, revenons à l'homme tout simplement.

Ce n'est pas que j'entende condamner le rire ni la comédie ; mais qu'elle soit à base humaine, d'observation ou d'humour, et non point d'un comique de situations vaudevillesques ou de réparties. A combien de nos comédiens, parmi les meilleurs et les plus originaux, ai-je entendu dire leur lassitude à jouer des paillasses, vides de tout accent sincère.

G. W. Pabst dans *L'Opéra de quat'sous*, a réalisé un étrange tour de force ; de personnages d'opéra-comique, de types passés dans l'imagerie populaire, il a su extraire une puissante et forte humanité. Qui oserait contester la vie personnelle et intense

Une des scènes capitales de « Tragédie américaine », que Sternberg réalisa d'après l'œuvre puissante de Dreiser. Remarquez les répartitions, très dans le style de Sternberg, des ombres et des lumières qui donnent à cette scène une sorte de tragédie duveté.

de Jenny, la sombre prostituée, ou celle de Polly Peachum, si follement éprise de ce méchant Mackie, trop vrai pour être beau, celui-là !

Et si chôment définitivement non point les scénaristes originaux, mais les préposés au choix desdits scénarios, la littérature est encore à même de fournir maints bons films, situés sur un plan proche des spectateurs. Tels sont maints livres à déroulements romanesques : *Terre de Chanaan*, de Chadourne, et *Vasco* ; tels *Sarn* ou *Les hauts de Hurle-vent* ; telle enfin cette pièce de Gandillon, qui attend de Pabst la vie à l'écran : *Maya* !

Ne criions donc pas que tout est perdu et, bien au contraire, appliquons-nous à réaliser des œuvres qui puissent affronter la comparaison avec celles de jadis ; les interprètes qui les animaient alors sont encore là ; les années les ont rendus plus aptes que jamais à donner des créations humaines, et il y a bien quelques metteurs en scène capables de faire de la belle besogne...

Il ne faut pas oublier cette phrase d'un grand écrivain qui n'a cependant guère aimé le cinéma et qui ne me semble pas encore en reconnaître les mérites et l'attrait ; Georges Duhamel n'a-t-il pas écrit, dans sa récente série d'articles parus dans les *Annales* : « L'homme ne s'intéresse qu'à l'homme ». Rien de plus vrai, rien de plus utile à méditer, sur le seuil de cette année 1933 qui sera, soyez-en bien persuadés, producteurs clairvoyants, ce que vous voudrez qu'elle soit.

L. E.



## Des Souvenirs...

J'AI pensé que les lecteurs de *Ciné-Magazine* auraient plaisir à passer quelques instants en compagnie des premiers artisans du cinématographe, ceux qui aidèrent le nouveau-né à faire ses premiers pas. Aussi bien ai-je fait appel aux souvenirs plus pittoresques que techniques de ceux qui collaborèrent aux premières bandes animées, soit comme interprètes, soit comme réalisateurs. C'était l'âge d'or du cinéma, le temps où les artistes touchaient 15 francs de cachet quand ils tournaient la seule matinée et 25 francs pour la journée entière. C'était là des appointements vraiment royaux !

A tout seigneur, tout honneur. Georges Monca est aujourd'hui, je crois, le doyen des metteurs en scène français. Il fut un des premiers artistes dramatiques à délaïsser la scène pour le studio, séduit par l'invention nouvelle. Dès 1899, il avait senti la vocation, mais il ne vint définitivement au cinéma que vers 1906. D'abord simple interprète, jouant les premiers rôles aussi bien que les plus obscures silhouettes, il fut le partenaire de Max Linder et tourna nombre de films sous la direction de Louis Feuillade, de Lucien Nonguet et d'Albert Capellani. Enfin, la production devenant chaque jour plus importante, Monca s'essaya dans la mise en scène.

Je lui passe la parole.

— Vous êtes, me dit-il, en quête d'anecdotes. Il faudrait un volume pour relater toutes celles auxquelles je fus mêlé plus ou moins directement et dont les acteurs sont aujourd'hui, pour la plupart, parmi les plus célèbres de nos artistes dramatiques.

» J'ai gardé de ma première tentative de mise en scène un souvenir particulièrement désagréable. Je devais réaliser un scénario avec des fauves, que la ménagerie Pezon fournissait, s'engageant à les amener à pied d'œuvre et sans danger. Or, le théâtre de prise de vues étant au troisième étage, on dut utiliser le monte-charge pour amener les animaux sur le plateau. Ceux-ci, flairant le vide, se mirent à rugir de façon peu rassurante et lorsqu'au terme de l'ascension on les lâcha sur le théâtre, une superbe lionne bondit soudain par-dessus la grille derrière laquelle on les avait parqués, mais qui n'était malheureusement pas suffisamment élevée. Inutile de vous dire que le personnel, les acteurs et moi-même, nous avions prudemment pris le large, que le dompteur, guère plus rassuré que nous, resta seul face à face avec ses pensionnaires un peu trop turbulents, et... que le scénario ne fut jamais tourné.

» Après cette histoire tragi-comique, en voici une autre que je glane parmi les deux cents et quelques films dont l'ensemble forma la série dite des Prince-Rigadin.

» J'avais entrepris la réalisation de *Rigadin et la*



Une amusante photographie d'un très ancien film : on y reconnaît Mistinguett et Prince.

*locataire récalcitrante*. La scène se passait dans deux pièces contiguës. Un matin, nous tournâmes tous les plans qui se déroulaient dans la pièce n° 1, nous réservant de terminer le lendemain par ceux de la pièce n° 2. A cette époque, il ne fallait guère plus de deux journées pour exécuter un film. Catastrophe ! Le soir même du premier jour, Prince tomba gravement malade, obligé d'interrompre les prises de vues pendant plusieurs semaines. Nous reprîmes le travail dès qu'il fut rétabli ; mais, à la projection, il se produisit ce phénomène invraisemblable. Rigadin était gros et gras tant qu'il évoluait dans la pièce n° 1, et maigre à fendre l'âme dès qu'il entra dans la pièce n° 2. C'était d'une bouffonnerie épique, à laquelle, je crois, le public n'a jamais rien compris.

« Un autre jour, Prince incarnait un Napoléon I<sup>er</sup> de fantaisie et anachronique. L'empereur descendait de taxi sous une pluie battante, s'abritant sous un gigantesque riflard. La scène terminée et comme il pleuvait pour de bon, nous regagnâmes à pied le studio tout proche, Rigadin toujours armé de son parapluie. Or Prince-Napoléon, dans sa précipitation, faillit heurter, à l'angle d'une rue, un jeune lieutenant d'artillerie qui en resta bouche bée. Prince, pince-sans-rire, ne lui laissa pas le temps de la réflexion.

« — Eh ! bien ! lieutenant, depuis quand ne salue-t-on plus le Petit Caporal ?

» L'officier, dans un réflexe machinal, rectifia la position et s'exécuta.

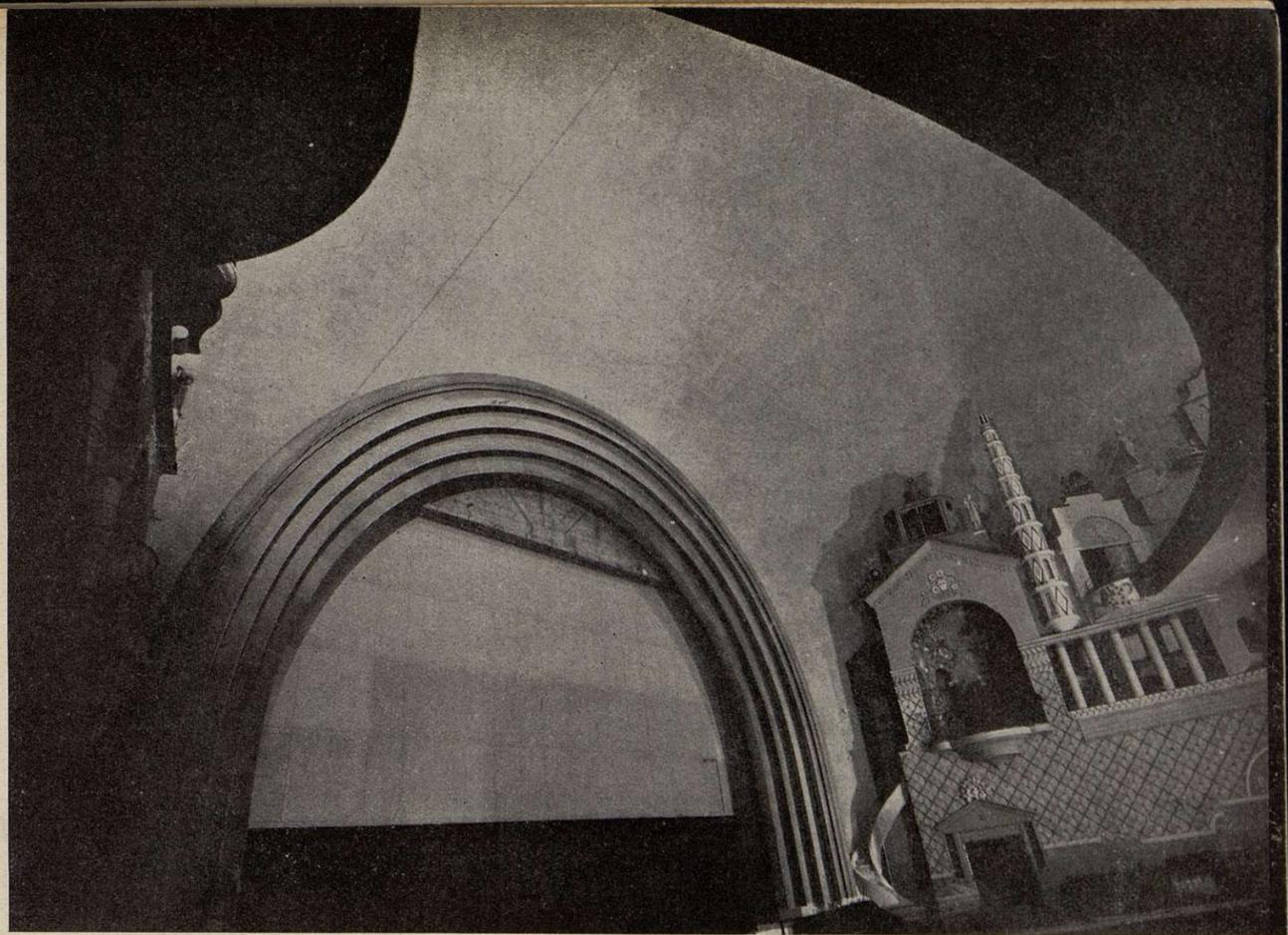
» J'ai gardé pour la fin, poursuivit l'aimable réalisateur, cette aventure dont Gabrielle Robinne fut, par ma faute, l'héroïne involontaire. Elle devait descendre de taxi devant la gare Saint-Lazare. Hélant un chauffeur, je lui donnai les instructions voulues

et glissai en hâte dans la main de l'artiste une pièce de monnaie, pour régler la course. On tourne la scène, Robinne descend de voiture, paie et s'éloigne ! Ce fut inouï : protestations du chauffeur indignées et plus que colorées, attroupement, scandale, arrivée des agents, etc... Ni Robinne ni moi-même n'arrivâmes à comprendre la cause de ce tumulte imprévu au scénario : elle était pourtant bien simple : j'avais, au lieu d'une pièce de deux francs (heureux temps !), remis à Robinne une pièce de deux sous !

» Je m'aperçois, dit en terminant Georges Monca, que ma mémoire exagère et que vos notes vont devenir un journal. De quel côté allez-vous ?... Parfait, je vous accompagne...

— Je me souviens, dit-il...

PIERRE HOT.



## UNE NOUVELLE FORMULE DE CINÉMA "LE REX"

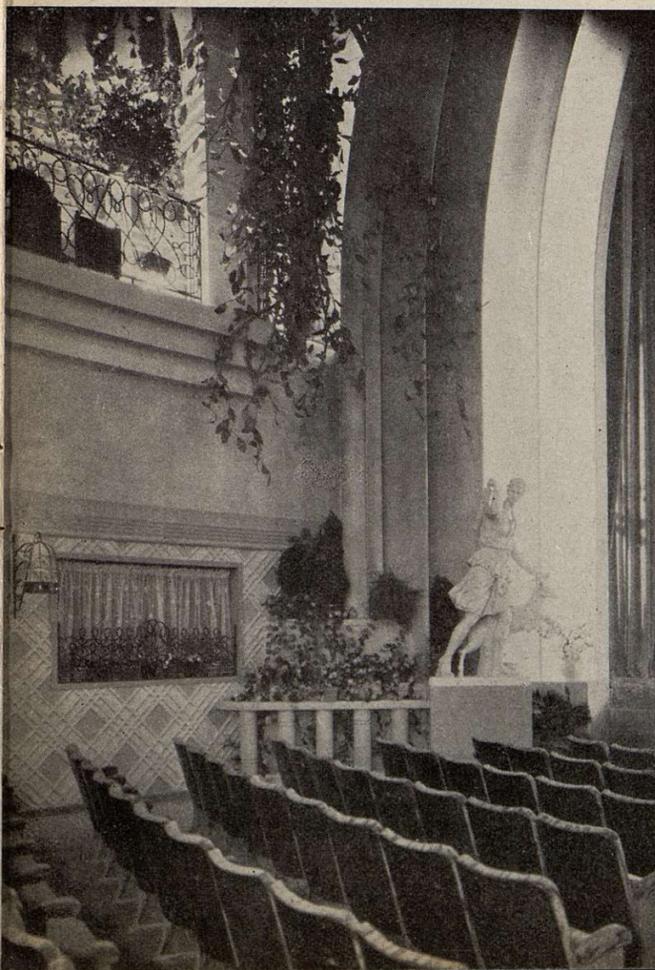
Le jeudi 8 décembre 1932 a été une date mémorable dans les annales de l'industrie française du spectacle. C'est ce jour-là, ou plutôt ce soir-là, qu'a eu lieu l'inauguration du Rex, le premier cinéma atmosphérique français construit par la volonté de M. Jacques Haïk, le grand industriel du cinéma, selon les conceptions les plus nouvelles et les plus modernes.

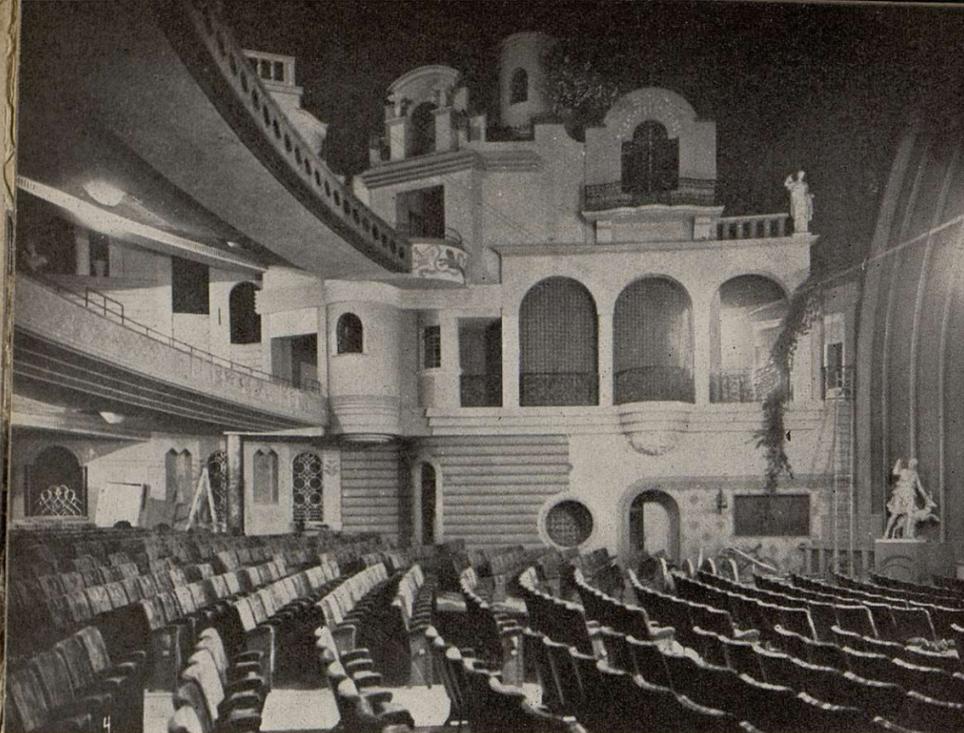
### LA CONCEPTION DU CINÉMA ATMOSPHÉRIQUE.

L'idée du cinéma atmosphérique nous vient directement des États-Unis. Les premiers, les Américains ont élevé ces immenses constructions destinées à l'exhibition des films, où le spectateur peut avoir l'impression d'être, non pas enfermé entre quatre murs, sous un plafond bas souvent étouffant, mais en plein air, en un pays enchanteur, sous un ciel étoilé au milieu d'agréables villas, de minarets ou d'autres édifices non moins charmants.

Le cinéma atmosphérique est en somme une salle qui se trouve en plein air, sans en avoir les inconvénients : c'est « l'extérieur dans l'intérieur », c'est le mauvais temps, la pluie, la neige du dehors oubliés, c'est le climat de la Riviera en plein hiver à Paris.

Le Rex est le premier qui ait été édifié en Europe continentale. C'est aussi le plus moderne de conception et peut-être aussi le plus vaste.





LES ÉTAPES DE LA CONSTRUCTION DU REX.

Le Rex a été construit par M. John Ebersson, architecte new-yorkais, spécialisé dans la construction des grands théâtres, et particulièrement des salles atmosphériques, et par M. Auguste Bluysen, architecte parisien, auquel nous devons les plus beaux casinos de France.

Les travaux furent exécutés par M. Georges Tombu, bâtisseur moderne, qui mena cette entreprise à bien en un temps record.

Le Rex est, comme chacun le sait, situé en plein cœur de Paris, sur la partie la plus animée et la plus populaire des grands boulevards, au coin du boulevard Poissonnière et de la rue de même nom.

La construction, commencée dans les premiers mois de 1930, dura environ vingt mois.

On travailla sur un terrain complètement rasé. Il fallut d'abord creuser le sol à 16 mètres de profondeur, pour bâtir les fondations, étayer les immeubles voisins, éviter les nouvelles lignes de métro voisines, détourner des égouts, etc.

Il fallut ensuite entourer le terrain d'une sorte de cuvette de béton armé d'où partit la construction métallique.

Cette énorme charpente, sur laquelle s'appliquèrent le ciment, le béton, le plancher, a absorbé 1.200 tonnes de fer et d'acier.

Au moyen de consoles très importantes, les balcons purent être soutenus sans le secours d'un seul poteau, ce qui constitue une merveilleuse nouveauté donnant à la salle un aspect de légèreté qui déconcerte au premier abord.

Cette salle gigantesque s'élève maintenant, en son point culminant, à 48 mètres au-dessus du boulevard et comporte trois étages de sous-sol.

Nous allons commencer par eux notre visite du Rex.

#### LES SOUS-SOLS.

Les sous-sols du Rex sont aussi vastes et importants que la salle ; leur visite est un perpétuel étonnement.

On y trouve, outre les indispensables commodités, le vestiaire du public, une salle de jeu réservée aux enfants, une nursery où les bébés seront attentivement gardés pendant que leurs parents seront dans la salle, un chenil où cinquante toutous pourront attendre tranquillement le retour de leurs maîtresses, des téléphones publics, un poste médical, un poste de police, les loges des placeurs, etc.

Ce même sous-sol comporte pour les artistes qui assurent le spectacle sur scène un vaste foyer et cinquante loges, avec douches, toilettes, salles de bains, etc.

Si nous descendons au deuxième sous-sol, nous voyons les vestiaires et les douches du personnel. C'est là également que se trouve installée la sous-station électrique recevant le courant sous une tension de 12.000 volts, le transformant en 220 volts et le distribuant dans les différents services du théâtre.

C'est là également que sont installées les salles de ventilation, de réfrigération, et de chauffage, en un mot l'usine destinée à « climatiser » l'immense édifice.

A ce même étage sont situées de vastes salles de répétition des spectacles ou d'auditions.

La salle est assainie sans arrêt. Les tubes d'aspiration, placés sous les fauteuils, ne gênent nullement les spectateurs.

#### CINÉ-MAGAZINE

Ils étonnent seulement les fumeurs, qui voient avec assez de stupeur la fumée de leur cigarette dédaigner les lois naturelles et descendre vers le sol.

Cette colossale installation va chercher l'air frais sous le toit. L'usine, alimentée par 25 moteurs électriques, produit journalièrement 300.000 mètres cubes d'air pur et parfumé.

#### LA SALLE, SA DÉCORATION.

La salle comprend 4.000 fauteuils, sans aucun strapontin naturellement, divisés en un orchestre, au niveau du boulevard, un mezzanine, une corbeille et un balcon.

Au rez-de-chaussée, l'orchestre est précédé des halls d'entrée avec les dégagements sur la rue Poissonnière et les ascenseurs pour monter au mezzanine, à la corbeille ou au balcon.

Au premier étage, se trouve le mezzanine et son foyer. Au-dessus, viennent la corbeille et le balcon avec un foyer-bar, où l'on peut prendre le thé dans la journée.

Les photographies qui illustrent cet article sont plus expressives que n'importe quels mots à exprimer ce qu'est la décoration « atmosphérique » du Rex et à en expliquer la formidable nouveauté et originalité.

Le ciel est peut-être le chef-d'œuvre de cette déco-

ration. Il n'y a pas un spectateur qui soit dans la salle du Rex et qui n'ait l'impression absolue, complète, de se trouver en plein air, par une belle nuit de printemps ou d'été sous un ciel méditerranéen.

L'illusion est parfaite. On voit de vraies étoiles ; pour un peu, on sentirait la brise nocturne.

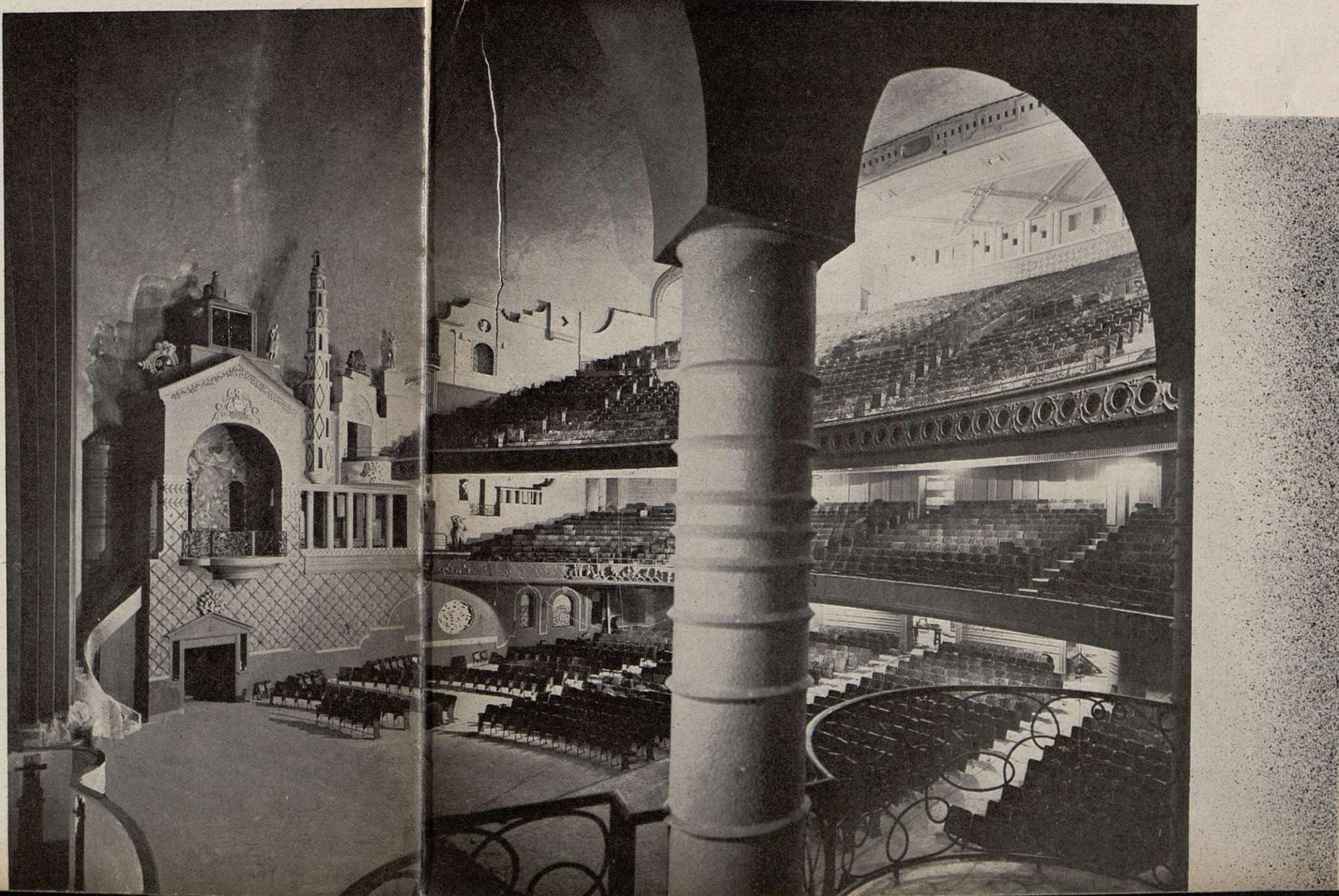
De chaque côté des fauteuils, il n'y a pas de murs, mais des villas, avec leurs balcons, leurs loggias. Ce sont des constructions mauresques, provençales ou vénitienes.

#### LA SCÈNE.

La scène est l'une des plus belles et des plus perfectionnées de Paris. Elle occupe un emplacement de 18 mètres sur 12. Le plateau est constitué par neuf planchers portés chacun par un ascenseur. Un dixième ascenseur élève le plateau de l'orchestre depuis sa fosse jusqu'au niveau de la scène. Un onzième fera sortir un orgue monumental des profondeurs du sous-sol.

Admirons en passant l'immense arc-en-ciel qui limite cette scène et qui constitue un des « clous » de la décoration du Rex.

Cette scène peut être inondée de flots de lumière pour les merveilleux spectacles que conçoit à chaque nouveau programme M. Francis-A. Mangan, maître



du genre, dont les ballets et les girls ont fait l'admiration de tous les spectateurs du Rex.

La rampe de balcons comprend 60 projecteurs de 1.000 watts chacun ; sur la scène, les rampes et les herses se partagent 330 projecteurs de diverses puissances.

## LA SÉCURITÉ.

Les architectes ont collaboré avec l'état-major des Pompiers de Paris dans le plus parfait accord. Ils ont même ajouté aux prescriptions qui leur étaient faites par le colonel Poudroux certaines innovations supplémentaires empruntées aux grandes salles américaines.

Outre les mesures prises au point de vue même de la construction (la charpente métallique est montée de telle façon qu'aucune dilatation n'est à craindre en cas d'incendie), outre les nombreux postes d'incendie disséminés à travers tout l'immeuble, le Rex compte 25 escaliers de dégagement et plusieurs ascenseurs. Toute la façade sur la rue Poissonnière et une partie de celle du boulevard peuvent s'ouvrir, permettant la sortie de la foule de 4.000 spectateurs en quelques minutes.

Un détail de construction à signaler : la cabine de projection. Elle est située en encorbellement sur la rue, à la hauteur du sommet du balcon, en quelque sorte simplement accrochée à l'immeuble. Les opérateurs ne peuvent y accéder qu'en passant par les bureaux de l'Administration, lesquels sont situés sur la toiture de

l'immeuble, et en redescendant par un escalier de fer qui leur est spécial.

Nous n'insisterons pas plus sur les merveilles de cette salle, véritable monument nouveau qu'il faut voir et visiter.

## L'INAUGURATION DU REX.

Le 7 décembre eut lieu au Rex, en présence du sous-secrétaire des Beaux-Arts, la pose d'une plaque commémorative par laquelle M. Jacques Haïk, créateur et animateur du Rex, a dédié cette salle à M. Louis Lumière, inventeur et père du cinématographe. Le lendemain soir, jeudi 8 décembre, eut lieu la première représentation du Rex, donnée au profit des œuvres de la Maison de la Légion d'honneur.

Cette soirée, à laquelle assistaient les femmes les plus jolies, les plus élégantes de Paris, toutes les personnalités de la politique, de la finance, de l'industrie cinématographique, fut un de ces événements marquants dans la vie parisienne dont on parlera pendant longtemps.

Le Rex a maintenant un mois d'existence. Il attire de tous les coins de Paris, de la banlieue, de la province, une foule immense, qui se presse pour voir le spectacle unique que constitue le premier cinéma atmosphérique français, en même temps que les attractions scéniques et les films qu'il présente.

JACQUES TERAU.

## L'ACTIVITÉ DES CLUBS DE CINÉMA

Les clubs de cinéma avaient, au début du film parlant et jusqu'à l'année dernière, subi une crise du fait de l'état même du ouveau moyen d'expression.

Industrialisé à outrance, le cinéma ne permettait plus, ou si peu, à quelques artistes que ne contentait pas une production rationalisée, de trouver dans celle-ci les œuvres originales et fortes dont ils avaient besoin.

Peu à peu, cependant, avec le temps, une sélection est devenue possible. Les œuvres de qualité, les classiques du film parlant sont devenus une réalité tangible. Et c'est peut-être pourquoi on a pu assister cette année à une résurrection en quelque sorte des clubs de cinéma, dont cette revue se propose de suivre l'activité avec une attention sympathique.

\*\*

A tout seigneur, tout honneur.

Charles Léger, fondateur en 1925 de la Tribune Libre, toujours aussi vaillant et ardent, encore qu'il s'en défende, a effectué la réouverture de son club avec *A nous, la liberté!* de René Clair. Un film tout indiqué, en ce sens qu'il provoqua une controverse acharnée entre les partisans du film et ses détracteurs.

Par contre, la quinzaine suivante, *No man's land* ne recueillit, et c'est justice, que des applaudissements.

\*\*

Tout autre est le Club cinématographique 32, un nouveau venu, auquel

nous souhaitons la bienvenue et qui tient ses assises au Studio Diamant, place Saint-Augustin, chaque samedi, à six heures.

A la Tribune Libre, on discute passionnément « cinéma » avec enthousiasme et ferveur. Le ton du Club 32 est plus familier. On est entre soi.

On y discute sur un sujet choisi préalablement par l'assistance. Il en est de captivants ou d'insipides, d'amusants ou de... rébarbatifs.

\*\*

Le Club de l'Écran, qui, l'année passée, donnait ses séances à ce même studio Diamant, a commis une lourde faute en se transportant au studio de l'Étoile, où la salle est froide et hostile à tout débat.

Son directeur Pierre Ramelot a dû s'en apercevoir, car il vient de se ressaisir.

Désormais les séances auront lieu au Studio 28 (que de studios !...), et à chaque séance, — applaudissons des deux mains, — sera projeté un grand film muet qui aura eu raison du temps.

Pour commencer, on a donné *Les Nouveaux Messieurs*, de Jacques Feyder.

\*\*

A cette brève énumération des clubs parisiens existants, il convient d'ajouter Ciné-Regards, dirigé par Julien Jack London et dont les séances-causeries sont suivies par un

public assez restreint, mais littéraire en diable, et dont le tort principal est d'ailleurs de vouloir ramener absolument le cinéma à la littérature...

\*\*

Le Club des Amis du Monde a donné depuis le début de la saison deux séances fort réussies avec *No man's land* (où Trivas prit la parole) et *Emil et les Détectives*, dont la projection eut lieu devant une salle comble.

La particularité du Club des Amis du Monde est que les séances ne sont suivies d'aucun débat, ses dirigeants n'ayant d'autre but que de faire connaître à leurs adhérents les films les plus remarquables de la production internationale.

\*\*

Mais la plus belle séance dont un club puisse s'enorgueillir est celle où fut projeté un film soviétique inédit : *Montagnes dorées*, que la beauté saisissante des images, leur force, le rythme vertigineux du montage et la sobriété pathétique des interprètes classent au tout premier rang des productions venues de l'U. R. S. S., peut-être même avant *Le Chemin de la vie!*

Une salle spécialisée avait retenu ce film... Mais il est probable qu'on ne le verra sans doute jamais en France. Et c'est dommage, car *Montagnes dorées* doit être vu par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir même du film parlant.

MARCEL CARNÉ.



## Quelques films devant le public

## « L'Amour et la Veine. »

Voilà un film bien « cinéma », c'est-à-dire cherchant plus à nous distraire qu'à nous faire penser. Si certain public ne s'en contente pas, je crois pouvoir dire que la majorité n'en demande pas plus, et l'accueil chaleureux fait à la « fantaisie » de Monty Banks en est la preuve vivante.

J'aime aussi voir des films qui soient vraiment des films et non pas des romans ou des pièces de théâtre. Je ne dis pas qu'ils soient meilleurs, c'est simplement autre chose ; mais je ne suis pas loin de croire, pourtant, que l'action gagne à avoir été conçue spécialement pour l'écran.

*L'Amour et la Veine* que vous avez vu, ou que vous voudrez voir, parce qu'on vous aura dit que Max Dearly y est plus Max Dearly que jamais, est un film très amusant, plein de répliques spirituelles et dans lequel règne d'un bout à l'autre le plus fol entrain.

La situation, qui n'est pas neuve, puisqu'elle est basée sur l'éternel quiproquo occasionné par la similitude de nom de deux personnages n'ayant aucun rapport l'un avec l'autre, reste toujours originale grâce à Max Dearly, qui sait mettre de l'imprévu dans des faits inévitables et attendus de tous.

Si j'étais financier, je ne serais cependant pas fier d'être traité d'une manière aussi désinvolté tout le long d'un film. Je sais bien qu'aussi fantaisiste que soit cette affaire de mines d'or, elle ne sort pas des limites de la vraisemblance et qu'on a tout vu dans cet ordre d'idée.

Des actions montant en bourse d'une façon folle d'après de faux tuyaux, c'est de l'histoire sinon quotidienne, du moins des plus courantes. Moins courante évidemment est celle des vingt-quatre millions dans un chapeau, que le personnel d'un hôtel se vend 5, 10 et 15 francs, d'étage en

étage, tandis que son propriétaire court après lui dans l'escalier. Cette dégringolade est d'un très grand effet comique sur le public, qui est décidément un grand enfant et qui s'amuse follement à des scènes de ce genre.

Max Dearly sait d'ailleurs les rendre particulièrement drôles. Le dîner de 6.000 francs qu'il fait avec des amis alors qu'il n'a pas un sou et le moyen qu'il emploie pour quitter le restaurant sans payer est si ingénieux que l'on ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Sa promenade en habit, dans le couloir du train et la façon dont il jette par la fenêtre tout

du métro Saint-Lazare à 18 h. 30, des klaxons et des échappements libres, nous aspirons à « l'île déserte », nous la rêvons hospitalière comme celle dans laquelle Douglas Fairbanks aborde par goût, en compagnie de son chien, tandis que ses amis continuent leur route vers les Indes pour y chasser le tigre.

Hospitalière, à condition pourtant d'avoir les muscles et l'ingéniosité de Douglas, qui arrive à se créer un véritable confort avec les ressources naturelles de l'île. Nous pensons bien vite que nous ne serions pas capables d'en faire autant, même si nous

avons été boy-scout ; mais un peu demerveilleux ne nuit pas à ce film qui nous ramènerait facilement au temps du paradis terrestre s'il n'y était pas question de golf et de bridge.

Le moment que nous y passons, nous ne pouvons nous empêcher de le trouver reposant (malgré les cannibales), car il nous démontre l'inutilité de la civilisation, du progrès, de l'artificiel et de tout ce qui nous contraint en croyant faire notre bonheur.

Six mois de plus, et nous sommes certains, malheureusement, que le nouveau Robinson aurait si bien aménagé son île qu'elle en perdrait le plus clair de son charme.

Le rôle joué par les animaux est de premier plan. Ils jouent vraiment comme des hommes, mieux que des hommes, et nous sommes étonnés, parfois, de les voir si expressifs. Le chien, les singes, le perroquet sont de véritables acteurs. Quant à la chèvre et à la tortue, véritables animaux « domestiques », nous ne pouvons qu'admirer la manière dont ils accomplissent leur tâche.

La petite sauvagesse qui vient à point pour laver la vaisselle et qui, si les amis de Douglas et les cannibales n'arrivaient pas, remplirait très vite le rôle de maîtresse-servante, ne fait peut-être pas assez « polynésienne », mais son air de soumission est adorable.



Max Dearly et Ginette Gaubert dans « L'Amour et la veine ».

ce qui lui tombe sous la main est aussi une trouvaille.

C'est plus près de la farce que du vaudeville, mais c'est de la farce qui sait rester humoristique et fine.

## « Robinson moderne. »

Je ne me plaindrai pas cette fois, — et vous non plus, — de n'avoir vu que des salons ou des dancings en allant au cinéma. Voilà du plein air, le ciel, la mer, des arbres, des bêtes et même des sauvages.

C'est un peu du cinéma comme on nous en donnait avant le parlant. Le film pourrait très bien, d'ailleurs, être muet, sauf, bien entendu, pour les scènes où la T. S. F. entre en jeu et pour le O. K. du perroquet, qui est admirable.

Lorsque, lassés des passages cloutés,

Son calme devant l'exubérance de Douglas fait ressortir encore plus celle-ci.

Douglas Fairbanks a vraiment toujours gardé son genre à travers l'évolution subie par le cinéma depuis quelques années. C'est un plaisir pour le public de le retrouver chaque fois aussi vivant, aussi gai et capable d'animer à lui seul des scénarios qui, joués par d'autres que par lui, auraient la moitié moins d'intérêt.

**« L'Ane de Buridan. »**

De toutes les pièces de Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, *L'Ane de Buridan* est certainement celle qui se prêtait le mieux à une adaptation cinématographique.

Si l'on songe que c'est en février 1909 qu'elle fut représentée pour la première fois sur la scène du Gymnase, l'on reste émerveillé de voir à quel point le sujet en a peu vieilli.

Saint-Lunaire y est bien devenu Saint-Solaire, mais c'est qu'il y a vingt-quatre ans les bains de soleil n'étaient pas encore à la mode et qu'il était trop tentant cette fois de faire se dérouler une partie de l'action sur la plage.

Cela devient le prétexte à quelques exhibitions, qui n'ajoutent rien à l'esprit de la pièce, mais la modernisent du coup.

Robert de Flers, qui, sans méchanceté, ne laissait passer aucun des travers de ses contemporains, n'aurait pas désavoué, sans doute, le yo-yo avec lequel s'amuse une jeune vieille dans le film, ni la grammaire de l'Académie dont nous parle le domestique Adolphe.

L'idée est excellente d'avoir aéré le film. C'est une supériorité incontestable qu'il a sur la pièce, et, si l'on n'a pu conserver de celle-ci tout le dialogue étincelant d'esprit qui la rendait délicieuse depuis le commencement jusqu'à la fin, ce que nous perdons d'un côté, nous le retrouvons de l'autre, par l'agrément que nous prenons à suivre les personnages, hors du salon conventionnel, dans leurs promenades en bateau, leurs parties de pêche, leurs jeux de plage.

Le jeune Georges n'a pas changé. Il est aussi d'actualité en 1933 qu'en 1909. Choisir entre deux femmes dont chacune vous plaît autant que l'autre, voilà qui troublerait bien des indécis. Comme l'âne de Buridan, qui, placé

entre un sac d'avoine et un seau d'eau, ne put décider s'il avait plus faim que soif et mourut d'inanition. Georges n'aurait jamais pu prendre un parti, si une troisième femme, la vraie, la seule, celle qu'il aime, n'était venue à son secours pour éteindre à la fois sa soif et sa faim.

L'interprétation est excellente, et René Lefebvre ne se départit pas d'un naturel qui le classe parmi nos meilleurs acteurs comiques. Il sait allier la fantaisie à l'ironie la plus fine, et ses hésitations paraissent vraiment filmées dans la vie. Ses partenaires féminines, qui mettent à une si dure épreuve « sa volonté », se



« L'âne de Buridan » s'est enfin décidé... René Lefebvre et Mona Goya.

font valoir l'une l'autre par leurs charmes différents. Brune ou blonde ? Jeune fille, femme mariée, actrice ? Pauvre âne !

A la création de *L'Ane de Buridan*, le rôle de Micheline était tenu par Marthe Régnier et celui de Vivette par Mistinguett. Mona Goya et Colette Darfeuil en font certainement autre chose. C'est que la vie et le théâtre ont évolué. Le public n'a que faire de penser à ce qu'étaient autrefois les pièces qu'on lui donne aujourd'hui. Il a trouvé dans *L'Ane de Buridan* une réalisation charmante,

délicate, spirituelle jusqu'au bout. Il a souri, admiré, rêvé. Il a été content.

**« Il a été perdu une mariée. »**

Cette fois-ci, c'est tout à fait de la farce susceptible d'amuser tous les publics, tout au moins tous les publics qui vont au cinéma pour rire et non pour y chercher des œuvres de caractère. Mais, rien qu'en lisant le titre, on est à peu près fixé sur le genre de ce que l'on va voir.

La mariée, avec sa robe de satin blanc, son voile et sa fleur d'orange, a toujours été, par excellence, un personnage de vaudeville. Surtout la mariée déambulant dans la rue, et à plus forte raison dans des moyens de communication publics, taxis ou autobus.

Une mariée, alors vous pensez deux ! Or, c'est le spectacle que nous voyons dans le film de Jean Guittou et Léo Joannon ! Le même homme, affublé de deux mariées dont aucune n'est la vraie et cherchant par tous les moyens de les « semer ». Il y parvient, mais pour les retrouver assises dans l'escalier, à la porte de son appartement.

J'ai vu, dans la salle où je me trouvais, des spectateurs malades de rire, en voyant l'accumulation de circonstances comiques autour de ce scénario.

A côté de scènes excellentes comme celle du conseil d'administration, celle de la présentation de tout le personnel mâle de la banque afin de permettre à l'administrateur d'y choisir un fiancé pour sa pupille, ou encore celle (la meilleure) où le fiancé agréé vient faire la connaissance de sa fiancée, il en est d'autres que je n'ai pu m'empêcher de trouver un peu longues parce que trop appuyées.

Jean Weber, qui n'a certainement pas appris à tenir de pareils rôles à la Comédie-Française, est le marié des trois mariées. Il y apporte sa jeunesse et toute sa gaieté. Il est aimé des jeunes filles, qui le trouveront peut-être meilleur dans la scène de la fin, où il sait mettre une note tendre et sentimentale, que dans tout le reste du film. Ses rôles sont, en somme, ceux d'un « bon petit jeune homme » auquel il arrive bien des péripéties avant d'obtenir le bonheur qu'il mérite.

Félicitons-le d'être si jeune et de nous donner le plaisir de voir un jeune premier ayant l'âge de l'emploi.

LE FAUTEUIL 48.

13 décembre. — Présentation au Palais-Rochecouart de *La Chanson de la vie et d'Alraune* ; au Moulin-Rouge, de *La Chanson d'une nuit*.

14 décembre. — Inauguration du Lord-Byron avec *Robinson moderne*.

15 décembre. — Présentation de *Voyage de nocces*, au Marivaux ; de *Panurge* au Palais-Rochecouart ; de *Pichler banquier*, aux Miracles.

20 décembre. — Présentation d'*Un Homme heureux*, au Palais-Rochecouart ; de *A toi le jour ! à moi la nuit !* à l'Apollon ; d'*Un Million de dollars de jambes*, au Falguière. Ouverture du studio Pigalle avec *Histoires extraordinaires*.

21 décembre. — Présentation au Gaumont de *L'Enfant de ma sœur*.

# LES FILMS DU MOIS

**Marie. — Rien que des mensonges. — L'Étrange Mission du « Nordlande ». — La Chanson d'une nuit. — Bird of Paradise. — Sa meilleure Cliente. — Ne sois pas jalouse. — Les Trois Mousquetaires. — Violettes impériales. — Histoires extraordinaires. — Voyage de nocces. — Les Bleus de l'Amour. — Pour Vivre heureux. — Call her savage. — A moi le jour ! à toi la nuit ! — \$ 1 000 000 legs. — Rouletabille aviateur. — Chicago. — Paris-Soleil. — Robert le Pirate. — Au Pays de l'Or. — Le Roi bis. — L'Enfant de ma sœur. — Meurily we go te hell. — Le Courrier de Lyon.**

**MARIE**

Interprété par ANNABELLA.  
Réalisation de PAUL FÉJOS.

Nous attendions depuis longtemps déjà la présentation de ce film, qui avait donné matière à nombre de discussions. Il nous a paru excellent. La simplicité dépourvue de l'anecdote, la sobriété du texte, le jeu parfaitement homogène de tons et l'émouvante création d'Annabella font de ce film une œuvre digne de Féjos. L'histoire de cette Marie, dont la vie douloureuse et simple nous est retracée, est évocatrice, à certains moments, de *La Maison Tellier* et d'*Un Cœur simple*. C'est tout à la louange du film. Les scènes de la maison hospitalière, — dans le meilleur sens du mot, — sont particulièrement celle de l'accouchement et celle du départ de Marie, bien traitées ainsi que la psychologie de cette simple fille. Enfin, à souligner l'atmosphère naïve de cette campagne hongroise encore peu évoluée et la fin résolument mystique qui parvient, sans ridicule aucun, à nous émouvoir. Un film de qualité assez rare et merveilleusement dépourvu de texte ! Paul Féjos a réussi là une bande humaine, qui, tout comme le film muet de jadis, peut être comprise par tous les publics du monde. Nous avoir redonné cette impression n'est, pour nous, pas un mince éloge. LUCIENNE ESCOUBE.

**RIEN QUE DES MENSONGES**

Interprété par ROBERT BURNIER, LURVILLE, PIERRE STEPHEN, JACQUES MAURY, CAHUZAC, MARGUERITE MORENO, JACKY MONNIER, JANINE GUISE, RAYMONDE ALLAIN, JEANNE FUSIER-GIR.  
Réalisation de CHARLES ANTON.

Cette comédie-vaudeville, tout d'abord intitulée *Francs-Maçons*, est tirée par Saint-Granier et Paul Schiller d'une pièce représentée il y a assez longtemps au théâtre Cluny sous ce nom. C'est un imbroglio qui abonde en situations cocasses, réalisé par Charles Anton dans un mouvement alerte, sorte de vaudeville musical. Cela nous paraît cependant assez éloigné de la véritable formule du cinéma parlant. Cependant il faut reconnaître que le film est drôle et fort bien interprété par Burnier et Jacques Maury et, surtout, par Marguerite Moreno, au véritable talent comique, et Jeanne Fusier-Gir, Jac-

ky Monnier et Janine Guise. Une œuvre dont le principal mérite est le mouvement et l'entrain. Mais avouons-nous que nous sommes un peu las du vaudeville, de l'opérette et autres succédanés ? JEAN VALDOIS.

**L'ÉTRANGE MISSION « DU NORDLANDE »**

Interprété par BILL BOYD, ROBERT ARMSTRONG, JAMES GLEASON, HARRY BANNISTER et GEORGES ROGERS.  
Réalisation d'ALBERT ROGELL.

Ce *Nordlande* est un mystérieux



Bill Boyd dans « L'Étrange Mission du « Nordlande ».

voilier qui, durant la dernière guerre, ravitaillait les sous-marins ennemis en vivres et munitions. La flotte américaine, y ayant mis le feu, conçut le projet d'en effectuer l'exacte réplique, afin d'obtenir des Allemands de précieux renseignements.

C'est un bon drame maritime, qui, s'il n'est pas vrai, a du moins le mérite d'être vraisemblable. La camaraderie bourrue de trois marins vient se rattacher au fait divers lui-même, pour lequel les moyens matériels n'ont pas manqué. On sait combien la marine américaine, sous prétexte de divertissement, s'y entend à faire œuvre propagandiste. Une fois de plus, elle n'a pas hésité à apporter au réalisateur le concours bénévole d'imposantes unités,

dont la longue file compose les tableaux les plus réussis de ce spectacle sans prétention, mais agréable, joué dans un bon mouvement par Bill Boyd et Robert Armstrong.

MARCEL CARNÉ.

**LA CHANSON D'UNE NUIT**

Interprété par KIEPURA, CLARA TAMBOUR, CHARLES LAMY, CHARLOTTE LYSÉS, LUCIEN BAROUX, PIERRE BRASSEUR.  
Réalisation d'A. LITWAK.

C'est un film évidemment fait pour que Kiepura ait l'occasion de chanter le plus souvent possible. L'histoire n'a guère de vraisemblance et d'intérêt, mais il y a de beaux paysages, des lacs italiens et des montagnes ; la mise en scène est bonne, la photo belle. Le film a quelques bons moments, dus surtout au mouvement passionné avec lequel il est traité et à la charmante voix de Kiepura. A signaler l'amusante manière de le présenter. A côté de lui, Magda Schneider est agréable, Charlotte Lysés l'excellente comédienne que nous connaissons. Lucien Baroux est drôle et Pierre Brasseur a de bons moments. Le son ne laisse rien à désirer. Enfin, c'est un spectacle qui, en dépit de sa banalité de fond, présente maints agréments de formes. On ne saurait en dire autant de tous.

L. E.

**BIRD OF PARADISE**

Interprété par DOLORES DEL RIO.  
Réalisation de KING VIDOR.

Un film signé King Vidor, un des plus grands noms, le plus grand peut-être, du cinéma américain, malgré ses faiblesses, ne saurait être indifférent. Évidemment *Bird of Paradise* n'est pas de la classe de *La Foule* ou d'*Hallelujah*. Son auteur, lui-même, n'y attache sans doute pas autant d'importance.

King Vidor, à qui décidément aucun sujet d'aucun genre n'est étranger, a vu dans ce scénario bourré d'aventures et de merveilleux un agréable délassément. Après quelques autres, et non des moindres, il a été tenté par la vie facile, paradisiaque, des îles des mers du Sud. Qu'il ait réussi à nous donner de celles-ci des aspects inédits prouve assez l'habileté captivante de *Bird of Paradise*.

Sur une trame un peu simplette,

**LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA**

Décembre 1932

1<sup>er</sup> décembre. — Présentations : au Palais-Rochecouart d'*Il a été perdu une mariée* ; au cinéma Hollywood, de *Coch of the air*.

2 décembre. — Aux Agriculteurs, *Huit jeunes Filles en bateau* ; au Moulin-Rouge, *Le Père célibataire* ; à l'Olympia, *Cœurs joyeux* ; à l'Aubert, *Le Mariage de mademoiselle Beulemans*.

3 décembre. — Présentations de *Nippon*, aux Folies-Dramatiques ; de *Maurin des Maures*, à l'Élysée-Gaumont. Mort de Marcellic Romée.

5 décembre. — Présentation au Roxy de *Ne sois pas jalouse*.

6 décembre. — Présentation au studio de l'Étoile de *Jeunes Marins, vieilles chansons*, et de *L'Étrange mission du Nordlande*, au Colisée.

7 décembre. — Une plaque de marbre est posée dans le hall du Rex en l'honneur de M. Louis Lumière.

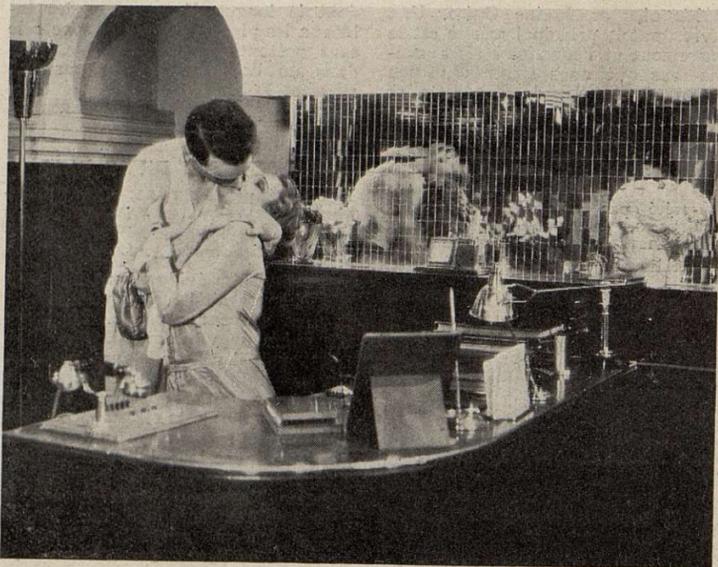
8 décembre. — Inauguration du Rex.  
12 décembre. — Présentation à l'Ermitage de *Violettes impériales* ; au Colisée de *Chicago*.

sans nul souci de vraisemblance, l'auteur de *Street Scenes* a composé un film qui est un véritable hymne à la nature, vigoureux et coloré, plein de diversité et de mouvement.

*Bird of Paradise* est « une grande machine » genre Châtelet, mais où l'air entrerait à flot et vous fouetterait le visage.

Ajoutons que ce dernier film de King Vidor sera *dubbed*, comme l'a été déjà *Le Champion*. Belle occasion de comparer si le dubbing fait perdre ou non à un film une part de son intérêt.

M. C.



Dans un joli décor moderne, René Lefebvre, directeur d'Institut de beauté, prouve à « sa meilleure cliente », Elvire Popesco, un amour passionné.

#### SA MEILLEURE CLIENTE

Interprété par ELVIRE POPESCO, RENÉ LEFEBVRE, ANDRÉ LEFAUR, PRINCE et HÉLÈNE ROBERT.

Réalisation de PIÈRE COLOMBIER.

*Sa meilleure Cliente*, c'est celle qu'un tout jeune directeur d'un institut de beauté, pour démontrer l'efficacité de ses produits, présente comme sa mère, alors qu'elle est, en réalité, sa maîtresse. Naturellement cette substitution d'individu amène toutes sortes de complications qui se nouent, s'enchaînent et se chevauchent avec une facilité déroutante.

On reconnaît à l'esprit pétillant du dialogue, aux réparties drôles qui soulignent des situations irrésistibles, la griffe de l'auteur de *La banque Némé*.

Néanmoins, la partie la plus amusante du film est, sans contestation, le début qui se déroule dans l'institut de beauté. En touches rapides et prestes, Pière Colombier a relevé ironiquement tout le côté grotesque d'un tel établissement. C'est de la fine satire, enjouée et malicieuse, de la plus pure qualité.

Elvire Popesco, est tout simple-

ment étourdissante. Elle mène le jeu avec un entrain, un brio, une force endiablée stupéfiants. Ses partenaires, même pourvus de talent comme René Lefebvre et André Lefaur, à la suivre finiraient par s'essouffler, si le jeu devait durer plus qu'il ne dure.

M. C.

#### NE SOIS PAS JALOUSE

Interprété par CARMEN BONI, ANDRÉ ROANNE et GASTON DUPRAY.

Réalisation d'AUGUSTO GENINA.

Ce titre, qui dut être inspiré à Genina par la valse *leitmotiv* de Prix

le vieux Dumas revissent une fois de plus les feux des sunlights.

Mais cette fois la tâche était plus redoutable. Conter en de belles images émaillées de chevauchées, d'offenses, de duels et d'hécatombes de cadavres, passe encore. Mais donner à ces tableaux un aspect plus concret : en l'occurrence la parole, était de taille à faire réfléchir plus d'un audacieux.

Diamant-Berger, avec une hardiesse qu'il faut reconnaître, n'a pas reculé devant une telle tâche, et la réussite est en partie venue couronner son louable effort.

Évidemment, il eût fallu pour nous restituer la verve et le mouvement intense qui sont ceux du livre, plus de métrage, mais la mode n'est plus aux films à épisodes; aussi quelques scènes fameuses ont-elles « sauté ».

Malgré tout, le film est distrayant de bout en bout, avec des passages remarquablement rythmés, des chansons joliment enlevées et des paysages harmonieusement mis en page.

On aimera quelques tableaux d'Ile-de-France, lumineux, calmes et reposants, contrastant avec les scènes de duels au montage tumultueux et, semble-t-il, désordonné.

Et toute la troupe des *Trois Mousquetaires* serait à citer pour ne commettre aucune injustice, tant tous rivalisent d'ardeur et d'entrain.

J. V.

#### VIOLETTES IMPÉRIALES

Interprété par RAQUEL MELLER, SUZANNE BIANCHETTI, GEORGES PÉCLET, PAULE ANDRAL, ÉMILE DRAIN et VICTOR VINA.

Réalisation d'HENRY-ROUSSELL.

Encore un metteur en scène qui n'a pas craint de reprendre en « parlant » son plus grand succès du temps du « muet ».

Là aussi la tâche était ardue, plus encore peut-être que pour *Les Trois Mousquetaires*, où le panache était relativement facile à obtenir.

Ici c'est d'une suave et douce reconstitution historique qu'il s'agit, traitée toute en nuances et en demi-teintes.

On connaît le tact, la délicatesse de touche et surtout le goût raffiné d'Henry-Roussel.

A ce point de vue, ces *Violettes impériales* nouvellement écloses ne nous ont pas déçus. Il est impossible de composer des images avec plus de sens artistique, d'animer une scène avec plus de délicate émotion.

C'est une suite ininterrompue de tableaux dont la rare harmonie, la grâce et la séduction n'échapperont à personne.

Un reproche toutefois : tous ces divers tableaux s'enchaînent avec un peu trop de langueur, et le très coloré début, en Espagne, gagnerait à être une évocation plus rapide.

Heureusement la perfection de l'interprétation dissimule fort adroitement cette faiblesse, peut-être plus apparente que réelle.

Raquel Meller est infiniment supérieure à ce qu'elle fut jadis dans le même rôle. Elle nous a étonnés par la

#### LES BLEUS DE L'AMOUR

Interprété par NYNA MIRAL, JANINE CRISPIN, JEANETTE FERNEY, LINE CLEVERS, CHARPIN, BOURDIN, REDGIE.

Réalisation de JEAN DE MARGUENAT.

*Les Bleus de l'amour*, cela se devine, ce sont les jeunes gens qui, bien qu'en âge d'aimer les femmes, passent auprès d'elles sans s'en soucier.

La pièce de Romain Coolus, qui, en son temps, provoqua maints accès de rire, a été fort consciencieusement remaniée et mise au goût du jour.

On peut regretter toutefois le côté un peu superficiel de l'intrigue et, de

ainsi que son esprit aimablement satirique. Dans *Pour vivre heureux*, Noël-Noël réalise la seconde partie de l'adage *Vivons cachés...* Noël-Noël, — le peintre Mauclair, — décide de se faire passer pour mort. Il assiste à ses funérailles... et à l'éclatante réussite de ses œuvres, qui réalisent, *post mortem*, des prix fabuleux... Effrayé, il n'ose plus avouer sa supercherie et, philosophe, jouit d'un bonheur caché, profond et paisible. Ce joli film nous prouve le plaisir de revoir, à côté de Noël-Noël, la charmante Suzet Mais et Etchepare, de plus en plus ahuri.

L. E.

#### HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

Interprété par PAUL WEGENER.

Réalisation de RICHARD OSSWALD.

Dans la cohorte des réalisateurs d'outre-Rhin, Richard Osswald fait figure d'un homme habile, ayant un certain sens du cinéma, mais malheureusement peu de goût et une lenteur d'expression assez pénible.

Rien ne lui semble au-dessus de ses forces. Un autre eût reculé devant le fait de lier plusieurs contes d'Edgar Poe, dont les plus célèbres; *Le Chat*, *Le Système du docteur*, *Gendron* et *du professeur Plume*, *Le Pendule*, etc., de manière à ne former qu'une histoire aux rebondissements multiples et terrifiants. Lui pas.

La fortune sourit, paraît-il, aux audacieux. Quoi qu'il en soit, son film est loin d'être dépourvu de qualité. Il atteint fort souvent à un paroxysme d'épouvante et d'effroi d'une certaine classe et, si parfois des naïvetés font sourire, la plupart du temps il obtient l'effet d'horreur et d'angoisse qui est voulu par son réalisateur.

Paul Wegener, au masque terrifiant, est l'interprète rêvé pour ce genre de film.

M. C.

#### VOYAGE DE NOCES

Interprété par ALBERT PRÉJEAN, BRIGITTE HELM, PIERRE BRASSEUR, JACQUELINE MADE.

Réalisation d'E. SCHMIDT.

Ce ne serait qu'une œuvre agréable à voir, s'il n'y avait dans *Voyage de nocces* un interprète d'une classe comique tout à fait remarquable : Pierre Brasseur, étonnant de drôlerie et d'humour, sans vulgarité et sans forcer la note : ce qui est rare.

L'autre grand mérite de *Voyage de nocces* est de nous faire visiter l'Italie, de nous montrer Naples et le Vésuve, sans que le paysage ait l'air détaché de l'action. Enfin l'intrigue, qui nous montre une grande actrice de cinéma incapable de choisir entre son métier et l'homme qu'elle aime, a rajeuni fort adroitement un thème qui est un peu usé.

Brigitte Helm n'a jamais été aussi belle; son jeu également s'est perfectionné, est devenu plus humain et expressif. Quant à Préjean, il se tire à son honneur d'un rôle extrêmement délicat.

M. C.



Lauret et Hardy : deux joyeux « Carottiers ».

#### CALL HER SAVAGE

Film parlant anglais avec sous-titres français, interprété par CLARA BOW.

Et voilà la Fille aux cheveux roux qui fait sa rentrée au cinéma, plus attirante, plus séduisante que jamais. Le film en lui-même est fort bien réalisé, mais son scénario pêche par faiblesse.

Cependant, le plaisir de voir et d'entendre cette charmante artiste est si grand que nous ne saurions trop recommander ce film.

J. V.

#### A MOI LE JOUR ! A TOI LA NUIT !

Interprété par FERNAND GRAVEY, KATE-DE NAGY, LE GALLO, ROGER DANN, MARGUERITE TEMPLEY.

Réalisation de LUDWIG BERGER.

Peut-être connaît-on une chanson de Dorin relatant les bizarres aventures d'un couple dont le mari est gardien de nuit et la femme, femme de journée? Le scénariste d'*A moi le jour ! à toi la nuit !* s'en serait inspiré que nous n'en serions pas autrement



Helen Twelvetrees et John Garrick dans « Chicago ».

surpris. Dans un faubourg de Berlin, une brave hôtesse loue une chambre le jour à une jolie manucure, la nuit à un serveur d'une boîte de nuit. Les deux jeunes gens s'ignorent pourtant ; un jour, le hasard les fait se rencontrer à quelques kilomètres de leur habitation... vous devinez la suite.

Malheureusement, après ce point de départ extrêmement ingénieux, le film de Ludwig Berger se perd un peu dans le détail superflu. Faut-il s'en plaindre ? Celui-ci a composé un film fort riche, trop riche, alors qu'une simplicité de ton et de moyens nous eût sans doute touchés davantage.

Mais quelle technique ! Éblouissante de virtuosité et de souplesse, de diversité et de cohésion !

Chaque création de Fernand Gravy nous le montre en progrès. Cette fois encore il nous a étonnés par sa fantaisie, un sens très sûr de l'humour. Quant à Kate de Nagy, nous risquerions de nous répéter en disant qu'elle est tout simplement le charme en personne.

M. C.

#### \$ 1.000.000 LEGS

Interprété par JACK OAKIE, BEN TURPIN et FIELDS.

Réalisation de EDWARD CLINE.

Vous rappelez-vous un film qui passa au cinéma du Panthéon : *Hollywood theme song*, où les réalisateurs se moquaient le plus spirituellement du monde, à la fois du film chantant et du film de guerre.

\$ 1.000.000 Legs procède de la même manière. Sous des dehors bouffons et fantaisistes, le film d'Edward Cline est en réalité la satire la plus féroce, quoique se dissimulant sous une bonne humeur constante, des films-standards américains et de leurs types stéréotypés.

Personne n'est épargné : chaque individu, chaque genre est étiqueté, catalogué, avec un esprit étincelant, des dons humoristiques vraiment prodigieux.

Le réalisateur a abandonné tout

souci de réalisme et même de vraisemblance. Mais son film est, sans aucun doute, la charge la plus narquoise, l'attaque la plus ironique et la plus burlesque qu'on ait tentée depuis longtemps contre le cinéma américain conventionnel, du type dit « standard ».

Un film à voir.

M. C.

#### ROULETABILLE AVIATEUR

Interprété par ROLAND TOUTAIN, LÉON BÉLIÈRES, LISETTE LANVIN et GERMAINE AUSSEY.

Réalisation de ZICITY.

Ce n'est certes pas le meilleur de la série, il s'en faut. Les deux films précédents de L'Herbier avaient pour eux, malgré leurs faiblesses, leurs sens remarquable du rythme et du mouvement cinématographique.

Rouletabille aviateur, lui, en est à peu près dépourvu. L'action traîne, encombrée d'inutilités. Enfin il manque au scénario la griffe de Gaston Leroux, qui savait nous présenter les situations les plus follement invraisemblables, avec une bonne humeur et une fantaisie étonnantes.

Ici rien de comparable, sauf en de trop rares instants. Le scénario est d'un grand sérieux, et le réalisateur interdit à tout spectateur la plaisanterie la plus courte.

Une histoire compliquée de bandits qui abattent des avions pour s'emparer de leur chargement d'or entraîne Rouletabille jusqu'en Hongrie afin d'élucider ce mystère. Après bien des péripéties, il capture les aventuriers... en se jouant, de déductions en déductions, dont, malheureusement, nous ne connaissons jamais les causes.

Roland Toutain vaut mieux que le rôle ingrat qui lui a été dévolu, ainsi que Bélières, dont le personnage de Sainclair est devenu bougrement conventionnel. Quant à Germaine Aussey, elle est une bien belle aventurière, décidée et énergique.

M. C.

#### CHICAGO

Interprété par HELEN TWELVETREES et RICARDO CORTEZ, JOHN GARRICK, HARRY CAREY.

Réalisation de TAY GARNETT.

Après l'étincelant *Scarface*, il semble difficile de faire mieux dans le genre « gangsters ». *Chicago*, dont la réalisation est certainement antérieure à celle du film de Howard Hawks, n'a pas cette prétention.

C'est un film d'une bonne facture, réalisé avec cette perfection en quelque sorte standardisée, à laquelle nous ont habitués les Américains pour la majorité des films du même genre.

Le scénario, une fois de plus, nous expose la rivalité de deux bandes, rivalité dénouée dans le sang et à laquelle se trouve mêlé un couple de jeunes gens, destinés à servir de médiateurs.

Leur présence, finalement, gêne un des chefs, qui cherche à les supprimer, n'y parvient pas, mais au contraire trouve la mort.

Ricardo Cortez et John Garrick sont les interprètes très vivants de ce drame, qui nous permet aussi d'applaudir Helen Twelvetrees au charme très sûr et Harry Carey.

M. C.

#### PARIS-SOLEIL

Interprété par PIZELLA, JEANNE MARINY, CLAUDE DAUPHIN, FORTUNÉ, ALIDA ROUFF, JANINE GUISE et MARCEL SIMON.

Réalisation de JEAN HÉMARD.

Une petite fleuriste, à deux amoureux : un jeune chanteur de cabaret et un journaliste miteux. C'est le premier qu'elle aime, et, comme celui-ci la trompe avec une star de cinéma, la bouquetière décide, elle aussi, de faire du cinéma. Voilà : ça n'est pas plus difficile que ça. Un concours à lieu, elle se présente et — naturellement — est élue. Non moins naturellement, par la suite, elle préférera l'amour à la gloire.

Deux interprètes arrivent, grâce à un talent qui n'est pas mince, à donner quelque apparence de vérité à cette histoire puérile et conventionnelle, réalisée, semble-t-il, avec assez de précipitation et sans grande recherche de moyens. Ce sont Claude Dauphin, spirituellement nonchalant, et Alida Rouff, dont la ronde vivacité soulève à maintes reprises le rire.

M. C.

#### ROBERT LE PIRATE (New Moon)

Ce film est du grand opéra-bouffe à grand spectacle. Il ne réunit pas moins de deux chanteurs célèbres : Lawrence Tibbett et Grace Moore ; Adolphe Menjou participe également à l'action. C'est une histoire romanesque et compliquée qui se déroule dans cette Russie de fantaisie si souvent imaginée par les metteurs en scène californiens. Et chaque scène d'amour, chaque situation dramatique est soulignée par un duo irrésistible. D'ailleurs, également aux moments les plus inattendus, on nous fait la surprise d'un ou deux petits airs. Tant de gentillesse nous confond ! Avouons même que c'est pour nous un peu trop.

J. V.

#### AU PAYS DE L'OR

Documentaire

Réalisation de la Mission MONTEUX-RICHARD.

Opérateur : JEAN GOREAUD.

Il est, sans qu'on s'en doute, des coins de notre planète encore fort mal connus, si ce n'est point connus du tout ! Telle est la sauvage région des monts Tumuc-Humac, région qui s'étend au sud des Guyanes formant barrière entre celles-ci et l'immense arrière-pays dont les profondeurs infinies vont se perdre jusqu'aux brumes du cap Horn. C'est cependant cette région qu'a explorée la mission Montoux-Richard, partie des Antilles pour remonter le Maroni, le fleuve du bague. Le documentaire nous révèle certains aspects de la vie des bagnards et des relégués. Il aurait été intéressant, nous semble-t-il, d'insister sur les richesses inexploitées qui attendent les Français courageux et assez clairvoyants pour ne pas voir, en notre Guyane, un bague immense... Mais ceci est une autre histoire.

La Mission Montoux-Richard remonte le Maroni, s'enfonçant dans le pays de l'intérieur qu'habitent des noirs descendants des esclaves importés jadis d'Afrique. De belles vues de la forêt tropicale, touffue, verte et moite, pleine d'ombre et de secrets. Enfin, c'est, après quelques scènes de la vie des chercheurs d'or, des tableaux de la vie étrange que mènent les tribus indiennes, aux pieds des monts Tumuc-Humac, mystérieux et inexplorés. Ceci nous évoque le livre hallucinant de Leabrook : *Les Secrets de la jungle* et, aussi, cet étrange roman de Louis Chardon, qui se passe dans cette région même : *Terre de Chanaan*.

La mission Montoux-Richard, partie pour des recherches minéralogiques et scientifiques, a réalisé, avec ce film, un documentaire d'une absolue sincérité et d'un intérêt soutenu. La technique en est bonne ; le speaker parle peu, mais avec intelligence et clarté. Un très bon documentaire.

L. E.

#### LE ROI BIS

Interprété par PIERRE BERTIN, KERNY, HUBERT DAIX, TANIA DOLL, etc.

Réalisation de R. BEAUDOUIN et A. CHENAL.

On se souvient peut-être de ce film américain : *Le Roman d'un roi*, qui eut, en son temps, un fort succès ? — C'était, vu sous l'angle dramatique, — la situation exacte du *Roi bis*. Le film de MM. Beaudouin et Chenal est traité avec bonne humeur. Le ton général du film est la franche gaieté. Certains passages sont vraiment spirituels ; certains autres, un peu « grosse plaisanterie ». Mais l'ensemble est nettement divertissant. La réalisation en est soignée ; l'interprétation de Pierre Bertin dans ses deux rôles est remarquable.

J. V.

#### CINÉ-MAGAZINE

#### L'ENFANT DE MA SŒUR

Interprété par SIMONE HÉLIARD, GINETTE VINCENT, GERMAINE CHARLEY, PAULETTE DUBOST, BACH, GEORGES TRÉVILLE, GEORGES CHARLIA, ANTONIN ARTAUD, etc.

Réalisation de HENRY WULSCHLEGER.

Sur un scénario bien construit et bien mené, une mise en scène solide a permis de réaliser ce film, qui a de l'entrain et du mouvement. Enfin l'imbroglie donne lieu à des scènes du plus pur comique, et l'interprétation en général est bonne. Bach est l'excellent artiste que nous connaissons bien ; il anime de sa rondeur, de son entrain et de sa bonne humeur, ce film qui déchaînera le rire.

J. V.

#### MEVRILY WE GO TE HELL

Interprété par FEDRICH MARCH et SYLVIA SYDNEY.

Ce film a le mérite de nous permettre de voir deux des meilleurs interprètes américains actuels : Fedrich March et Sylvia Sydney. Ils donnent à cette histoire mondaine d'un mari qui boit et renie peu à peu son ménage un intérêt que le film ne saurait inspirer par lui-même, étant à la fois trop parlant, trop enfermé, trop conventionnel. Mais les interprètes sont dignes de tous les éloges et tous deux profondément émouvants.

L. E.

#### LE COURRIER DE LYON

Film anglais. Doublé en français.

Rien, absolument rien, ne nécessitait la reprise de ce sombre drame, surtout pour le voir aussi étrangement modifié. En effet, *Le Courier de Lyon* évoque, pour chacun de nous, le souvenir d'une terrible erreur judiciaire, Lesurques ayant été guillotiné pour un crime commis par un autre. Dans ce nouveau *Courier de Lyon*, le coupable est découvert juste assez tôt pour permettre maintes scènes attendrissantes, mais suffisamment à point pour rendre le brave Lesurques aux embrassements de son épouse et de ses mioches. Inutile d'ajouter ce que nous pensons de pareilles libertés prises envers l'histoire. A quand le mariage de Marie-Antoinette avec Danton ? Et Napoléon rendant son trône à Louis XVIII, à condition qu'on nomme son fils sous-préfet en Provence ?

On aura tout vu, comme dit Dramen. Ajoutons que nous aimerions mieux connaître, dans la production anglaise, ces *Water Gypsies*, dont la lecture, sous le titre *Roses, Coeurs, Châteaux*, nous avait charmés, l'été dernier, et ne troublons point la paix de cette pauvre famille Lesurques en projetant sur les écrans, spectacle ironique, ce qui aurait pu être et ne fut point.

L. E.

Madame !  
pour être  
**PLUS BELLE !**

n'utilisez  
que le  
**DENTIFRICE**  
**CARMI  
NA**  
avec la  
**BROSSE**  
interchangeable  
**CARMI  
NA**  
En vente  
partout

DENTIFRICE DE LUXE  
CARMINA  
EMAIL  
PARIS  
ANALYSE OFFICIELLE  
N° 370

# ÉCHOS ET INFORMATIONS

## Dans l'ordre de la Légion d'honneur.

C'est avec le plus vif plaisir que nous avons appris la nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur de Charles Gallo, secrétaire général de la Chambre syndicale et l'une des personnalités les plus représentatives de la cinématographie française. Qu'il trouve ici tous nos sympathiques compliments pour cette distinction bien méritée.

M. André Debrie, directeur des établissements André Debrie, dont la perfection technique n'est plus à vanter, vient également d'être promu légionnaire. Nous lui adressons toutes nos félicitations.

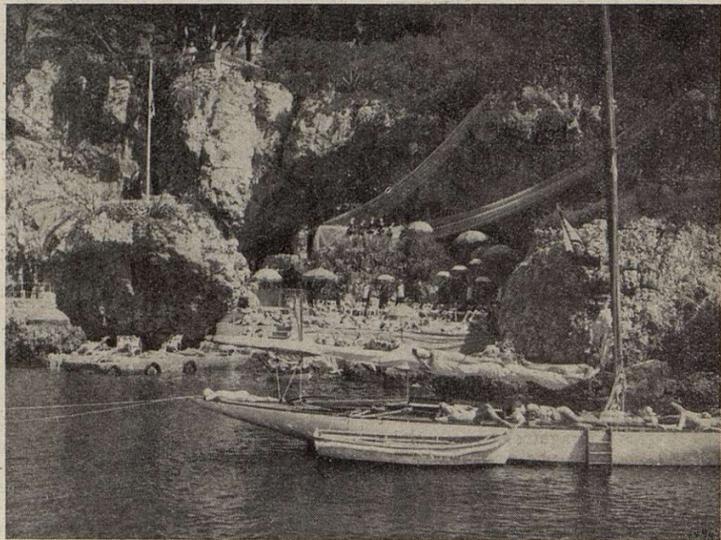
## Le réalisateur de « Grand Hôtel » à Paris.

Edmund Goulding, metteur en scène bien connu, a passé à Paris, tout dernièrement. Il y a séjourné une journée à peine, se rendant en Suisse, afin de se reposer quelques semaines, en pratiquant les sports d'hiver, des fatigues du studio. Mais il sera de retour à Paris pour assister à la présentation de son dernier grand film *Grand Hôtel*, où il a eu à diriger ensemble Greta Garbo, John Barrymore, Lionel Barrymore, Joan Crawford, Wallace Beery, Lewis Stone... Sa tâche ne dut pas être tous les jours facile.

## Petites nouvelles.

Sous la présidence de M<sup>e</sup> Rollet, l'éminent avocat bien connu de ceux qu'intéressent les questions du relèvement de l'Enfance en danger moral, le samedi 11 février, aura lieu à la salle Adyar une séance cinématographique.

Le programme, très judicieusement établi, comprend en seconde partie le film si intéressant de Stapenhorst, *Emil et les Détectives*. Pour tous renseignements supplémentaires, on peut s'adresser à l'administration du journal *L'Enfant*, 379, rue de Vaugirard, Paris.



Tandis que dans une crique, aux environs de Nice, on tournait « Les Aventures du Roi Pausole ».

## Omission.

Nous avons omis de signaler, dans notre précédent numéro, que la belle photographie de Noël qui figure à la première page provient des studios Rod. Rieder.

## Erratum.

C'est par erreur que, dans les *Films du Mois* de décembre, la mise en scène des *Rivaux de la piste* a été attribuée à M. Jean de Marguenat. C'est M. Serge de Poligny qui a été le réalisateur de ce beau film.

## On tourne... On termine...

*Les Misérables*. Réalisateur : Raymond Bernard. Interprètes : Harry Baur, Charles Dullin, Charles Vanel, Florelle, Marguerite Moreno, Gilberte Savary, etc.

*Les deux Orphelines*. Réalisateur : Maurice Tourneur. Interprètes : Emmy Lynn, Pierre Magnier, Rosine Deréan, Renée Saint-Cyr, Yvette Guilbert, etc.

*Théodore et C<sup>ie</sup>*. Réalisateur : Pièrre Colombier. Interprètes : Albert Préjean, Raimu, Alice Field, Alcover.

*Les 28 Jours de Clairette*. Réalisateur : André Hugon. Interprètes : Mireille, Janine Guise, Armand Bernard, Rivers cadet, le clown Cairol, etc.

*Soyons sérieux, Edgar*. Réalisateur : M. Caurier. Directeur artistique : Maurice Champreux. Interprètes : Jeanne Cheirel, Armand Bernard, Lily Zevaco, Suzet Mais, Suzy Pierson.

*Le Père prématuré*, d'après Henry Falk. Interprètes : Fernand Gravey, Edith Méra, Saturnin Fabre, Denise Deriau, etc.

*Iris perdue et retrouvée*. Réalisateur : Louis Gasnier. Interprètes : Pierre Blanchard, Edith Méra, Raymonde Allain, etc.

*L'Homme à l'hispano*. Julien Duvivier et Jean Epstein en tournent les extérieurs à Cannes avec Jean Murat et Marie Bell.

*La Voie sans disque*. Léon Poirier termine des extérieurs à Djibouti.

*Adhemar Lamprolot*. Réalisateur : Christian Jaque. Interprètes : Nicole Martel, Marc Dantzer.

*Mannequins*. Réalisateur : René Herjil. Interprètes : Noël-Noël, Edmée Favart, Arielle, etc.

*La Dame de chez Maxim's*. Réalisateur : Alexandre Korda. Interprètes : Florelle, Esther Kiss, Lefaur, Alerme, Palau, etc.

*Prenez garde à la peinture*. Réalisateur : Henri Chomette. Interprètes : Aquistapace, Jean Périer, Mathis, Simone Simon.

*Le Mari garçon*. Réalisateur : Cavalcanti. Interprètes : Yvonne Garat, Jeanne Cheirel, Debucourt, Mauricet, Léon Bélières.

LYNX.



« Voyage de Noces » nous fait faire un très magnifique voyage en Italie et en Sicile. Voici sur les pentes du Vésuve : au centre, Albert Préjean ; à gauche, Ginette Made, qui, avec Brigitte Helm, est sa partenaire féminine.

# COURRIER DES LECTEURS

## DERNIERS ABONNEMENTS RECUS :

M. C. M. Hardy Eastern (Port-Louis) ; M<sup>lle</sup> Y. Bazin (Dijon) ; M<sup>lle</sup> Gobert Watson (Chantilly) ; M. Duvivier Edmond (Port-Louis) ; Indkols Centralen Jul Hausen (Copenhague) ; M. Pfenninger (Genève) ; M<sup>lle</sup> Bizzo (Vincennes) ; MM. Dietrich et C<sup>o</sup>, éditeurs d'art (Bruxelles) ; M. E. Guillon (Le Perreux) ; M<sup>lle</sup> Hertoge (Ostende) ; M<sup>me</sup> Thomas (Castelnaudary) ; M. Scherer (Valdoie) ; M. Roanne (Paris) ; M. Veisblat (Rotterdam) ; M. le Dr Henri Braz (Angra-Do-Heroisma) ; M<sup>lle</sup> Urban (Mulhouse) ; M. Piguet (Antibes) ; M. Thiounn-Hol (Phnom-Penh) ; M<sup>lle</sup> Castro (Lisbonne) ; Compagnie Française de l'Afrique Occidentale (Kumasi) ; M<sup>me</sup> Siméon (Quevilly) ; M. Gal (Paris) ; M<sup>me</sup> Chaze (Alger) ; M<sup>lle</sup> Giraud (Alger) ; M<sup>me</sup> Versini (Alger) ; M<sup>me</sup> Lematte (Alger) ; M. le Bibliothécaire chef d'Alger.

**Rara.** — Merci de votre carte de Londres ; très heureux de vous savoir si satisfait ; mais votre passion pour Clara Bow ne se laisse vraiment pas arrêter par les distances !... Félicitations.

**Barthélemy-Licausi.** — Les adresses de Pola Illery et Marie Glory sont respectivement : Studios Tobis, 10, rue Dumont, à Epinay-sur-Seine, et 37, rue Pergolèse. Je n'ai pas l'adresse de Nita Jo.

## L'IODHYRINE de D' DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé  
BOUTÉ DE 60 CACHETS-PILULAIRES : 19 fr. 40  
L'ALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV<sup>e</sup>).

**E. Bigey.** — Merci de votre carte et de vos vœux : vous devez avoir reçu depuis longtemps déjà le numéro de Noël. J'espère vous lire bientôt.

**Chardon Lorrain.** — Mais si, j'avais bien reçu votre lettre du 19, que l'on m'a fait suivre à notre nouvelle adresse. Merci de tout ce que vous me dites d'aimable. De votre avis pour la production française en général, c'est assez triste ; cependant 1933 nous promet quelques réalisations intéressantes ; espérons donc, espérons toujours. Merci pour l'article de Vuillermoz : il m'a fort intéressé. Je ne suis pas de votre avis en ce qui concerne *Un Chien qui rapporte* : le film, assez original, contenait de très bonnes scènes, bien traitées. Merci de vos bons vœux ; croyez en retour à tous les miens.

**Yeux verts.** — Je vous envoie mes bien sincères félicitations et tous mes souhaits de bonheur. Ne croyez pas que nous détestons, comme vous dites, la race de votre mari ; je vous assure que nous ne désirons que nous entendre avec eux. Pour ce qui vous touche personnellement, je suis sûr que vous serez heureuse et que vous n'aurez qu'à vous louer d'avoir pris cette décision. Merci de votre amitié, elle me touche vivement. Je serai toujours heureux de vous lire. Encore tous mes souhaits.

**Polonaise qui aime la France.** — Je ne

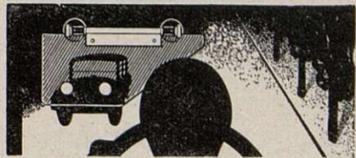
sais vraiment comment vous remercier de votre gentillesse et de tout ce que vous faites pour moi : je vous assure que j'en suis fort confus. Le travail que vous m'envoyez est une merveille, et j'ai été charmé par les jolies cartes polonaises fort pittoresques. Merci également pour les photos d'acteurs. Croyez-bien que je lis toujours vos lettres avec plaisir et que je désire bien souvent vous écrire plus longuement, mais, hélas ! je suis tellement occupé. J'espère de tout cœur que la nouvelle année vous apportera l'assurance d'une occupation conforme à vos goûts et que vous goûterez un peu d'apaisement et de joie. Encore tous mes remerciements émus, et croyez à mes sentiments bien vifs de sincère amitié. A bientôt, n'est-ce pas ?

**Marcel Milvaux.** — 1<sup>o</sup> Jacqueline Francell a tourné dans *Le Mirage de Paris*, *La petite Chocolatière*, *Enlevez-moi*. — 2<sup>o</sup> Les vedettes que vous me citez ne tournent pas actuellement, mais rien ne nous dit qu'elles ne reviendront pas à l'écran ; je dois ajouter que celui-ci ne se trouve pas plus mal de leur absence. — 3<sup>o</sup> Jean Murat a tourné dernièrement *Stupéfiants*, *I. F. I.*, ne répond pas ; il tourne actuellement *L'Homme à l'hispano*, avec Marie Bell. Mes bons souvenirs.

**Admiratrice de Victor Francen.** — Merci de ce que vous me dites du journal. Que pensez-vous de son nouvel aspect ? J'espère que nos lecteurs nous sauront gré de l'effort que nous réalisons pour leur être le plus agréable possible et suivre les « prix de crise »... — 1<sup>o</sup> Je ne peux vous dire les projets de Maurice Chevalier : il est toujours fort occupé en Amérique. — 2<sup>o</sup> Je ne pense pas que Victor Francen cesse de tourner, du moins pas pour le moment. — 3<sup>o</sup> Oui, Gaby Morlay avait tourné dans plusieurs films muets, en particulier dans *L'Agonie des Aigles*, qui fut ses débuts à l'écran, dans *Faubourg Montmartre* (première version), et dans nombre d'autres films. Ce que vous me dites d'elle ne me surprend pas : c'est une femme charmante. A bientôt de vous lire.

**Joueur de yo-yo.** — Ce jeu exerce donc ses ravages également dans la Ville Éternelle ! En tout cas, merci de tout ce que vous me dites d'aimable ! Oui, Gaby Morlay est une admirable artiste, et je suis heureux de la savoir ainsi appréciée par les connaisseurs que sont les Romains ! Vous êtes gâté pour ce qui est de la production cinématographique : rien que des bons films dans ceux que vous me citez ; en ce qui concerne Witold Conti, je ne possède point son adresse et ne le connais point ; nous n'avons pas vu le film dont vous me parlez à Paris, mais je tâcherai de vous l'obtenir. Oui, j'ai vu *Gli uomini, che mascalzoni*, et j'ai été bien heureux d'admirer un film italien d'un si joli style, si loin en effet des figurations historiques. Mes compliments pour votre français ; j'aimerais parler votre langue comme vous écrivez la nôtre. Encore merci pour votre char-

## La vie d'un automobiliste vaut-elle 35 francs ?



Chaque fois que des phares vous aveuglent sur la route, vous n'êtes plus — pendant quelques secondes — maître de votre voiture et vous risquez un accident grave comme il y en a des milliers chaque année.

Ne vaut-il pas mieux fixer à votre pare-brise l'anti-aveuglant Alage, qui protège vos yeux de tous les rayons aveuglants. Alage se pose en trois secondes sur toute voiture. Il ne coûte que 35 frs et vous permet de rouler à n'importe quelle vitesse avec la même sécurité la nuit que le jour. Des milliers d'ALAGE sont en usage. Il vous en faut un. D'ailleurs nous offrons à tout automobiliste l'anti-aveuglant Alage pour un essai gratuit de huit jours. N'envoyez pas l'argent, découpez et envoyez-nous le bon ci-dessous avec vos nom et adresse. Gardez Alage sur votre voiture huit jours et huit nuits. Roulez sur la route. Vous nous paierez après satisfaction ; sinon vous nous le retournerez à nos frais.

**BON** à découper et à nous faire parvenir pour recevoir gratuitement à l'essai un ANTI-AVEUGLANT-ALAGE. 209

LILLE-NEGOCE (concessionnaire)  
43, rue de Tournai. LILLE (Nord)

## TROIS KILOS DE MOINS...

le premier mois et un kilo les mois suivants jusqu'au poids normal ; tel est le résultat que l'on obtient avec la **PONINE**.

## La PONINE

d'une innocuité absolue, n'exige aucun régime, ne comporte aucune contre-indication. Elle ne ressemble à aucun médicament préconisé jusqu'à ce jour dans les maladies diathésiques.

## Laboratoire Médical

42, rue de l'Abbé-Groult  
— PARIS (XV<sup>e</sup>) —

**VOYANTE** célèbre, voit tout dit tout. Reco t de 10 h. à 7 h. M<sup>me</sup> THÉODORA, 14, rue Lepic (18<sup>e</sup>) Corresp. Env. tren. dat. de nais. 15 fr.

Madame... Essayez le rouge à lèvres, formule nouvelle, mandarine, grenat, électrique, du Docteur N. G. PAYOT. En vente aux...

## LABORATOIRES PAYOT 12, Rue Richepanse -- PARIS

ou chez votre fournisseur habituel.

Un bon pour un portrait d'art sera offert gratuitement à tout acheteur se recommandant de ce journal.

# Seins

Développés, Reconstitués



Embelleis, raffermis  
par les  
**Pilules  
Orientales**

toniques et bienfaisantes, employées dans tous les pays par les femmes et les jeunes filles pour combler les salières et acquérir, conserver ou recouvrer la beauté de la gorge.

Traitement facile à suivre en secret.  
Flacon av. not. cont. remb. 18.50

J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Ecliquier, PARIS (10<sup>e</sup>)  
à BRUXELLES : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc.  
GENÈVE : A. Junod, 21, quai des Bergues

LE DISQUE ROUGE

Viennent de paraître :

CHRISTIAN DE CATERS

**La Sauterelle Améthyste**

HERVÉ DE PESLOUAN

**L'Enigme de l'Élysée**

Chaque volume : 3 fr. 50

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

GRATUITEMENT

Nous vous enverrons la brochure reproduisant en couleur **FOU-YU**, talisman unique, avec le moyen de profiter de ses vertus bienfaisantes.



**RICHESSES  
MARIAGE - ENFANTS  
DIGNITÉS - LONGÉVITÉ**

C'est à la suite des confidences d'un grand savant chinois, ancien Cosmogoniste du Palais Impérial, que nous avons pu rétablir dans leur forme primitive, tous les éléments de ce merveilleux talisman. Depuis 4.000 ans, **FOU-YU** attire le bonheur sur les initiés qui le portent. Nous vous l'offrons aujourd'hui sous forme de ravissants bijoux : gros cabochons de **JADE**, monture argent ou or et incrustation de laque.

Ecrivez de suite au Service **L. Ch. OUDIN, Joaillier**  
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

FOU-YU

L'ÉPOPÉE DE LA TERRE DE FRANCE

Viennent de paraître :

ARMAND PRAVIEL

**TOULOUSE**

**LA VILLE ROUGE**

EXCLUSIVITÉ HACHETTE Prix : 15 fr.

le portrait  
d'un genre nouveau  
est toujours signé

# R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

mante francophilie, et croyez à mes bonnes pensées.

**Junta.** — Merci de votre longue et intéressante lettre; j'espère que le numéro de Noël de *Ciné-Magazine* vous aura satisfaite et que celui-ci sera pour vous une agréable surprise. Un concours? Nous vous donnerons satisfaction dans notre prochain numéro. J'ai été content d'avoir l'occasion de vous remercier directement au téléphone de votre gentillesse: savez-vous qu'ils sont absolument délicieux... Ma gourmandise en a été fort réjouie, je vous assure. — 1<sup>o</sup> Oui, vous avez parfaitement raison de mettre Blanchard au-dessus de la majorité des artistes, et de croire aussi en sa parfaite courtoisie; mais il est, actuellement, tellement fatigué et surmené par son rôle de chaque soir dans *Périphérie*, et par le film qu'il tourne chaque jour à Joinville, dès neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, qu'il ne faut pas lui en vouloir du retard qu'il a apporté à vous satisfaire; il vous enverra sa photo, soyez-en sûre. — 2<sup>o</sup> *L'Opéra de quat'sous* est certainement une des œuvres les plus représentatives que nous ait données l'art cinématographique; Pabst y fait montre d'une rare puissance, et ses personnages sont en effet quelque peu hallucinants! Ce que vous dites de Florelle est également très juste. — 3<sup>o</sup> Oui, c'était une admirable chose que *La Lumière bleue*, et moi aussi j'y suis retourné, et j'y retournerai encore bien volontiers. Il y a des vues de sous-bois au soleil levant, avec un poudroie de lumière dorée qui sont dignes des toiles des plus grands maîtres, qui sont enfin aussi belles que la nature elle-même. *L'Atlantide* est certainement une œuvre pleine d'intérêt et *La Femme nue*, un bien émouvant spectacle qui fait couler le rimmel des cils! Tous mes souhaits et à bientôt de vous lire. Encore tous mes remerciements.

**Chardon Lorrain (bis).** — Merci de votre intéressant journal, qui me tient si bien au courant de l'activité cinématographique à Metz; je suis désolé de ce que vous me dites, mais vous comprendrez, en lisant ces lignes, que les importantes modifications que nous avons apportées

contre

**TOUX  
CATARRHES  
BRONCHITES  
CHRONIQUES**

les Capsules de

**GOUTTES  
LIVONIENNES**

1 ROUETTE-PERRET

au journal ont causé quelque retard dans notre publication; vous savez, d'autre part, combien les services postaux sont encombrés pendant la période des fêtes! Je suis persuadé, d'ailleurs, que vous êtes depuis longtemps déjà en possession de votre numéro de Noël, et je veux espérer qu'il vous a dédommagé des petits ennuis que vous avez eus à son sujet. Tous mes bons vœux pour l'année nouvelle. Mon meilleur souvenir.

**M. L.** — Merci de vos bons vœux; recevez tous les miens en échange. — 1<sup>o</sup> Robert Burnier compte environ trente-cinq ans. — 2<sup>o</sup> Non, André Baugé n'a pas d'enfants. — 3<sup>o</sup> Kate de Nagy réside plus habituellement à Berlin, où elle travaille à la Ufa; vous pouvez donc lui écrire aux bons soins de la U. F. A., à Neubabelsberg, par Berlin. — 4<sup>o</sup> J'ai déjà entendu dire ce que vous me rapportez au sujet de Maurice Chevalier: ce qui est certain, c'est que cet artiste a été blessé et fait prisonnier. Pour ce qui est de vos dons poétiques, j'avoue préférer une façon simple de dire les choses; laissez donc les « printemps », la « nature », les « pénales » et le « métier de Mars » au magasin des vieux accessoires, usés tant ils ont servi! Sans rancune et à bientôt, n'est-ce pas?  
**Francis D.** — Votre lettre a été envoyée; Armand Bernard habite 6, rue Hippolyte-Lebas (IX<sup>e</sup>).

**Polonaise qui aime la France (bis).** — Je reçois à l'instant votre seconde lettre, ce qui me permet de vous répondre dans le même numéro: ce que vous me dites du cinéma français en Pologne me chagrine, mais hélas! ne me surprend pas. Il y aurait certes beaucoup à faire, mais vous ne sauriez croire le manque étonnant de clairvoyance dont font preuve les trois quarts de nos producteurs... Ni vous, hélas! ni moi, croyez en mon expérience, n'y changerons rien. Peut-être si un groupement puissant voulait se décider à agir, mais, encore une fois, les efforts des particuliers sont voués à l'insuccès. Merci mille fois de vos cartes et croyez à mes pensées bien amicales.

**Elisabeth Von Bernburg.** — Merci de vos bons vœux; recevez en retour tous les miens. Hélas! je n'ai pas l'adresse de Dorothee Wieck; nous en parlerons dans *Ciné-Magazine*, mais il faut que cette artiste fasse une nouvelle apparition sur nos écrans. Pour ce qui est d'Alice Field, vous pouvez lui écrire au théâtre Saint-Georges, place Saint-Georges, où elle joue chaque soir. La grippe ne m'a pas encore éprouvé; je souffre seulement d'un très gros rhume. Meilleures amitiés.

**Fleur d'amour.** — Votre lettre sera transmise, soyez sans inquiétude. Pour ce qui est de la couleur des cheveux de Fernand Gravey, pourquoi ne pas lui demander vous-même? Il serait très touché, je vous assure... Enfin, je vous dirai en confiance qu'ils sont brun foncé tirant sur le noir! Bon souvenir.

IRIS.

**EAU DENTIFRICE DE  
BOTOT**

LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE  
DE LA BOUCHE  
ET DES DENTS

Exiger la signature: *M. Botot*

EN VENTE PARTOUT

## “ CINÉ-MAGAZINE ” A L'ETRANGER

### AMÉRIQUE

Marlene Dietrich et Sternberg quittent Paramount. Marlene doit tourner encore pour cette compagnie *Song of Songs*, qui sera dirigé par Rouben Mamoulian. Sternberg et Dietrich entreraient ensuite aux United Artists... ou chez Fox.

Mary Pickford va tourner *Secrets*, déjà tourné autrefois par Norma Talmadge. Le metteur en scène serait Franz Borzage.

On prête à Marie Dressler l'intention de se retirer de l'écran.

On va tourner *La Tendresse*, d'Henry Bataille, adaptée à la mode américaine; Norma Shearer serait la principale interprète.

Clive Brook tourne *Sherlock Holmes*; entre autres déguisements, nous pourrions l'admirer en « vieille dame »!

On va décidément retourner *Tess of the storm country*, qui fut un des grands succès de Mary Pickford; ce seront Janet Gaynor et Charles Farrell qui en seront les principaux interprètes.

Boris Karloff, le créateur de *Frankenstein*, se spécialise dans les maquillages difficiles... C'est en momie que nous le reverrons dans un film du même nom, qu'interprètent également David Manners et Zita Johann.

### ANGLETERRE

La question d'un *Institut National du Film* est revenue sur le tapis dans les milieux intéressés au cours du mois dernier. Il est fort probable qu'un projet provisoire, qui recevra sans doute la sanction gouvernementale, sera publié d'ici peu de temps. Il y aurait, dit-on, un « Bureau de Gouverneurs », au nombre de 9, comprenant des représentants du corps enseignant, de l'industrie cinématographique et du Gouvernement. Mais il y a encore, de part et d'autre, des tiraillements assez forts.

Le Gaumont-British continue de poursuivre ses très ambitieux efforts; elle vient d'engager par contrat, pour une durée minimum de trois ans, presque tous les acteurs du théâtre Aldwych, le plus fameux théâtre de comédie anglais. Une somme de plus de 100.000 livres sterling a été consacrée à la signature de ces contrats. Une nouvelle salle gigantesque (3.000 places), le Gaumont-Palace, vient d'être inaugurée dans le faubourg de Lewisham, à Londres. Le Prince de Galles assistait à la première représentation donnée à ce théâtre; le programme était composé d'une bonne comédie musicale, *The Midshipmaid* (*L'Aspirante*), réalisée, avec l'aide de l'Amirauté britannique, par Albert de Courville et interprétée par Jessie Matthews. Enfin, il a été annoncé que les deux premiers films réalisés dans les nouveaux studios de Shepherd's Bush, *Rome-Express* et *Après le Bal*, dont nous avons parlé à diverses reprises, avaient été achetés en Amérique par Fox et Universal.

Les autres firmes britanniques, tout en ne disposant pas des ressources vraiment inépuisables de Gaumont, n'en travaillent pas moins de leur côté avec acharnement. La Gaumont a « soufflé » à British international deux de ses plus grandes vedettes, Ralph Lynn et Tom

Walls, mais B. I. P. prétend interdire à ces deux acteurs de commencer un film pour Gaumont avant que leur contrat avec elle soit expiré, c'est-à-dire avant la fin de 1933, et Gaumont, au contraire, annonce à grand fracas que le premier film de Tom Walls et Ralph Lynn sera commencé pour elle dès février prochain. British and Dominion veulent mettre à l'écran *Bitter Sweet*, une célèbre opérette de Noël Coward, qui a fait le tour du monde, et que Herbert Wilcox vient de commencer à Boreham Wood avec Anna Neagle.

Chez Paramount, Owen Nares interprète *Driven*, d'après un roman de Temple Thurston, mis en scène par Henry Edwards; — chez Fox, à Wembley, on tourne *Easy Money*, avec Margot Graham; pour British Lion, Denison Clift commence un film policier, *Avisez Londres*, dont les héros sont des agents de la Sûreté française et de Scotland Yard; — à Twickenham, on tourne, pour Radio, *Called Back*, et la jeune firme London Films Productions, d'Alexandre Korda, a de son côté plusieurs films importants en chantier.

En outre, on annonce la formation d'au moins trois nouvelles sociétés de production: Hall-Mark Films, John Stafford Productions et Templeman and Black Ltd.

*Kühle Wampe* (*A qui le monde ?*) a été présenté par la Film Society à sa dernière séance. Et il est probable que *14 Juillet*, de René Clair, qui vient d'être acheté par Eric Hakim, sortira à Londres en même temps qu'à Paris, très certainement à l'Académie, le cinéma spécialisé, qui donne actuellement la version anglaise de *L'Atlantide* de Pabst.

J.-ROGER SAUVÉ.

### RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Après plusieurs années d'éclipse presque totale, le film français reprend peu à peu sa place sur les écrans de Buenos-Ayres et de l'Amérique du Sud en général.

La saison dernière, nous avions déjà pu voir *Le Roi des resquilleurs*, *La bande à Bouboule*, *Sous les loüts de Paris*, *Mon Gosse de père*, et d'autres encore, dont nous avons gardé un bon souvenir. Cette année, nous avons été plus gâtés, au point de vue quantité et qualité. Naturellement, quelques productions laissent à désirer, mais cela tient parfois aux nombreuses coupures qu'elles subissent avant d'être présentées.

Nous pouvons citer, parmi les meilleurs films, *Les Croix de bois*, qui tint longtemps l'affiche à l'Astral, cinéma essentiellement aristocratique, qui passe surtout des exclusivités; *Paris-Méditerranée*, qui passa aussi à l'Astral, et qui révéla au public argentin la charmante vedette qu'est Annabella. Nous l'avons revue aussi dans *Un Soir de rafle* et *La Maison du mystère*. Henry Garat est chaque jour davantage goûté du public argentin, qui l'a fort aimé dans toutes ses productions, mais surtout dans *Il est charmant* (et... il l'était réellement par son entrain, sa verve, sa gaieté communicative). *Le Chemin du paradis*, *Le Congrès s'amuse* et *La Fille et le Garçon* (intitulé ici *La Casada alégre*, c'est-à-dire *La joyeuse Mariée*), nous l'avaient déjà révélé.

Parmi les autres productions françaises que nous avons vues cette année, citons encore: *L'amoureuse Aventure*, *La Chanson de Paillasse* et *Un Caprice de la Pompadour*, qui nous permit d'apprécier le beau talent de chanteur d'André Baugé; *Le Chanteur inconnu* a été fort goûté du public français, mais peu, très peu, du public argentin. *Accusée, levez-vous*, *Après l'amour* et *Ariane, jeune fille russe*, nous ont permis d'apprécier le beau talent de Gaby Morlay, laquelle se trouvait d'ailleurs à Buenos-Ayres lors de la présentation des deux derniers films mentionnés. Elle fut très applaudie lorsqu'elle parut dans la salle où passaient ces productions.

*Le Million* nous ramena Annabella tout dernièrement. *Le Serment* a été peu goûté parce que certaines scènes sont trop longues et fatiguées, *Le Juif polonais* et *L'Enfant de l'Amour* n'ont pas obtenu beaucoup de suffrages, malgré l'interprétation de Jean Angelo et de Harry Baur. *Le Comte de Monte-Cristo*, sonore, n'a pas obtenu tout le succès du premier film de ce titre, avec Léon Mathot. *Partir* et *La Nuit est à nous* ont obtenu un peu plus de suffrages, mais on préfère surtout les films gais, les opérettes. C'est pourquoi les films avec Henry Garat obtiennent plus de succès.

D'autres films européens nous furent présentés, parmi lesquels *Raspoutine*, qui fut passé dans sa version française, dans laquelle la plupart des artistes sont doublés, ce qui est toujours ennuyeux à voir et à entendre, car il est rare que les mouvements des lèvres correspondent aux paroles prononcées.

R. A. L. M. A. R.

### TURQUIE

Nous avons le plaisir de voir depuis le commencement de la nouvelle saison de très beaux films. Parmi les français, citons, au ciné Artistic: *Monsieur, Madame et Bibi*, avec Marie Glory, Florelle et Lefebvre, qui a fait salles archicomblées. *Gloria* avec Brigitte Helm, que nous aimons, et André Luguet, qui a eu du succès; *Les Frères Karamazoff*, avec Anna Sten, qui a beaucoup plu au public; *Une Nuit au paradis*, avec Anny Ondra; *A nous la Liberté!*

Au cinéma Alhambra, *Une Heure près de toi*, avec Jeanette Mac Donald et Maurice Chevalier; *Passionnement*, avec Fernand Gravey; *L'Homme que j'ai tué*. Le cinéma Alhambra présente avec un énorme succès le premier film parlant turc: *Le Réveil d'une nation*, tourné aux studios Ipek Film de Istanbul.

Au cinéma Glorja: *La petite Fille de Montparnasse*, qui a plu; *Le procès de Mary Dugan*.

Au cinéma Magic: *Ariane, jeune fille russe*, *Un Coup de téléphone*.

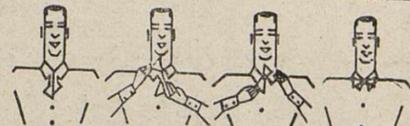
Au cinéma Mélek: *Une Heure près de toi*, *Vous serez ma femme*, *Paris-Méditerranée*, *Quick*.

Le metteur en scène soviétique Zarhi, bien connu dans le monde cinématographique, est arrivé à Istanbul. Zarhi compte tourner ici un film retraçant les divers épisodes des révolutions russe et turque. Les artistes du Darul Bedai avec les artistes russes prendront part à ce film.

PH. NAZLOGLOU.

### La Chemise HOP

Brevetée S. G. D. G. Modèle déposé  
COL, CRAVATE, CHEMISE réunis



CH. MAILLOLS, fabricant  
36, rue des Jeûneurs  
PARIS

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 13 au 19 Janvier 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page précédente.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 20 au 26 Janvier 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 27 Janvier au 2 Février 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 3 au 9 Février 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 10 au 16 Février 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU



**CHIENS**

Chenil de la Maison-Blanche  
184, avenue d'Italie, PARIS (13<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gobelins 76-99.

TOUTES RACES  
LUXE — CHASSE — GARDE



MACHINES PARLANTES  
ET  
DISQUES  
**ULTRAPHONE**

**SEUL VERSIGNY**

APPREND A BIEN CONDUIRE  
A L'ÉLITE DU MONDE ÉLÉGANTE  
sur toutes les grandes marques 1933

162, AVENUE MALAKOFF  
87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillot Entrée du Bois

## LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission.)

### PARIS

**CYRANO-CINÉMA**, 76, rue de la Roquette.  
**COCORICO-CINÉMA**, 128, boulevard de Belleville.  
**CASINO DE GRENELLE**, 86, avenue Emile-Zola.  
**CINÉMA JEANNE-D'ARC**, 45, boulevard Saint-Marcel.  
**DANTON-PALACE**, 99, boulevard Saint-Germain.  
**GRAND-ROYAL**, 83, avenue de la Grande-Armée.  
**MÉNIL-PALACE**, 38, rue de Ménilmontant.  
**MONGE-PALACE**, 34, rue Monge.  
**PALAIS DES FÊTES**, 8, rue aux Ours.  
**PYRÉNÉES-PALACE**, 270, rue des Pyrénées.  
**ORNANO-PALACE**, 34, bd Ornano.  
**RÉGINA-AUBERT-PALACE**, 155, rue de Rennes.  
**CINÉMA FLORÉAL**, 13, rue de Belleville.  
**CINÉ PARMENTIER**, 156, avenue Parmentier.  
**PALACE-ITALIE**, 190, avenue de Choisy.  
**SECRETAN-PALACE**, 55, rue de Meaux.  
**MÉSANGE**, 3, rue d'Arras, Paris (V<sup>e</sup>).

### BANLIEUE

**AUBERVILLIERS**. — Family-Palace.  
**BOURG-LA-REINE**. — Régina-Cinéma.  
**BOIS-COLOMBES**. — Excelsior-cinéma.  
**CHARENTON**. — Eden-Cinéma.  
**CHOISY-LE-ROI**. — Splendide-Cinéma-Théâtre.  
**ENGHEN**. — Enghien-Cinéma.  
**FONTENAY-SOUS-BOIS**. — Palais des Fêtes.  
**LES LILAS**. — Magic-Cinéma.  
**MALAKOFF**. — Malakoff-Palace.  
**NOISY-LE-SEC**. — Eden-Cinéma.  
**PANTIN**. — Pantin-Palace.  
**SAINT-DENIS**. — Pathé.  
**SAINT-GRATIEN**. — Select-Cinéma.  
**SAINT-OUEN**. — Alhambra.  
**VILLENEUVE-SAINT-GEORGES**. — Excelsior-Cinéma.  
**VINCENNES**. — Eden. — Printania-Sonore.

### DÉPARTEMENTS

**AGEN**. — Royal-Cinéma.  
**ANNECY**. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.

**ANTIBES**. — Casino d'Antibes.  
**ARRAS**. — Ciné-Palace. — Kursaal.  
**BAYONNE**. — La Féria.  
**BELFORT**. — Cinéma-Brasserie Georges.  
**BESANÇON**. — Central-Cinéma.  
**BORDEAUX**. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.  
**BAR-LE-DUC**. — Eden-Cinéma.  
**BOULOGNE-SUR-MER**. — Omnia-Pathé.  
**BOURG-EN-BRESSE**. — Eden-Cinéma.  
**BREST**. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.  
**CADILLAC (Gironde)**. — Eldorado.  
**CAEN**. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.  
**CAHORS**. — Palais des Fêtes.  
**CANNES**. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.  
**CHALONS-SUR-MARNE**. — Casino.  
**CHARLEVILLE**. — Cinéma-Omnia.  
**CHARLIEU (Loire)**. — Familia-Cinéma.  
**CHATEAUX-ROUX**. — Cinéma Alhambra.  
**CHERBOURG**. — Théâtre Omnia. — Eldorado.  
**CLERMONT-FERRAND**. — Cinéma-Gergovia.  
**DENAIN**. — Cinéma Villard.  
**DIJON**. — Grande Taverne.  
**GRASSE**. — Casino municipal de Grasse.  
**GRENOBLE**. — Cinéma-Palace. — Select-Cinéma. — Royal-Pathé.  
**HAUTMONT**. — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.  
**JOIGNY**. — Artistic-Cinéma.  
**LAON**. — Kursaal-Cinéma.  
**LILLE**. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Familia-Paramount. — Omnia-Pathé.  
**LORIENT**. — Select. — Royal. — Omnia.

**LYON**. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.  
**MACON**. — Salle Marivaux.  
**MARSEILLE**. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.  
**MILLAU**. — Grand Ciné Pailhous.  
**MONTEAUX**. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).  
**MONTPELLIER**. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

**NANTES**. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.  
**NANCY**. — Olympia.  
**NICE**. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.  
**NIMES**. — Eldorado.  
**OYONNAX**. — Casino-Théâtre.  
**PÉRIGUEUX**. — Cinéma-Palace.  
**POITIERS**. — Ciné Castille.  
**PORTETS (Gironde)**. — Radius-Cinéma.  
**REIMS**. — Eden-Cinéma.  
**ROANNE**. — Salle Marivaux.  
**ROCHFORT**. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.  
**SAINT-CHAMOND**. — Variétés Cinéma.  
**SAINT-MALO**. — Casino municipal.  
**SAINT-ÉTIENNE**. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.  
**SETE**. — Trianon.  
**STRASBOURG**. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.  
**TAIN (Drôme)**. — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).  
**TOULOUSE**. — Gaumont-Palace. — Trianon.  
**TOURCOING**. — Splendid.  
**TROYES**. — Royal-Croncels (jeudi).  
**VALLAURIS**. — Eden-Casino.  
**VIRE**. — Select-Cinéma.

### ALGÉRIE ET COLONIES

**ALGER**. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.  
**CASABLANCA**. — Eden.  
**TUNIS**. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

### ÉTRANGER

**ANVERS**. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.  
**BRUXELLES**. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.  
**BUGAREST**. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin.  
**CONSTANTINOPOLE**. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.  
**GENÈVE**. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.  
**NAPLES**. — Cinéma Santa-Lucia.  
**NEUFCHATEL**. — Cinéma-Palace.



1015  
E

RAIMU



DOROTHY JORDAN



NORMA SHEARER



1095  
E

JEAN WEBER



MARIE GLORY



E

MÉG LEMONNIER

2007

# Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEDETTES DE L'ÉCRAN

## Extrait du Catalogue

(Envoi du catalogue complet sur demande)

### Photos Bromure 18 x 24

- 538. Greta Garbo.
- 539. Meg Lemonnier.
- 540. Joan Crawford.
- 541. Fernand Gravey.
- 542. Roland Toutain.
- 543. Alice Cocca.
- 544. Gina Manès.
- 545. Brigitte Helm.
- 546. Marie Glory.
- 547. Jane Marnac.
- 548. Saint-Granier.
- 549. Charles Boyer.
- 550. Madeleine Renaud.
- 551. André Burgère.
- 552. Lily Damita.
- 553. Ramon Novarro.
- 554. Jeanne Helbling.
- 555. Marlène Dietrich.
- 556. Lilian Harvey.
- 557. Claudette Colbert.
- 558. Maurice Chevalier.
- 559. Simone Cerdan.
- 560. Gaby Morlay.
- 561. Suzy Vernon.
- 562. Marlène Dietrich.
- 563. Lilian Harvey.
- 564. Henry Garat.
- 565. Greta Garbo.
- 566. Jean Weber.
- 567. Robert Burnier.

### Dernières Nouveautés

- 568. Kate de Nagy.
- 569. Greta Garbo.
- 570. Clark Gable.
- 571. Leila Hyams.
- 572. Florelle.
- 573. Marcelle Romée.
- 574. Milton.
- 575. Marie Glory.
- 576. Blanche Montel.
- 577. Marion Davies.
- 578. Pierre Blanchar.
- 579. Jacqueline Francell.

La pièce : 3 Fr.

### CARTES POSTALES BROMURE

- |   |  |   |
|---|--|---|
| 1.041. Lil Dagover.                     | 1.072. Alice Field.                              | 2.005. Lisette Lanvin                             |
| 1.042. Lily Damita.                     | 1.073. Lilian Harvey                             | 2.006. Maurice Chevalier et Jeannette Mac Donald. |
| 1.043. Charles Boyer.                   | 1.074. Simone Simon.                             | 2.007. Meg Lemonnier                              |
| 1.044. Jeanne Boitel.                   | 1.075. Blanche Montel.                           | 2.008. Ruth Selwyn.                               |
| 1.045. Edith Mera.                      | 1.076. Greta Garbo.                              | 2.009. Florelle.                                  |
| 1.046. Brigitte Helm.                   | Clark Gable.                                     | 2.010. Tom Mix.                                   |
| 1.047. Lilian Harvey.                   | 1.077. Greta Garbo.                              | 2.011. Anita Page.                                |
| 1.048. Marlène Dietrich.                | 1.078. Pierre Etchepare.                         | 2.012. Lucienne Boyer.                            |
| 1.049. Greta Garbo.                     | 1.079. Florelle.                                 | 2.013. Henri Marchand.                            |
| 1.050. Jean Mercanton.                  | 1.080. Hélène Robert.                            | 2.014. Victor Francen.                            |
| 1.051. Suzy Vernon.                     | 1.081. Janine Guise.                             | 2.015. Raimu.                                     |
| 1.052. Meg Lemonnier.                   | 1.082. Kane Richmond.                            | 2.016. Mona Goya.                                 |
| 1.053. Jeanne Helbling.                 | 1.083. Marie Glory.                              | 2.017. René Lefèvre.                              |
| 1.054. Henry Garat.                     | 1.084. Norma Shearer.                            | 2.018. Charles Vanel.                             |
| 1.055. Simone Simon.                    | 1.085. Karen Morlay.                             | 2.019. Jacqueline Francell.                       |
| 1.056. Clark Gable.                     | 1.086. Joan Crawford.                            | 2.020. Kitsa Corinne.                             |
| 1.057. Henry Garat.                     | 1.087. Edwige Feuillère.                         | 2.021. Grazia del Rio                             |
| 1.058. Warner Baxter.                   | 1.088. Madeleine Renaud.                         | 2.022. Yvonne Prin temps.                         |
| 1.059. Anna May Wong.                   | 1.089. Jeanette Mac Donald.                      | 2.023. Jean Murat.                                |
| 1.060. Frédéric March.                  | 1.090. Marlène Dietrich.                         |   |
| 1.061. Colette Darfeuil.                | 1.091. Maurice Chevalier.                        |   |
| 1.062. Noël-Noël.                       | 1.092. Robert Arnoux.                            |   |
| 1.063. Fernand Gravey.                  | 1.093. Johnny Weissmüller et Maureen O'Sullivan. |   |
| 1.064. Betty Stockfeld.                 | 1.094. Annabella.                                |   |
| 1.065. Gary Cooper et Marlène Dietrich. | 1.095. Jean Weber.                               |   |
| 1.066. Madeleine Renaud.                | 1.096. Neil Hamilton.                            |   |
| 1.067. Marcelle Chantal.                | 1.097. Marion Davies.                            |   |
| 1.068. Josseline Gaël.                  | 1.098. Dorothy Jordan.                           |   |
| 1.069. Jacqueline Francell.             | 1.099. Laurel et Hardy.                          |   |
| 1.070. Clark Gable et Joan Crawford     | 2.000. David Newell.                             |   |
| 2.001. Una Merkel.                      | 2.002. Nils Asther.                              |   |
| 2.002. Nils Asther.                     | 2.003. Myrna Loy.                                |   |
| 2.003. Myrna Loy.                       | 2.004. Maureen O'Sullivan.                       |   |
| 2.004. Maureen O'Sullivan.              |  |   |

### "VEDETTES A LA PLAGE"

- Joan Marsh.
  - Frances Dee.
  - Nancy Carroll.
  - Anita Page.
  - Ruth Selwyn.
  - Lilian Bond.
  - Mary Carlisle.
  - Lilian Bond.
  - Dorothy Jordan.
  - Clara Bow.
- (Ces cartes sont vendues en pochette de 10 seulement.)

LES 15 CARTES ..... Franco. 10 fr.  
 — 25 — ..... — 15 fr.  
 — 100 — ..... — 50 fr.

INDIQUER SEULEMENT LES N<sup>OS</sup> DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires

**Demandez le Catalogue de nos Dernières Nouveautés (Janvier 1933).**

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N<sup>o</sup> 309-08).

